3 1761 03597 9939

Purchased for the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

from the

KATHLEEN MADILL BEQUEST

HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

39 0428

MARIE MENZIKOF,
ET
FÉDOR DOLGOROUKI.
HISTOIRE RUSSE.

TOME II.

MARIE MENZIKOF,

ET

FÉDOR DOLGOROUKI.

HISTOIRE RUSSE,

EN FORME DE LETTRES.

Traduit de l'Allemand

d'AUGUSTE LAFONTAINE.

Par Mme. ISABELLE DE MONTOLIEU.

TOME II.

A PARIS,

Chez GOSSET, Lib., Palais du Tribunat, galeries de bois, N°. 234, et rue Haute-Feuille, N°. 36.

AN XII. — 1804.

MAY 27
UNIVERSITY OF

PT
2388
L3M314
t.2

MARIE MENZIKOF,

ET

FÉDOR DOLGOROUKI.

LETTRE PREMIERE.

Marie à Sophie.

Pétersbourg .... 1727.

LE coup que je redoutais est porté, ma bien-aimée Sophie ; tous nos prétendus amis nous ont abandonnés; nous marchons seuls en silence les uns à côté des autres ; nous nous regardons avec inquiétude, sans avoir seulement le courage de nous parler. Mon père est comme anéanti, et cela n'est pas étonnant ; il a perdu tout-à-coup ce

qui l'attachoit à la vie ; tout ce qui en étoit pour lui le charme, le but et le soutien ! Et ma pauvre mère, comme elle est à plaindre ! ce n'est pas qu'elle attachât quelque prix à ce que nous avons perdu ; si elle ne tremblait pas de ce qui peut encore arriver, de ce qui arrivera sûrement ; elle n'appellerait pas même notre disgrace un malheur. Mais le plus affreux de tous n'est-il pas de craindre pour ce qu'on aime ?

Le père Brukenthal avait raison ; il n'avait que trop raison de craindre pour mon père. Depuis longtems l'épée était suspendue sur sa tête, elle est tombée enfin. Il n'a fallu que quatre jours pour rompre et détruire tous les liens de reconnoissance par lesquels il croyoit s'être attaché le jeune Empereur.

Mon père était allé passer quelques jours à Oranienbourg parce qu'il se sen-

tait indisposé. Dès qu'il fut revenu au palais, le Czar le quitta à son tour pour aller à la chasse avec Alexis et Ivan Dolgorouki..... Dolgorouki! Ce nom m'est toujours cher, Sophie, quoique ceux qui le portent soient la cause de notre malheur..... Mon père ne vit donc pas l'Empereur de quatre jours, et dans cet espace de tems notre ruine fut décidée. Ils revinrent, et déja tout était changé. Ils ne pouvaient dissimuler la joye que leur donnait un triomphe desiré depuis si longtems.

Je les rencontrai dans le sallon du milieu, et les saluai gracieusement; mais à peine me rendirent-ils mon salut.

Alexis me regarda d'un air sombre, et quitta le sallon. Ivan me fit un sourire ironique, et passa de même. Ce n'est pas à eux que j'en veux, Sophie; ils jouent leur rôle de courtisan et se

vengent d'un ennemi en l'humiliant ; mais c'est à ceux que mon père a comblé de bienfaits, dont il a fait la fortune. Ceux là aussi ont disparu tout-à-coup avec un rire insultant ; ils ont passé insolemment devant celle à qui la veille ils prodiguaient leurs vils hommages en se prosternant jusqu'à terre. Ah ! je leur pardonne encore ; ils ont pu me croire ambitieuse aussi : ils veulent m'en punir..... Mais ma bonne, ma respectable mère, ils semblent aussi jouir de son malheur, et insulter à ses larmes, et voilà ce que je ne puis pardonner ! Ne savent-ils pas que cette femme simple, vertueuse, n'a jamais rien voulu pour elle ; qu'elle ne pleure que du malheur de son mari et de ses enfans. Oh ! qu'ils sont méprisables, ces hommes qui ne savent que flatter, pour qui la puissance est une vertu,

et le malheur un crime ! Cette bonne mère voyant le désespoir de mon père voulut encore aller faire une tentative auprès d'Ostermann. Où voulez-vous aller, maman, lui dis-je? Ne voyez-vous pas que notre perte est décidée ? Restons tranquilles : une noble fierté est la plus belle attitude des malheureux. Elle leva sur moi ses yeux baignés de larmes : C'est pour vous mes enfans, me dit-elle. Elle rentra bientôt après cette visite, plus abattue, plus désespérée.... Tu me connais trop bien, Sophie, pour croire que ce soit notre chûte qui me cause tant de peines. Mon cœur avait bien d'autres desirs. Une cabane paisible, un petit jardin, un banc de gazon et mon Fédor.... Que désirais-je de plus pour être heureuse ? Même sans Fédor je le serais mille fois plus dans un état de médiocrité que sur ce trône

qu'on me destinait malgré moi. Tu le sais, Sophie ! toi qui m'appris à connaître le bonheur attaché à une vie simple et retirée : mais c'est l'affreuse corruption de ces hommes ingrats, durs, hypocrites qui blesse douloureusement mon cœur. Pas un ami, Sophie ! pas un seul, excepté notre bon et fidèle Brukenthal qui fait partie de notre famille désolée. Mais, parmi tous ceux qui nous paraissaient si tendrement attachés il y a quatre ou cinq jours, pas un n'a osé se montrer sensible à notre situation et nous témoigner la moindre amitié ; ils m'ont ôté toute confiance en mes semblables..... même en Fédor à qui je croyais comme à Dieu même.... Mais n'est-il pas un homme aussi ?.... N'appartient-il pas à cette espèce si égoïste, si fausse, si versatile ?..... Tu vois, Sophie, quelle

cruelle goutte de poison a pénétré dans ce pauvre cœur qui s'ouvrait à l'amitié, à l'amour, à tous les tendres sentimens dont le cœur humain est susceptible, lorsque l'ambition ne les étouffe pas. Ils ont anéanti pour jamais mon beau rêve de vertu. C'est cela seulement, Sophie, ce n'est que cela qui me rend malheureuse. Tout ce qui pourrait encore nous arriver de fâcheux, ne me paraît que comme le bruit éloigné de la foudre qui gronde à l'horison longtems après l'éclair qui l'a annoncée. Peut-être.....Peut-être en serons nous quittes pour cet éclair effrayant..... ... Peut-être la foudre destructive nous épargnera-t-elle encore..... Voici quelques détails sur notre malheur.....

Mon pere qui se croyoit sûr de son pouvoir disposa d'une somme que le Czar avoit destinée pour sa sœur, et en

fit un emploi différent. l'Empereur l'apprit et en fut très-mécontent. Mon père sortit de chez lui pâle comme la mort, après une audience de quelques minutes. Nous lui demandâmes avec inquiétude ce qui était arrivé; il nous raconta que l'Empereur était fort irrité contre lui..... „ Et cela t'effraye „ dit Brukenthal? Non, pas précisément, mais.... Mon pere s'interrompit, baissa les yeux d'un air préoccupé, puis il reprit d'un ton plus bas : il y a quelque projet que je ne puis démêler.... Les Dolgorouki sont à la tête; mais ils apprendront à me connaître. Son courage se ranima, il prit des mesures qui nous rassurèrent aussi.

Il fit garder tous les postes auprès de la Neva, et ceux autour du palais par les soldats les plus affidés de son régiment d'Angermanie qui lui est tout

dévoué, et qui est easerné dans notre isle : il fit venir auprès de lui les officiers supérieurs de ce régiment, et nous fûmes tous un peu plus tranquilles.

Le lendemain matin nous entendîmes beaucoup de bruit un mouvement extraordinaire d'allans et de venans, et des cris d'angoisses. Je me levai à la hâte pour voler auprès de ma mère : en traversant l'antichambre, je vis un adjudant se précipiter dans la chambre de mon père, il fut suivi d'un second dont la phisionomie portait l'impression de l'inquiétude et de l'effroi. Je fus saisie de crainte, et ne pus aller plus loin. Mon père sortit avec violence de chez lui, en criant : Quoi!... où?..... comment ? Mon émotion augmentait de moment en moment ; je n'avais pas même le courage de demander de quoi il s'agissait. J'étais res-

tée sans être apperçue des passants ; entre les deux portes de l'appartement de ma mère. Enfin j'entends dire que l'Empereur et les Dolgorouki ont quitté le palais ; un officier hors d'haleine, les yeux égarés, entre dans le sallon et dit d'une voix entrecoupée : « L'Em- « pereur est au palais d'été, les gardes « sont sous les armes, on leur a en- « joint de ne recevoir d'ordres de per- « sonne que de l'Empereur lui même, « ou de Soltikof ".

A ces mots mon père fit un mouvement de colère ; mais bientôt après il laissa tomber ses bras avec l'air du plus grand abattement. Au moment même la plûpart de ceux qui étaient auprès de lui disparurent, et je les entendis descendre précipitamment les escaliers, comme s'ils avoient été saisis d'une terreur panique. J'étais si trem-

blante que je fus obligée de m'asseoir auprès de la porte. Un instant après, un officier des gardes entra avec une démarche fière; on s'écarta pour lui faire place ; il s'approcha de mon père, et après une révérence ; j'ai ordre, lui dit-il, de faire transporter les effets de sa Majesté Impériale au palais d'été.

— De qui tenez-vous cet ordre ? demanda vivement mon père.

— De sa Majesté elle-même, répondit froidement l'officier.

Mon père se remit. „ A l'instant même, je vais, dit-il, exécuter l'ordre „ de sa Majesté „ et il sortit. L'officier regarda autour de lui comme s'il eût voulu reconnaître ceux qui étaient là ; alors le peu d'amis qui étaient restés avec mon père sortirent aussi du palais. Tous ceux qui chaque matin venaient attendre son réveil, et rem-

plissaient les antichambres, et ceux qui arrivaient successivement, s'en retournaient dès qu'ils avaient vu, et entendu.

Je me rendis auprès de ma mère qui dormait encore d'un profond sommeil. O ma chère Sophie ! déja le malheur nous avait atteint, et la main bienfaisante de la nature l'écartait encore de son cœur. Je me mis doucement à genoux auprès de son lit, et je priai Dieu pour elle. Une femme de chambre venait la réveiller. „ Non, lui dis-je, laissons la dormir „ et je m'assis tranquillement, oui, Sophie, *tranquillement* à côté de son lit.

Elle se réveilla au bout de quelques moments ; alors mon frère entra avec la terrible nouvelle, que la pâleur de son visage annonçait avant que ses lèvres tremblantes l'eussent prononcée. „ L'Empereur a quitté le palais cette „ nuit, mon père est disgracié ; nous

« sommes perdus. „ Ma mère retomba sur son oreiller ; elle était si pâle que nous crûmes que la mort l'avait subitement frappée. Je ne peux décrire la douleur qui s'empara alors de nous ; elle est inexprimable.

Quelques minutes après mon pere entra avec un air plus calme ; il raconta ce que nous savions déja ; mais il ajouta qu'il avait ordonné que l'on transporta aussi tous ses effets et ceux de mon frère au palais d'été de l'Empereur. Il avait repris quelques espérances, et nous les communiqua.

Il est impossible, disait-il, que l'Empereur oublie sitôt que je l'ai placé sur le trône. Ma mère sécoua tristement la tête sans rien dire ; elle tenait mes mains dans les siennes ; je sentais qu'elle tremblait excessivement. Nous nous habillâmes tous précipi-

tamment ; personne ne se hasardait d'exprimer ce qu'il pensait, ce qu'il craignait, ce qu'il espérait. Oh ! je sais à présent que l'incertitude est la plus grande de toutes les souffrances humaines.

Peu à peu cependant quelques amis de mon père revinrent et se rassemblèrent dans le sallon. On s'était informé de ce qui se passait au palais, et on reprenait un peu courage. Nous autres femmes nous étions retirées dans le grand cabinet à porte vitrée, d'où nous pouvions voir tout ce qui se passait dans le sallon, et même entendre ce qui s'y disait. Lorsqu'on sut que mon père faisait transporter ses effets au palais d'été, il eût encore un moment qui lui rappella sa grandeur ; tout le monde s'inclina devant lui comme la veille ; mais à l'instant même arriva

un officier avec la triste nouvelle que l'Empereur avoit donné l'ordre de ne pas laisser entrer les effets de mon père et de mon frère dans le palais, et qu'il leur faisait défendre d'y venir eux-mêmes. Mon père resta immobile comme une statue ; ma mère se couvrit le visage. Quand elle leva la tête, elle vit mon père seul, abandonné de tous excepté du fidèle Brukenthal sur l'épaule duquel il s'appuyait presque sans vie. Sophie! un trait du caractère de cet excellent ami ne m'est point échappé. Des larmes coulaient le long de ses joues vénérables ; il ne dit pas un mot qui put faire sentir à son ami qu'il avait négligé ses conseils. Mais mon père se releva, et le regarda fixement en lui disant « Tu crois ta prophétie accomplie maintenant ! Eh bien, elle ne l'est pas en-

core. Il se tourna vers un aide-de-camp qui venait d'entrer, et lui donna l'ordre de faire venir tous les officiers de son régiment. Que veux-tu faire, au nom du Ciel, lui dit Brukenthal très effrayé, lorsque l'aide-de-camp fut sorti? Mon père ne répondait rien et se promenoit à grands pas: — Au nom du Ciel que veux-tu faire, répéta Brukenthal toujours plus inquiet? Il n'eût encore point de réponse. Les officiers d'Angermanie arrivèrent et entourèrent mon père. Tu sais comme ils lui sont entièrement dévoués ainsi que les soldats. Alors Brukenthal dit d'un ton vraiment imposant: « Monseigneur avant de parler, écou- « tez-moi un moment, que cet ins- « tant d'audience soit la récom- « pense de mon dévouement. » Il entraîna vivement mon père dans le

cabinet où nous étions ; de là dans une chambre à côté en nous faisant signe de le suivre. Dès que nous y fumes entrés, il ferma la porte et s'adressant à mon père avec un ton d'inspiré : « Menzikof, lui dit-il, je voulais « me taire, car tu es assez malheureux. Mais à présent il faut que je « te parle encore..... Il faut que tu « m'écoutes. Au nom du Ciel que veux « tu faire ? Menzikof ! ma prédiction « est accomplie ; elle devait l'être, « car tu étais devenu redoutable à « ton maître. Tu as voulu mettre une « couronne sur la tête de ta fille, « c'est ce qui t'a perdu. Regarde au- « tour de toi..... vois ta vertueuse « femme, tes innocens enfans : c'est « toi qui es la cause de la pâleur mor- « telle que tu vois sur leurs visages ; « et de ce que malgré leur innocence

« et leurs vertus, ils tremblent com-
« me des criminels! Cela ne te suffit-
« il pas? Ils ont tout perdu; il leur
« reste une seule consolation; c'est
« que leur père trop ambitieux n'est
« cependant coupable d'aucun crime.
« Veux-tu donc la leur ravir? Pour-
« quoi rassembles-tu les officiers de
« ton régiment? Tu veux te venger
« sans-doute..... Mais cette vengeance
« retomberait sur toi et sur ta famille.
« Menzikof! tu voulais orner ce front
« d'un diadême (dit-il en me prenant
« la main et m'attirant vers mon père);
« veux-tu donc à présent le voir tom-
« ber ensanglanté sur l'échaffaud? Ne
« sois pas l'assassin de tes enfans.... va
« maintenant, va prononcer toi-même
« leur condamnation si tu écoutes
« la voix de l'ambition et de la ven-
« geance ».

Mon père parut très-affecté ; nous tombâmes toutes à ses pieds, mon frère qui nous avait joint s'y jetta aussi ; il balançait, il tremblait, ses yeux se remplirent de larmes, il posa sa main sur nos têtes comme pour nous bénir. „ Tu l'emportes, dit-il, enfin „ avec douceur à Brukenthal ; oui je „ me sacrifie, si je puis à ce prix „ sauver ceux-ci. Suivez-moi ".

Nous l'accompagnâmes au sallon ; il dit aux officiers qui attendaient ses ordres : „ Que mon régiment retourne „ à son ancien quartier dans la ville. „ C'est le dernier ordre que je vous „ donne, faites en rapport à l'Empereur, „ à Alexis Dolgorouki ou à Soltikof. „ Ils parurent consternés ; mon père réitera son ordre en ajoutant : „ Vous „ me répondez que la tranquillité se- „ ra maintenue ! allez en sortant d'ici

„ chez l'Empereur, je vous congédie".
„ Prince! dit un vieux militaire,
„ nous savons qu'on vous fait tort,
„ vous pouvez compter sur nous ".
—„ Allez chez l'Empereur vous dis-
„ je, et faites relever les gardes de
„ mon palais; je n'en ai plus besoin".
Ils s'en allèrent mécontents, et nous nous jettâmes sur le sein de mon père. „ Ah, dit-il en nous serrant
„ dans ses bras, voilà la première
„ fois que je vous embrasse seulement
„ comme mes enfans, et non comme
„ les héritiers de mes richesses et
„ de ma puissance. A présent je ne
„ suis plus que votre père, mais c'est
„ pour partager avec vous le malheur
„ que je me suis attiré par ma faute „ et il détourna son visage avec douleur.

Tous les travaux des jardins et des bâtimens furent à l'instant arrêtés, et

les ouvriers renvoyés. On retira les gardes du palais, et le régiment d'Angermanie fut dispersé dans les différens quartiers de la ville; c'est ainsi que se passa la matinée. Lorsque nous dînâmes vers le soir, mon père dit en souriant tristement. « Il y a longtems que nous n'avons été aussi seuls. „ Il reçut quelques lettres; le père Brukenthal apporta quelques bonnes nouvelles, nous nous trouvâmes un peu soulagés, et nous nous séparâmes avec quelques espérances.

Mais combien ce repos était trompeur! il fallait que nous bussions à longs traits la coupe du malheur. Ce matin nous nous sommes retrouvés au déjeûner, dans les mêmes dispositions que la veille. Un morne silence regnait dans le palais, aucun de nous n'osait le rompre. Enfin mon père a

dit : „ Il est impossible que le Czar me „ haïsse ! N'est-ce pas moi qui lui ai „ donné la couronne ? Quel crime ai- „ je commis ? On ne peut me repro- „ cher que d'avoir empêché son voya- „ ge à Moscow, parce que je craignais „ sa grand-mère Lapuchin (*). Quoi- „ qu'il puisse me dire, je lui répon- „ drai : c'est moi qui vous ai donné „ le pouvoir que vous employez main- „ tenant si sévérement contre moi. „ C'est moi qui vous ai posé sur la tête „ cette couronne qui vous étoit dis- „ putée et qui vous a rendu mon „ maître..... « Non..... il ne peut vouloir m'écraser tout-à-fait. „

Ces discours de mon père nous tranquillisaient. Brukenthal seul restait

(*) Femme repudiée de Pierre le Grand.

sombre et muet. Tout-à-coup la porte s'est ouverte et le général Soltikof est entré. Nous sommes allez au-devant de lui comme pour l'implorer, excepté mon père qui est resté assis. Soltikof a gardé un moment le silence ; il avoit l'air de vouloir prendre courage pour la nouvelle qu'il devait nous annoncer. Enfin il a parlé pour dire à mon père qu'il avoit les arrêts chez lui, et ne devait plus se mêler d'aucune affaire. Mon père a essayé de parler..... les paroles expiraient sur ses lèvres, et il est tombé évanoui : Son cœur s'était r'ouvert à l'espérance, et ce second coup en a été plus cruel..... „ O Dieu ! cher Alexandre, (s'écria ma mère hors d'elle-même) „ en est-ce bientôt assez !..... C'est „ cruel..... bien cruel ! Dites à l'Em- „ pereur, monsieur, ce que vous ve-

„ nez de voir, et dans quel état il
„ met l'homme qu'il aimait une fois;
„ qu'il a tant de raisons d'aimer !.....
„ Je vois de la pitié dans vos yeux,
„ oh consolez-nous, donnez-nous l'es-
„ poir que bientôt on nous laissera
„ tranquilles.

Soltikof plia les épaules en signe de compassion. „ Grand Dieu ! ajouta « ma mère, que nous annoncez-vous „ encore? La fureur de nos ennemis „ n'est-elle pas assouvie ? Parlez, „ que devons-nous craindre " ?

„ Je vous plains, dit Soltikof avec „ émotion; peut-être serait-il bon, „ madame, que vous parlassiez vous-„ même à l'Empereur. „

Il m'a fallu interrompre cette longue lettre pour reprendre un peu de force. J'ai regardé pendant une heure le ciel parsemé d'étoiles. Hélas ! il m'a paru

paru aussi froid, aussi impitoyable que les hommes :

Ma mère est donc allée tout de suite au palais d'été de l'Empereur, mais on lui en a refusé l'entrée ; elle est descendue de voiture pour attendre le Czar au sortir de l'Eglise, croyant qu'un homme qui venait de prier Dieu devait être compatissant. Elle s'est jettée à ses pieds en présence de plusieurs milliers de spectateurs ; mais hélas en vain! Oh Sophie ! lorsqu'elle est rentrée chez elle désespérée, qu'elle nous a raconté avec quelle dureté elle avait été repoussée, je suis tombée, saisie de respect pour un sentiment capable d'un aussi grand sacrifice, j'ai vivement embrassé ses genoux ; mon frère et ma sœur m'ont imité ; c'était une scène qui nous a tous violemment éprouvés. Brukenthal en était ému jusqu'aux

sanglots. Ma mère s'est arrachée de nos bras en souriant. „ Tous les cœurs „ ne sont pas fermés à la pitié, a-t-elle „ dit ; je veux aller chez la grande „ Duchesse, chez la Princesse Eli- „ sabeth. „ N'y vas pas, a dit douloureusement mon père, „ c'est inutile ; „ tu ne trouveras point de compas- „ sion ; car..... je n'en ai pas eu moi- „ même, avec les malheureux que „ j'ai persécutés, avec mon beau-frè- „ re!..... N'y va pas..... répéta-t-il plus „ vivement : ma sœur, ma propre sœur „ s'est jettée à mes pieds inutilement ; „ j'ai été inexorable ! Mes crimes re- „ tombent sur vous ; c'est vous qui „ êtes punis ! «

Ma mère est cependant allée ; mais les deux princesses ont froidement refusé de la voir. Elle est revenue si tranquillement, et avec un maintien si

résigné, que j'ai cru qu'elle était exaucée; mais ce calme était celui d'une douleur inexprimable. Pauvre mère! elle craint pour les jours d'un époux qu'elle chérit. Le Ciel sait comment tout ceci finira. Adieu chère Sophie!

LETTRE II.

Marie à Sophie.

Pétersbourg .... Septembre 1727.

Il est en liberté, ma Sophie ! Mon Fédor est en liberté ! On a demandé à mon père les procès verbaux de son accusation? Hélas ! a-t-il dit en soupirant, ce Dolgorouki doit me haïr plus que les autres ; je suis forcé de le dire, il n'a commis aucun délit. Sophie, notre malheur a terminé le sien ; j'en jouïrais si j'étais seule à souffrir. Cela ne nous rapproche pas cependant ; nous n'en sommes pas plus heureux ; nous n'avons fait que changer de rôles. Lui, membre de la famille Dolgorouki, actuellement toute

puissante, oseroit-il donner la main à la fille de Menzikof disgracié ? Oh ! pourquoi faut-il que nous soyons toujours séparés par la haine et l'ambition des hommes, quand nos cœurs ne sont remplis que d'amour et de paix?

Mon père est exilé à sa terre d'Oranienbourg ; il perd ses dignités, ses emplois, ses pensions ; et toute sa fortune est confisquée au profit du trésor Impérial : on ne lui laisse que cette terre qui lui appartenait avant son élévation. Tu le connais ce charmant Oranienbourg, situé sous un ciel plus doux. J'y ai passé d'heureux momens avec toi et ma mère. On nous bannit, dans un lieu que je chéris, dans le séjour enchanté de mon heureuse enfance, que j'appellais, si tu t'en souviens, *mon Arcadie*. Même en ne conservant que cette terre nous serions

plus riches que des milliers de créatures humaines, mais mon père espère de conserver bien davantage. Les capitaux qu'il a placés dans les banques de Venise et d'Amsterdam, (et qu'on paraît vouloir ignorer) le laissent encore un très-riche particulier. S'il pouvait oublier ce qu'il a été, combien nous pourrions être heureux ! Mais je crains qu'il ne le puisse jamais. Il vient d'échapper au plus affreux des naufrages; de sauver du moins sa vie; et son désir le plus ardent serait de tenter un nouveau voyage sur cette mer orageuse, tandis que notre unique désir, à ma mère et à moi, seroit d'être déja dans l'Ukraine ignorées et tranquilles. Oui Sophie ! là seulement, loin de la cour, loin des hommes, et surtout des faux amis, nous pourrons retrouver la tranquillité. Ah si seule-

ment ce n'étaient pas les Dolgorouki qui nous culbutent ! Fédor aurait pu la partager avec nous cette douce retraite. Mon père qui voulait charger ma tête du poids d'un diadême, y poserait sa main paternelle pour bénir ses enfans. Il connaîtrait le vrai charme du pouvoir suprême, celui de faire des heureux ; et lui même le serait de notre bonheur. Ah Sophie ! si c'était là le terme de tous les chagrins que j'ai éprouvés..... ma vie alors aurait été comme cette tige épineuse, couronnée par la plus belle des fleurs ! Mais où s'égare mon imagination ? Dans quel rêve me laissé-je entraîner ?..... Ah oui c'est bien un rêve..... La chûte de mon père va rendre éternelle la haine de nos familles et nous sépare à jamais ! j'aurais pu faire à Fédor le sacrifice d'un diadême ; j'aurais pu

abandonner la pompe du palais de mon père, pour le suivre dans quelque vallon solitaire et me trouver la plus heureuse des femmes. Mais puis-je abandonner mes parens dans le malheur, et sacrifier mon père à mon amour ? Si je fuyais à présent avec Fédor, les Dolgorouki furieux se vengeraient sur mon père disgracié, sans appui ; ils achéveraient sa ruine. Sophie! Sophie ! je ne vois plus autour de moi que l'abîme du désespoir. Oh mon Dieu ! prenez pitié de nous !..... On ne l'invoque point en vain ce Dieu tout bon ; je me suis prosternée devant lui, et je me relève plus calme. Mon cœur s'ouvre de nouveau à l'espérance, l'avenir est encore devant nous..... Ne peut-il pas arriver quelqu'évènement inattendu, qui rende possible ce qui paraît impossible à

présent ? La bonne et sage Providence ne peut-elle pas faire un miracle en ma faveur ? N'a-t-elle pas amené Fédor sur ma route pour nous faire rencontrer ? N'est-ce pas elle qui développa dans nos cœurs cette douce et forte sympathie qui nous a pour jamais attachés l'un à l'autre ? Ne peut-elle pas faire naître encore pour nous quelque moyen de bonheur ? Mon imagination à présent en trouve mille pour que Fédor puisse m'offrir sa main de l'aveu de ses parens. La Providence ne pourroit-elle pas exécuter ce qu'elle permet à mon amour d'imaginer ?

Oh que je voudrois le voir une fois, une seule fois avant de quitter Pétersbourg, et pouvoir lui dire au moins par un regard que je l'aimerai toujours ! Les préparatifs de notre départ

sont faits ; le père Brukenthal retourne aujourd'hui dans son couvent. Il a supplié mon père de partir avec le moins de fracas possible, mais ses prières et ses représentations sont inutiles, mon père veut emmener tous ses gens. „ Emmène-les si tu le veux, « lui a dit Brukenthal ; mais fais les « partir avant toi et secrètement. Il « n'y a que l'humilité qui puisse dé- « sarmer tes ennemis ; si tu leur mon- « tres encore de la magnificence et « de la présomption, tu les aigriras « toujours plus. »

Ma mère ne dit plus un seul mot de Fédor, et je ne lui en parle pas. Pourrais-je ajouter à ses peines le poids des miennes?.... augmenter d'une seule larme celles qui remplissent continuellement ses yeux?.... Non je veux supporter seule mes douleurs, et ne

lui faire partager que mes espérances.

Brukenthal nous a quittés ; ses adieux nous ont profondément touché. Dès qu'il fut parti, mon père tomba dans l'abattement : « il me semble, disait-il, » qu'il a emporté avec lui tout mon » courage. » Nous chérissons tous cet excellent homme et il le mérite bien ; il pourra aussi nous rendre de grands services, parce que tout le monde le connaît et le considère comme un homme de la plus austère probité. Même dans ce séjour du vice, la vertu est honorée ; et l'homme dont aucun soupçon n'a terni la réputation, qui est reconnu pour n'avoir jamais fait que le bien, conserve le pouvoir d'en faire toujours.

Adieu ma chère Sophie, ma mère est contente de ce que notre malheur se borne à un exil à Oranienbourg,

et serait tentée de regarder ce que mon père appelle *malheur*, comme le plus grand bonheur de sa vie. Moi aussi je suis contente, Fédor est en liberté, et je vais habiter ma campagne favorite. Tu viendras nous y voir, Sophie, toi qui ne crains pas une famille disgraciée. Le frère de ma mère et sa femme viennent avec nous; eux aussi sont bannis de Pétersbourg..... nous partons demain..... Demain je m'éloigne..... ah Sophie, il est en liberté, et je ne l'ai pas vu !..... je n'ai pu lui faire un signe d'amour éternel..... poser ma main sur mon cœur, et l'étendre vers lui..... Il doit être à Pétersbourg cependant..... et je ne le vois pas !..... Que dois-je en penser ?

LETTRE III.

Marie à Sophie.

Septembre 1727.

Les douces illusions auxquelles je me livrois sont cruellement évanouïes..... Le tout-puissant Prince Menzikof et sa famille sont en route pour le séjour du malheur, pour la Sibérie. Bonne Sophie, pleure et gémis pour nous! nous ne versons plus de larmes; la misère nous a déja rendus insensibles. Sophie, nous ne te reverrons donc plus! ..... Ni toi..... ni lui! ..... Des larmes seraient trop peu pour les tourmens de mon cœur!..... Oh! par où commencerai-je mon triste récit? ..... Nous partîmes de Pétersbourg le len-

demain matin du jour où je fermai ma dernière lettre. L'éclat de notre départ a probablement réveillé la haine de nos ennemis, comme l'avait prévu Brukenthal. Devant notre palais était, par les ordres de mon père, une longue file de voitures, pour nous, nos gens et notre bagage. Cependant nous étions mis très-simplement, tous en noir; mon père ne portait aucune décoration, pas même les ordres des cours étrangères. Nous descendions l'escalier de marbre en le suivant en silence. Ma mère et ma sœur étaient d'une pâleur mortelle, et tenaient les yeux baissés; ma mère, comme tu le sais, craint pour ses yeux le grand jour. Moi je m'efforçais de soutenir mon courage, et je levais les yeux, car j'espérois encore de voir Fédor. Mais combien notre confusion aug-

menta, quand nous vîmes la place remplie de spectateurs qui murmuraient sur la magnificence et le nombre de nos voitures ! Ils exprimaient à haute voix leur mécontentement, et dès qu'ils virent paraître mon père, ils l'accablèrent de malédictions.

Ma mère déja abattue, fut si saisie que nous fûmes obligés mon père et moi de la soutenir. Combien ce spectacle aurait dû toucher cette multitude, sur qui ma mère a répandu mille bienfaits !..... mais leur cœur est endurci, et les bienfaits de la meilleure des femmes sont oubliés parce qu'elle est l'épouse du disgracié Menzikof. Avec quelle dureté ils insultaient à notre malheur ! Comme ils nous reprochaient ces restes de grandeur qu'il aurait mieux valu sans-doute ne pas leur montrer ! Mais mon père

n'était-il pas assez humilié, assez malheureux!..... Oh non, jamais assez au gré de ses envieux..... Mon pauvre père! Que ce moment fut affreux pour lui!..... Mon cœur était brisé de ses souffrances.

Nous traversâmes lentement les haies serrées des spectateurs par dessus le nouveau pont. En vain je cherchais dans cette foule une figure compatissante, un œil mouillé de larmes, je ne vis que l'expression du mépris, de la dérision et de la curiosité. Je crus même reconnaître des personnes de distinction, des ennemis de notre maison mêlés parmi le peuple. Ma mère couvrait ses pauvres yeux malades, et obscurcis par les larmes; et moi, Sophie.... je te l'avoue, les miens cherchaient encore Fédor. Ah! si je l'avais vu, si j'avais lu seulement de la

pitié dans son regard attendri !..... Que m'auraient fait les injures de ce peuple qui me rend le mal pour le bien ?..... *Salut à l'Impératrice*, disaient-ils avec un rire insultant..... Ils ne savent pas combien ce titre et ce trône m'étaient odieux, et que ma seule consolation dans notre malheur est qu'on m'en éloigne. Mais, Sophie ! Fédor n'était pas là ; il a fallu quitter Pétersbourg sans le revoir. Lorsque nous fûmes sortis de la ville, je le cherchais encore en vain dans la plaine solitaire..... mais à peine y vis-je une créature vivante. Où est-il mon Fédor ? ..... Sophie !..... où est-il ?

Nous continuâmes notre route dans le silence de la douleur. On n'entendait aucun son que le pas uniforme des chevaux, le bruit des roues, et les sanglots de ma mère. Penchée

sur mon épaule, elle fondait en larmes ; je la suppliais de se calmer ; le médecin craint pour ses yeux déja faibles, et que les pleurs achèvent de détruire. Elle les couvrit de son mouchoir, et parut s'assoupir. Livrée de nouveau à mes pensées, je m'occupais de Fédor..... de cet inexplicable Fédor..... Tout-à-coup au détour d'un chemin, je vis un cavalier qui nous suivoit à toute bride, et je distinguai qu'il portait l'uniforme de l'armée. Qui pouvait-ce être que mon Fédor? Je croyais reconnaître sa taille élancée, sa tournure élégante et noble, cette grace inimitable avec laquelle il est à cheval. Il quitta la grande route à quelque distance de nous, et suivit nos voitures, mais lentement, et avec l'air de nous observer. Bientôt après il fut joint par deux autres

cavaliers dont l'un était en veste rouge. C'est Sapieha, pensais-je ; mais ils étaient trop loin pour que je pusse les reconnaître parfaitement. J'avançai la tête hors de la portière, et je laissai flotter mon mouchoir pour donner à Fédor un signe que je le reconnaissais. Quel peut-être son but, disais-je avec une joye mêlée d'inquiétude ? Mais combien la joie dominait ! Dans l'espérance de le voir bientôt de plus près j'oubliais toutes mes peines ; je me réjouissais d'atteindre Ischora où nous devions coucher et dont nous étions assez près. Approche, disais-je tout bas..... approche cher Fédor ! pour que je voie du moins l'expression d'un sentiment tendre et consolateur..... Il me sembloit que mon ange tutélaire allait lui porter mes paroles..... Les trois cavaliers s'arrêtèrent comme pour

tenir conseil. Tout-à-coup ils mettent leurs chevaux au galop, et viennent de notre côté; mon émotion m'empêcha de rien distinguer, et je m'écriai involontairement : Ah Dieu ! il vient.

Tout-à-coup une voix inconnue et terrible se fait entendre en criant *halt !* et de tous côtés des dragons viennent entourer notre voiture. De par le Czar, arrêtez, cria-t-on encore une fois.... Et je vis un homme qui m'était étranger, dont la physionomie était dure et sauvage, ouvrir la portiére en nous regardant avec des yeux effrayans. Ma mère jetta un cri, et tomba en défaillance. Où est Menzikof, demanda-t-il avec brutalité ? Oh Fédor ! j'avois pu le prendre pour toi !..... me voilà, répondit mon père avec dignité..... L'officier lui remit un papier.

Mon père prit ce papier, et le par-

courut d'un œil inquiet ; sa pâleur, son angoisse, son tremblement, qui augmentaient, me découvrirent le contenu du fatal papier avant qu'il eut proféré un seul mot. Il posa une main sur son front, je pris l'autre, elle était trempée d'une sueur froide..... Ma mère reprenait ses sens en fixant sur lui ses yeux éteins. „ Chère épouse, dit-il, « voici le moment de montrer le cou« rage d'une grande ame : ce papier « contient mon accusation et ma con« damnation". Il commença à lire d'une voix assez ferme ; on lui reprochait d'avoir été cause de la catastrophe du malheureux grand duc Alexis, d'avoir commis les plus horribles dépréda-tions dans les péages, et dans la ferme du tabac..... Alors sa voix s'altéra, il ne put continuer ; ses lèvres tremblantes ne purent plus rien pronon-

cer..... Oh! Sophie, une angoisse toujours croissante s'était emparée de mon ame ! mais combien n'augmenta-t-elle pas encore, quand j'entendis mon pere dire enfin à l'officier.... „ Oui, je reconnais la vérité de toutes ces inculpations ; dites-le à l'empereur ..... Je suis coupable sans doute..... mais (ajouta-t-il douloureusement) était-ce à lui à m'en punir ? „..... Lui !.... Je me soumets à sa volonté, où devez-vous me conduire " ?

A Bérezof en Sibérie..... répondit cet homme avec un ton qui rendait ses paroles encore plus terribles. Mais eussent-elles été prononcées du ton le plus doux et le plus aimable, elles n'en auraient pas moins pénétrés dans nos cœurs, comme des poignards acérés.... Des cris de douleur s'élevèrent en entendant cet arrêt. Une partie de nos

gens étaient descendus de leur voitures et entouraient la nôtre..... mon pere fut le seul qui conserva toute sa fermeté..... Nous sommes près d'Ischora, dit-il avec douceur à l'officier, permettez que nous nous y rendions. *En avant* ! commanda l'officier..... et un détachement de dragons escorta des deux côtés notre voiture le sabre à la main.

Ma mère n'avait pas changé de visage..... je la croyais calme. Elle me regarda tendrement en me tendant la main et essayant de sourire.— Comment êtes-vous, maman, dis-je en posant mes lèvres sur cette main chérie ?

—„Très-bien, dit-elle doucement, je „ vais avec mes enfans, avec mon cher „ Alexandre ; et notre sort est décidé. „

Bientôt nous arrivâmes à Ischora et nous descendîmes de voiture. Don-

ne - moi le bras, Marie, me dit ma mère d'un air extraordinaire. Elle marchait plus lentement qu'à l'ordinaire, et avec précaution, cependant je sentais à sa manière de s'appuyer qu'elle n'était pas très - abattue. Nous entrâmes dans un misérable cabaret, je lui avançai une chaise de bois, elle s'assit tout de suite, puis nous dit avec un doux sourire : „ Nous ne se„ rons pas agréablement à Bérézof, „ mais au moins nous y vivrons en„ semble ; nous nous aimons, nous „ serons plus heureux que des mil„ liers d'autres créatures humaines „ qui nous valent bien „. Elle dit cela avec un ton si pénétré, un accent de sensibilité si touchant que je crus entendre un ange nous dire „ Allez, „ vous serez heureux. „ — „ Oui „ maman, nous serons heureux, dis-

je

„ je en l'embrassant. Notre amour ,
„ notre confiance mutuelle sauront
„ changer en paradis ces sauvages con-
„ trées ; et la plus misérable cabane
„ où nous serons près de vous, près les
„ uns des autres , deviendra un pa-
„ lais , ou plutôt un séjour de paix
„ et de bonheur..... On haissait la
„ famille Menzikof lorsqu'elle était
„ toute puissante ; on l'aimera peut-
„ être , et sûrement on l'admirera dans
„ l'adversité. „

„ Oui , reprit-elle , le malheur n'est
„ en effet qu'un mauvais rêve qui s'é-
„ vanouit avec le jour. Laissons pé-
„ nétrer dans nos ames le jour pur
„ de la patience , de la résignation et
„ peut-être de l'espérance ; montrons
„ le courage propre aux grandes ames ,
„ (comme le disait votre père) ve-
„ nez mes enfans ! venez sur mon

„ cœur ! „ Nous nous y jetâmes tous ; nous nous embrassâmes les uns, les autres ; nos larmes coulèrent, mais elles étaient douces.....

„ O ! s'écria mon père, profondément ému,..... est-il possible que le „ malheur, le bannissement, la perte „ totale de la fortune, puissent produire des sentimens aussi délicieux !... „ Et j'ai pu les méconnaître si long- „ tems ces sentimens, sources du vrai „ bonheur ! „ L'officier, malgré sa dureté, parut touché ; ses yeux aussi se remplirent de larmes ; sa physionomie s'adoucit, son ton devint plus honnête.

Mais hélas, chère Sophie !.... ce calme de ma bonne mère qu'elle cherchait à nous communiquer, ne faisait que dévancer un nouveau malheur..... le plus cruel de tous. Cette

ame généreuse et céleste nous cachait, sous cette apparente sérénité, la plus grande de toutes les misères ; on renvoya toutes les voitures à Pétersboug. L'officier avait un ordre positif de ne nous laisser que le plus absolu nécessaire ; il nous le déclara, mais avec douceur et ménagement.

„ L'absolu nécessaire ! „ répéta mon père avec impatience. „ Tout ce que „ vous nous enlevez était pour nous „ le *nécessaire*. Voyez ma pauvre femme faible et languissante..... Voyez „ ces deux jeunes filles délicates, et „ accoutumées au bien-être. Leur pied „ ne s'est jamais posé sur un terrein „ inégal ; leur peau n'a jamais senti „ ni le froid piquant, ni la chaleur „ brûlante ; leur main n'a jamais fait „ aucun ouvrage pénible..... et à présent !..... „ J'ai ordre de vous four-

„ nir des kibitsch „ (*) dit l'officier toujours avec le ton le plus doux et le plus poli.

Mon père continua : „ Elles ont toujours été assises sur les coussins les „ plus tendres..... Demain il faudra „ s'asseoir sur le bois d'une dure charrette. Oh, monsieur ! Ne vous faites „ pas un jeu de notre malheur. Prenez „ tout ce que vous avez ordre de nous „ prendre ; la dure nécessité nous apprendra à supporter les privations ; „ mais laissez-nous du moins ce dont „ nous ne pouvons nous passer sans „ souffrir !.....

L'officier s'adressa à moi, et (à l'exception d'une voiture qu'il ne dépendait pas de lui de nous laisser) il me pria de choisir ce que je croi-

(*) Charette russe.

rais le plus nécessaire. Pourquoi s'adressa-t-il à moi ?... Etais-je la plus calme, la plus courageuse ?

Pendant que je remplissais cette tâche, il me donnait des conseils fort utiles. Il me faisait penser à la longueur de la route que nous avions à faire, et dans laquelle nous manquerions presque de tout. Il me choisissait lui-même les vêtemens les plus chauds, les plus commodes, du linge, quelques médicamens, et même quelques provisions de bouche. Tous nos gens repartirent pour Pétersbourg avec les voitures; la plupart nous quittèrent assez froidement; quelques uns seulement furent attendris; il n'y eut qu'un vieux domestique de ma mère, et une de mes femmes de chambre, Liziska, qui demandèrent à nous suivre. Ils déclarèrent à l'officier qu'ils mourraient

plutôt que de nous quitter. Le bon vieillard se jetta aux pieds de ma mère ; elle lui tendit la main „ Fidèle „ ami , lui dit-elle , désormais tu „ seras de notre famille ; tu seras notre „ père à tous. " — Je serrai aussi sur mon cœur la fille généreuse qui ne voulait pas m'abandonner, en la nommant mon amie ; et je commençai d'abord à partager avec elle tout l'ouvrage. Nous verrons, lui dis-je, qui de nous pourra surpasser l'autre, en zèle, en affection, en activité.

Je lui aidai à faire la cuisine. Elle me montrait ce que je devais faire, et louait mon intelligence..... L'occupation me distraisait et me redonnait de la gaieté. Bérezof est dit-on une jolie petite ville, (disais-je en moi-même), mon pere n'est pas pauvre ; et même, en supposant qu'on

lui ôte tout „..... ne me reste-t-il pas Fédor ? S'il n'ose me voir, au moins ne souffrira-t-il pas que nous soyons dans le besoin, ni mes parens, ni moi. Il aime, il vénère ma mère ; nous pouvons compter sur ses secours... Il se joignait à cette idée, celle que je pourrais travailler pour mes parens, pour mon frère, pour ma sœur si jeunes encore, si peu accoutumés au malheur. Pour moi, Sophie, j'en ai connu de plus grands que la misère et l'exil, et je puis être plus heureuse en Sibérie que je ne l'aurais été sur le trône..... Cette pensée était une grande consolation ; mais ce qui me consolait surtout c'était le calme parfait de ma mère. Elle me laissait tout faire sans s'inquiéter, sans m'offrir de m'aider ; elle approuvait tout, je la croyais tout-à-fait résignée, et je lui

disais en riant..... maman, vous aurez aussi votre tâche une fois ; vous travaillerez aussi pour vos enfans. A ces mots, elle poussa un soupir douloureux ; puis reprenant son air serein, elle répondit en souriant..... „ Tout.... „ tout pour mes chers enfans.... Tout „ ce qui dépendra de moi. „ Son air content me rendit si heureuse ! mais c'était une illusion qui devait bientôt s'évanouir de la manière la plus cruelle. Oh, Sophie ce n'est qu'à présent que je connnais le malheur.

Pendant que j'aidais à servir notre misérable petit souper, je remarquai quelque chose de particulier chez ma mère. Elle était restée assise toute la soirée à la même place, et se fit ensuite conduire par ma sœur pour se placer auprès de la table. Elle regardait de côté et d'autre, parlait avec

son calme ordinaire ; mais bientôt je m'apperçus que sa main cherchait avec incertitude le couteau et la fourchette, et qu'elle ne regardait pas directement ceux auxquels elle adressait la parole ; je me levai doucement, et j'allai me placer derrière sa chaise : Marie, dit-elle (en dirigeant ses yeux du côté où j'avais été assise, et tendant son assiette) donne-moi encore de ce laitage que tu as si bien apprêté ; je le trouve excellent.

Maman ! m'écriai-je..... qu'avez-vous ? grand Dieu ! auriez-vous perdu la vue ?..... Tous mes parens jusqu'alors tranquilles, pâlirent et l'entourérent, en répétant ma question. Je fus si saisie que je tombai par terre ne pouvant plus me soutenir..... Elle répondit : non mon enfant, je vois très-bien, tu es là tout près de moi..... et

elle élevoit ses bras pour m'embrasser parce qu'elle venait de m'entendre parler debout. On ne s'apperçut que trop alors de la triste vérité..... Une goutte séreine était tombée sur ses yeux fatigués de larmes..... Ils parraissaient fort clairs..... mais la prunelle était immobile et la cécité complette. Toute la famille fondit en larmes et se leva de table; personne ne pouvait manger..... Nos lamentations ôtèrent à ma pauvre mère la force avec laquelle elle avait jusqu'alors dissimulé son malheur..... Elle étendit ses bras en s'écriant..... Oui, je suis aveugle! Mes amis..... mes enfans..... je ne vous verrai plus!..... plus..... jamais! Je me jettai dans ses bras en baisant ses yeux. Est-ce toi, Marie, dit-elle, en me serrant contre son sein?..... Est-ce toi qui as baisé

mes yeux éteints ? Ma douleur était telle que je ne pus répondre un seul mot ; mais son cœur me devina.... Oui, c'est toi, ajouta-t-elle d'un ton plus tendre encore. Tu verras pour ta mère j'en suis bien sûre..... C'en était trop, Sophie !..... Je perdis connaissance sur le sein de ma mère. En rouvrant les yeux, le premier objet qu'ils rencontrèrent ce fut-elle, assise près de mon lit, les yeux bandés, parce que le grand jour et la neige la faisaient souffrir, quoiqu'elle ne put les distinguer qu'à cette douleur ; » Cette » obscurité qui m'environne, me dit-» elle tout bas, ne sert-elle pas à » me cacher l'aspect de votre tristes-» se ? Et tu en serais affligée, Marie ! » Ah ! je suis plus heureuse que » vous ; je n'éprouve plus qu'à moi-» tié le malheur qui vous accable. Ne

„ sens-tu pas combien cette cécité
„ m'épargne de peines. La plus mi-
„ sérable cabane sera pour moi com-
„ me un palais ; ses murs sâles et
„ enfumés, seront, si mon imagina-
„ tion le veut, couverts des plus
„ belles tentures..... vous pouvez, si
„ vous le voulez, me donner toutes
„ les illusions du bonheur..... Que je
„ n'entende plus vos sanglots ; que
„ vos voix n'ayent plus l'expression de
„ la douleur ; et je serai contente. Je
„ ne verrai plus votre peine, mes chers
„ enfans, et si vos paroles sont cal-
„ mes, je croirai vous voir comme
„ dans nos plus beaux jours..... N'en-
„ vie donc pas à ta mère le soulage-
„ ment que lui accorde la bonne Pro-
„ vidence ".

Je saisis cette idée, et j'employai en effet à la tromper le moyen qu'elle

employait pour me consoler. Mon amour filial invente mille manières de lui cacher les incommodités et les objets affreux ou dégoutants que nous rencontrons trop souvent dans notre voyage. Nous ne nous plaignons jamais que par signes, ou par des larmes silentieuses ; et nous nous efforçons de parler d'un ton calme, presque gai.

Ce matin nos kibitsch qui ne sont que des charrettes de bois découvertes, ont été amenées devant la pauvre hôtellerie où nous avions passé la nuit. Chacune ne peut contenir qu'une personne et le conducteur. J'ai insisté pour qu'il me fut permis de me placer sur celle de ma mère, assise à ses pieds, sur la planche du fond. On m'a réprésenté qu'il était impossible que je soutinsse à la longue, dans cette situation, un voyage aussi péni-

ble; j'ai persisté, et j'ai conduit ma mère..... Oh Dieu! ma mère aveugle, dans cette charrette. En y entrant, elle a, par un mouvement de tendresse, porté ses lèvres sur la main qui l'y plaçait. Oh ma Sophie! je l'ai levée au ciel, cette main, en faisant le serment qu'elle ne cesserait jamais de travailler pour ma bonne et malheureuse mère, de la conduire, d'écarter d'elle tous les dangers!..... J'aime Fédor plus que je ne puis l'exprimer.... mais il ne pourrait plus m'engager à la quitter, cette mère chérie..... à m'éloigner d'elle un instant..... S'il pouvoit seulement me le demander, il ne m'aurait jamais aimée..... Quand nous avons été placées sur le kibitsch.... Es-tu bien, ma chère fille, m'a-t-elle dit? Et elle cherchait de sa main le banc où elle me croyait assise. Je lui ai

persuadé que nous étions dans un petit chariot à deux places qu'on avait permis à mon père d'acheter..... Dieu soit loué, a-t-elle dit en élevant ses yeux couverts d'une éternelle nuit, vers ce Dieu qui..... Oh Sophie! je ne veux pas murmurer! vers ce Dieu qui a créé la lumiére..... et qui en a privé à jamais ma pauvre mère. Oui, ajoutait-elle; „ je rends graces à Dieu de ce „ bienfait! Je suis si heureuse d'être „ avec toi, Marie, que ce voyage me „ paraît à présent une partie de plaisir..... J'aurais été si tristement „ toute seule, sans rien voir, mais je „ t'entends du moins, et le son de „ ta voix me fait tant de bien qu'il „ me semble que je suis dans une „ nouvelle terre, éclairée d'un jour „ pur et doux, je crois être avec un „ ange qui m'emmène au ciel. „

Sophie ! quelle mère le ciel m'a donné !..... Et cette femme céleste est aveugle, exilée ! Et le sort et les hommes semblent se réunir pour l'accabler ! Nous avons traversé le bourg de Sablai ; les habitans se sont attroupés pour voir le prince Menzikof dans la disgrace. Ils nous ont regardés avec haine, avec mépris et dérision ; nous en avons été douloureusement affectés. Ma mère seule souriait parce que je lui parlais d'autres choses pour la distraire et l'empêcher d'entendre leurs imprécations. Pauvre mère ! je lui disais que les habitans avaient l'air touchés de notre malheur, et que l'amour du peuple Russe nous suivait dans notre exil..... Elle m'a parlé alors pour la première fois de Fédor..... je lui ai donné des espérances qui ne sont pas dans mon

cœur. Les larmes qui coulaient de mes yeux, et qu'elle ne voyoit pas, les contredisaient. C'est ainsi, et en causant tranquillement que nous sommes arrivés ici, à Torna. Je n'ai point fait de voyage plus agréable..... m'a dit cette bonne mère avec son doux sourire..... Sophie ! Dans ce moment là j'étais heureuse..... Oui ! malgré le Czar..... malgré Fédor..... Il est donc bien vrai que les sources du vrai bonheur sont en nous-mêmes.

Moi heureuse ! Non, Sophie ! Non, je ne suis pas heureuse. Comment ma plume a-t-elle pu tracer le mot de bonheur..... Ce mot n'est plus fait pour nous ! Je t'écris auprès du misérable grabat où repose ma mère..... son sommeil est agité ; ses mains tremblent, son pouls bat avec une vitesse extrême. Elle me croit couchée ; mais

je veille auprès d'elle..... et je t'écris..... Voilà les deux seules consolations de mon cœur..... Je t'écris..... et mon papier est inondé de mes larmes..... Notre conducteur, dont le cœur n'est pas aussi dur que les premières paroles qu'il nous a adressées, m'a promis de faire mettre cette lettre à la poste à Novogorod. Je voulais y joindre quelques lignes pour Fédor que tu lui aurais fait parvenir par Sapieha; mais s'il connaît notre situation (et peut-il l'ignorer?) s'il la connaît et qu'il ne me donne aucun signe de vie, je ne veux pas que mes plaintes deviennent des reproches pour lui.....

Antigone conduisoit son père aveugle dans son exil..... O Sophie! si tu me voyais conduire ma chère, ma respectable mère sur la route affreuse

des déserts de la Sibérie !..... Faut-il que je sois appellée à réaliser la plus touchante fable qui soit sortie de l'imagination des poëtes !..... Te rappelles-tu combien je pleurais quand tu me la lisais ?..... Adieu !..... le courrier qui va partir pour Pétersbourg, se chargera de ceci. Dans une heure nous nous remettons en route pour aller coucher à Loubani..... Il fait déja grand jour..... mais hélas ! toujours nuit pour ma mère !..... Adieu encore..... Dieu soit avec toi.

LETTRE IV.

Fédor à Sapieha.

Pétersbourg 2 Octobre 1727.

SAPIEHA! ton père m'a dit que tu étais à Varsovie : j'ai besoin de toute ton amitié ; vole à mon secours. Marie, cette ange sous la figure d'une femme, est exilée en Sibérie..... Dans ces contrés désertes et sauvages!..... Je suis hors de moi..... Je pars ce soir même..... tout est préparé ; je n'attends plus que de savoir la route qu'elle a prise, et quel est le lieu de leur exil..... En arrivant à Pétersbourg, après avoir été élargi, mon premier mot fut de demander à mon père, à l'ambitieux Alexis, au souriant Ivan

qui triomphaient de la chûte de Menzikof..... « Eh qu'a donc fait sa femme, „ son excellente compagne? Qu'a-t-elle „ fait cette femme généreuse, dont toute „ la vie n'a été qu'une suite de bonnes „ actions et de bienfaits ! Qu'ont fait „ ses innocens enfans pour être si cruel- „ lement relégués dans ces déserts " ?

Ils parurent extrêmement surpris de ce que moi, un Dolgorouki..... je pouvais dire un mot en faveur des Menzikof. Es-tu fou? Es-tu en délire ? me demanda mon père..... Ah oui sans doute j'étais en délire..... Tout mon sang bouillait dans mes veines.

Ne vois-tu donc pas, dit Ivan, que ces Menzikof nous étaient toujours en obstacle..... Je serrai avec fureur la main de ce jeune hypocrite au point de le faire crier..... Et je lui dis avec des regards qui l'effrayèrent..... „ Tu

„ n'as pas seulement levé cette main
„ comme un brigand qui tue et vole
„ sur le grand chemin ; mais comme
„ un scélérat qui caché dans les brous-
„ sailles assassine par derrière celui
„ qu'il veut dépouiller. Ton sourire
„ hypocrite était le poignard sous le-
„ quel devait tomber l'homme qui était
„ un obstacle à ton ambition, et en-
„ traîner dans sa chûte sa respectable
„ famille, dont tu n'eus jamais à
„ te plaindre ! Moi-même j'aurois pu
„ vouloir renverser Menzikof, parce
„ que cet homme orgueilleux gouver-
„ nait l'Empire en l'opprimant. Mais
„ avant de l'écraser je ne l'aurais pas
„ encensé ; je n'aurois pas courbé
„ mon œil devant lui jusqu'à terre ;
„ surtout je ne l'aurais pas renversé
„ parce que j'enviais ses trésors et
„ sa puissance !..... Vas maintenant,

„ jeune ambitieux, occupe sa place....
„ Une autre ambitieux hypocrite com-
„ me toi prépare peut-être déja ta
„ chûte; et tu tomberas à ton tour
„ sans exciter la pitié!„ Mon père
me regarda avec une colère mêlée
de surprise..... „ Que t'importe, les
„ Menzikof? (me dit-il avec amer-
„ tume). As-tu déja oublié ton in-
„ juste détention? „ Ce qu'ils m'impor-
„ tent! grand Dieu, repris-je en joi-
„ gnant les mains (l'image de ma
„ bonne, de ma douce Marie se pei-
„ gnait dans mon ame) Menzikof fut
„ mon ennemi; il m'avait ravi le plus
„ précieux de tous les biens..... la li-
„ berté. J'aurais pu venger en hom-
„ me d'honneur mes injures person-
„ nelles; l'amour de ma patrie aurait
„ pu m'engager à le renverser..... Mais
„ rien, rien dans la nature, ne m'au-

« rait porté à rendre son innocente
« famille victime de ses torts. Menzi-
« kof, relégué dans sa terre, était as-
« sez puni par la perte de son pou-
« voir, et sa femme et ses enfans
« auraient jouïs là du seul bonheur
« qu'ils désiraient, celui que leurs
« vertus méritent..... Oh que ne puis-
« je, au prix de ma liberté, le leur as-
« surer, ce bonheur! Que ne puis-
« je les faire revenir de cette odieuse
« Sibérie..... dussai-je rentrer pour
« toujours dans la prison dont vous
« m'avez fait sortir pour me rendre
« témoin et complice de votre inu-
« tile cruauté.

Tous mes parens se regardèrent les uns les autres avec étonnement et avec pitié, en m'entendant parler ainsi. Ils imaginèrent que la solitude et la captivité avait altéré ma raison. Le

feld-maréchal,

feld-maréchal, prince Bazile, qui survint pendant cette conversation, fut le seul qui prit mon parti. Dans le « fond, dit-il, Fédor a dit la vérité. « Vous venez, il est vrai, de gagner « la partie à ce jeu dangereux, mais « en est-il pour cela moins dangereux ?..... Les ennemis de Menzikof vont à présent devenir les « vôtres ; car ce n'était pas sa personne qu'on haïssait, c'était sa puissance, son autorité, l'éclat de son « pouvoir. Croyez-vous peut-être que « le nom Dolgorouki vous soutiendra ? J'aime aussi ma patrie comme Fédor ; c'est pourquoi la chûte « de Menzikof ne m'afflige pas ; « mais rappellez-vous ce qui l'a perdu : « la soif de gouverner, sa hauteur, « son ambition, son peu de commisération pour les malheureux exi-

« lés..... Je crains que l'on ait bien-
« tôt les mêmes torts à vous repro-
« cher ; son bannissement le prouve
« déja.

« L'Empire entier criait vengeance
« contre lui, répondit Alexis, l'opinion
« de la capitale, la joie insultante
« avec laquelle on l'a vu partir l'ont
« clairement démontré. «

« Interroge ta conscience, lui répon-
« dit le vertueux Bazile, elle te dira si
« c'est l'ennemi du peuple, ou seu-
« lement le vôtre que vous persécutez
« avec tant de rigueur. »

Je me tus pendant que le Feld-Maréchal plaidait si bien ma cause ; je commençais à craindre qu'on ne devinât mes secrets motifs, et mes rélations avec Marie. On commença alors à délibérer à quels hommes on confierait les premieres places du gou-

vernement, et lesquels il falloit encore éloigner pour assurer à notre famille le pouvoir suprême. Ivan proposa de me donner une place éminente. Je l'interrompis et lui dis en souriant. „ Tu crois, Ivan, de me fermer la bouche en me rendant ton complice.... " Mon père se fâcha; il pria le Feld-Maréchal de me ramener à des idées plus justes. Le respectable vieillard les regarda tous en me prenant la main. „ Celui-ci seul a raison (dit-il „ d'un air très-significatif) je vois ce „ que vous voulez. Prenez garde „ de ne pas faire le malheur de no- „ tre famille; je vous donne ma pa- „ role de me taire autant que l'hon- „ neur me le permettra, et de ne „ mettre aucun obstacle à vos entre- „ prises; mais à la seule condition „ que vous me laisserez mourir en

„ paix, et que vous ne me mettrez
„ de moitié d'aucun de vos plans. Je
„ remplirai mes devoirs comme Feld-
„ Maréchal, je ne veux point d'au-
„ tre place ; et même si je vous em-
„ barrasse dans celle la, dites un mot,
„ et je la quitte. Fédor, j'estime ta
„ vertueuse chaleur. Adieu. Et il
„ sortit.

Ce fut ainsi que tombèrent tous les reproches. — „ Que veux-tu donc „ faire", me demanda mon père ?

— „ Je veux d'abord aller joindre „ mon ami Sapicha à Varsovie ".

— „ Eh bien vas, insensé !".

En le quittant je courus au palais Menzikof. Un vieux concierge qu'on avait laissé, me prit à ma tristesse pour un ami de ses maîtres. Il m'aborda les larmes aux yeux et me raconta leur départ ; il me parla autant

que je voulus de Marie et de sa mère qu'il respecte et qu'il aime. Je l'écoutai pendant deux heures avec un plaisir mêlé de douleur. Leur médecin qui les a accompagnés quelques journées est de retour ; je l'attends dans ce moment, je l'ai fait prier de passer chez moi ; je saurai par lui où il les a laissés, où ils doivent être à présent. Je ne voulais pas le demander à ma famille dans la crainte d'éveiller leurs soupçons.

J'ai vu ce médecin ; il les a accompagnés jusqu'à Ischora, ils passent par Moscow, Cazan et Tobolsk pour se rendre à Bérézof, petite ville sur la Solva, non loin du cours de l'Oby. Il m'a parlé en pleurant de la patience céleste de ces infortunés, et des rafinemens de cruauté dont on a usé envers eux. On leur a fait avaler goutte à

goutte la coupe amère de leur malheur..... La terre brûle sous mes pas ; j'attends mes chevaux avec la fureur de l'impatience. J'ai employé ta lettre de change, mon cher Sapieha, et je me suis muni de bijoux et de pierreries pour le besoin. Tu m'écriras sous l'adresse de Moses Popof, c'est le nom de mon domestique le plus affidé, qui est natif de Tobolsck, et qui m'accompagne. Je t'envoye cette lettre par un courier qui voyage avec un passeport du gouvernement. D'abord après sa réception tu écriras à Pétersbourg à l'un des Dolgorouki, que je suis arrivé près de toi, et que nous allons ensemble à Paris. Répands ce bruit dans le public. Je l'ai dit à tous mes gens. Ah ! c'est dans un climat bien différent, c'est au fond de la sauvage Sibérie que je brûle d'être ! Je vole au sècours

de l'innocence opprimée ; je vais arracher au malheur une femme céleste.... Et si tu aimes encore ton ami, si Marie, cette ange, t'intéresse encore, tu viendras bientôt à ma rencontre, je te rejoindrai avec mon adorée Marie; nous quitterons pour jamais notre froide patrie, et nous irons dans quelque séjour paisible, où nous trouverons le bonheur.

Ton secrétaire m'a procuré les passeports nécessaires pour les frères Popof, négocians en pelléteries, allant à Tobolsck, et plus loin, acheter des fourrures. Aye soin seulement de nous faire trouver des chevaux à notre retour ; et prends la route que tu voudras.

Dieu soit loué ! ma voiture est attelée ; adieu Sapieha, adieu cher

et généreux ami ; l'amitié t'amènera bientôt sur mes pas pour secourir deux malheureux amans.

LETTRE V.

Marie à Fédor.

Twer . . . . Octobre 1727.

Non, Fédor ! mon ame tourmentée ne peut supporter plus longtems la douleur qui l'accable ! De tous côtés je ne vois que le malheur ! Rien, non, rien ne peut nous sauver, mais un peu de consolation peut me donner la force de supporter la vie, ma vie, hélas ! si nécessaire à la meilleure des mères et à laquelle par cela seul j'attache quelque prix. C'est à toi, Fédor, que je viens la demander, cette consolation que je ne puis recevoir que de toi. Accorde-moi, non pas des secours, (ils seraient inutiles,)

mais un peu de compassion. Oh, Fédor ! as-tu pu voir ta Marie s'enfoncer lentement dans l'abîme, sans lui tendre la main pour l'en tirer; sans lui crier au moins un dernier adieu ! Fédor, Fédor ! si toi-même.... Mon Dieu ! détournez ce funeste présage ! Que Fédor vive, qu'il soit heureux et que l'infortunée Marie meure seule de douleur dans ces contrées lointaines. Déjà, Fédor, déjà je te dois un moment plus doux; un torrent de larmes vient de soulager mon cœur oppressé, mais combien il souffre encore ! ce n'est qu'à présent que je sens combien je suis abandonnée; le courage dont j'étais si fière est anéanti. Oh ! si je pouvais seulement entrevoir Fédor, recevoir une ligne, une seule ligne où je lusse : *Fédor aime encore Marie, Fédor la plaint*, ... Ah ! oui,

oui ! nous sommes à plaindre, notre bannissement, notre pauvreté sont peu de chose, mais cette haine, ce mépris, cette dérision, qui nous poursuivent de station en station, mais cette cruauté avec laquelle on ajoute sur nous malheur sur malheur; on nous fait sentir tout le poids de notre humiliation ! Fédor, encore cela même j'aurais pu le supporter, mon innocence et ma fierté n'auraient pas désarmé leur barbarie; mais elle aurait au moins émoussé la douleur, si ma mère, si toi..... Oh, Fédor ! si tu as pu m'oublier, si tu as pu me trahir, puisse alors mon nom n'être jamais prononcé devant toi; puisse-tu ne jamais entendre le récit de mes malheurs ! Puisse cette feuille sur laquelle mon cœur brisé dépose ses plaintes, ne jamais parvenir

jusqu'à toi ! Lorsque nous sortîmes de Pétersbourg, entourés d'une foule d'hommes cruels qui insultaient à notre malheur, je t'y cherchais, Fédor, et si je t'avais apperçu, j'aurais cru voir un messager qui nous apportait notre grace. Je te cherchais encore dans les vastes déserts que nous eûmes ensuite à traverser. Depuis un mois mes yeux n'ont cessé de te chercher, et mon cœur espérait toujours te rencontrer ; mais ce cœur est mort à l'espérance, et je ne t'attends plus ! Je croyais avec tant de certitude que tu nous suivrais pour apporter à ta Marie un peu de consolation, que je pris de loin pour toi l'officier qui nous apportait de nouveaux tourmens. Des hommes bien cruels, bien méchans, (celui là seul excepté qui se montra sensible à notre peine) nous enlevè-

rent tout ce qui nous restait ; nous jettèrent sur de mauvaises charettes, et Fédor n'était pas là pour nous défendre et nous consoler ! Tous nos domestiques nous quittèrent. Mon père s'écria, les larmes aux yeux : bientôt nous serons tout-à-fait abandonnés ! „ Non, mon père, lui dis-je, en souriant, non, nous ne serons pas abandonnés. " Je pensais à toi seul, Fédor, et tu n'es pas venu. Le vieux domestique de ma mère, et ma plus jeune femme de chambre ont voulu rester avec nous ; mais Fédor, n'est pas venu ; mais Fédor m'abandonne.

Eh bien le croiras-tu ? Ce malheur n'est pas le plus grand de ceux qui m'attendaient ; un évènement plus cruel encore nous a frappés ; ma mère a perdu la vue..... C'est alors seulement que je succombai tout-à-fait. L'i-

dée même que peut-être tu viendrais ; ce moment si délicieux, que je m'étais représenté tant de fois, où je te verrais entrer, où j'entendrais ta voix chérie s'écrier : *Marie ! voici ton Fédor !* ce moment avait perdu son charme ; ma mère ne pouvait plus te voir. Cependant je te cherchais encore ; et quand en parcourant des yeux ces contrées arides et désolées, je ne t'appercevais pas, toi qui les aurais embellies, j'enviais à ma mère la nuit éternelle qui couvre ses paupières ; que me restait-il à voir sur la terre, je ne voyais plus Fédor ? Oh ma mère ! Non, plus rien à voir pour moi ! mais pour vous, pour vous seule ; Marie veut vivre, et veiller sur vous.

Nos ennemis nous poursuivent de lieu en lieu. Après la première jour-

née depuis Ischora nous trouvâmes des officiers, vils instrumens de leur barbarie, qui devaient nous prendre nos vêtemens et nous en donner de l'étoffe la plus grossiere, pour nous rappeller à chaqu'instant notre humiliation. Et Fédor ne vient pas! pensais-je encore; en me soumettant à ce rafinement de cruauté, je me rappellais cette petite robe de dentelles que tu as volée à Sophie. Fédor, reconnaîtrais-tu ta Marie sous cette grossière bure? Oui, car son cœur est toujours le même, mais le tien?..... Te reverrai-je encore une fois, avant que la douleur ait achevé de miner ce qui me reste de vie? Me voici assise auprès de ma mère; elle veut me faire illusion par un sourire forcé; mais les larmes qui coulent de ses yeux éteins, sur ses joues flétries, desséchées; me

disent assez combien elle est malheureuse. Je ne puis cesser de la regarder; et je ne vois que trop à sa pâleur qui augmente chaque jour, à sa respiration qui s'affaiblit, à son pouls qui bat au contraire avec plus de force, qu'elle ne survivra pas longtems au coup qui nous a frappés, et qui est tombé si pesamment sur elle. Quand je ne verrais pas son changement extrême, je m'en appercevrais à ses discours, à son calme parfait, à sa résignation. Son ame est déja dans les Cieux; elle parle comme une mère mourante, dont le seul regret est de laisser ses enfans sur cette terre de malheur, et de les dévancer dans le séjour de la félicité! Quand je l'entends, quand elle me parle; quand assise à ses pieds sur notre dure charrette, je puis la distraire un instant,

ou m'élever avec elle aux sublimes pensées d'une autre vie ; il me semble aussi que je suis heureuse. Mais la nuit ; ces nuits si longues, que je passe à veiller, à soupirer, à pleurer, près du misérable lit où elle repose péniblement ! une seule de ces nuits, pourrait réconcilier le ciel avec le cœur le plus coupable, expier les plus grands crimes. Et moi, Fédor, j'en compte déja trente passées de cette manière ! Ces nuits si longues, si pénibles, combien elles seraient adoucies, si Fédor me disait seulement : Bon soir, Marie.... Et Fédor a pu m'abandonner !

Un matin je demandai à notre conducteur si nous atteindrions bientôt les bords de la Twerza, et je me fis faire la description de toute la contrée. Quand nous arrivâmes auprès du petit bois de hêtres dont tu m'as parlé lors-

que tu allas à Twer avec Sapieha ; je dis que je me sentais engourdie, et je demandai à descendre un moment: je reconnus l'endroit que tu me dépeignis avec tant de vérité, celui où tu descendis de ton traîneau à la sortie du bois. Là, Fédor, je me jettai à genoux, et j'étendis mes bras vers le ciel ; je ne pouvais m'éloigner de ces hêtres témoins de tes soupirs et de tes vœux pour ta Marie. Je demandai au ciel avec instance qu'il me fit apparaître quelque signe, un coup de tonnerre, une vision céleste ; seulement un murmure dans les feuilles ; mais ce fut en vain ; la nature resta muette pour moi ; je n'entendis pas même comme toi le son des grelots d'un traîneau, car les kibitsch n'en ont point. Je n'entendis rien, et jamais encore je ne m'étais sentie aussi

délaissée. Je couvris mes yeux de mes mains, et je courus de toute mes forces pour rejoindre ma triste famille. Dix mois tout au plus se sont écoulés depuis que tu traversas cette même contrée, le jour même où l'on célébrait avec magnificence à Pétersbourg l'anniversaire de ma naissance; et à présent, grand Dieu! je te l'avoue, j'eus un moment de désespoir: oh si seulement ce trompeur météore (que tu vis dans le ciel, et que tu pris pour un messager de bonheur) m'était apparu, il m'aurait fait aussi cette douce illusion; je l'aurais pris pour l'annonce de ton arrivée; mais il ne parut pas; je ne vis qu'un ciel couvert également d'un sombre nuage.

En traversant une colline dont tu te rappelles sûrement; là où la Twerza roule ses flots au travers des ro-

chers et se précipite en cascades écumantes ; tu n'y vis que la glace dure et silencieuse ; tu n'entendis pas ce bruit terrible et continuel, qui me donna tout à la fois du plaisir et de l'effroi. Je courus au bord du précipice, et je regardai avidement dans le gouffre d'une écumeuse cataracte. Oh Fédor ! combien j'aurais béni la main qui m'y aurait précipitée ! Le souvenir de ma mère, le tien peut-être, m'arrêta au bord de l'abîme. Je m'éloignai de ce lieu dangereux, j'eus bientôt rejoint le kibitsch, et je me replaçai aux pieds de ma mère. Où as-tu été, chère enfant, me dit elle d'une voix tendre ? Accablée par la douleur, j'embrassai ses genoux, et je lui avouai en sanglottant ce qui m'avait arrêtée près du bois de hêtres. Dieu tout puissant, s'écria-t-elle, avec une expression que

je ne puis rendre, si ma fille chérie ne doit pas être heureuse accorde du moins à son cœur le courage et la patience!

Sa prière fut à l'instant exaucée; à peine eus-je entendu ces mots touchans que, comme par un miracle, je me sentis une force nouvelle. J'embrassai cette mère adorée et je fis en moi même le serment, que désormais elle n'entendrait plus aucune de mes plaintes; dès lors je surmonte ma douleur, et je m'efforce de sourire à l'avenir. Le tombeau du moins ne peut me manquer; si quelque jour tu découvres celui de ta Marie dans ces tristes déserts, dis en soupirant, ici repose une jeune fille qui sut aimer, souffrir et mourir... Je n'ai plus que quelques mots à te dire, ma mère est mourante; notre malheur et non le sien, la tue. Déjà à notre dernière station à Toos-

chek, elle était si foible qu'on fut obligé de la porter dans son kibitsch ; ici elle a tout-à-fait succombé , et il lui a été impossible de continuer sa route. Je me suis jettée aux pieds de notre conducteur, pour le supplier de laisser ma mère mourir en paix, et de consentir que nous restassions auprès d'elle. Graces soyent rendues à Dieu , il a touché le cœur de cet homme ; nous resterons donc ici jusqu'à-ce que..... grand Dieu ! jusqu'à-ce que ma mère soit dans le séjour de la paix. Après nous resterons encore dans quelqu'autre station jusqu'à-ce que je sois morte aussi ; je sens que mes forces m'abandonnent , ma mère sourit sur son lit de mort : ah je le crois ! elle meurt entourée de ceux qu'elle aime. Une main chérie fermera ses yeux déja fermés à la lumiere. Et les miens ,

Fédor ! Quelle main fermera les miens? Si c'était la tienne ? Non, Fédor, non, il n'est pas possible que tu sois perfide ! ce sont tes cruels parens qui te retiennent. Hélas ! peut-être souffres-tu autant que ta Marie.

LETTRE VI.

Marie à Sophie.

Twer..... Octobre 1727.

Bonne Sophie! tant que la complaisance de notre conducteur me fera espérer que mes lettres te parviendront, je continuerai à t'écrire. Dans cette lettre tu en trouveras une ouverte pour Fédor; elle contient mes derniers adieux; je la confie à ton amitié. Donne-la lui la première fois que tu le verras, s'il te parle de Marie; mais s'il m'a oubliée ne la lui donne pas, et dis-lui que je n'ai pas été très-malheureuse. Oh, Sophie! je ne sais pas même ce que je desire. Quelquefois je voudrais, ce que je crains plus que la mort, être

être oubliée de Fédor pour qu'il ne fut pas malheureux ; mais qu'est-ce que la vie sans l'amour ? Il me semble que l'amour pourrait changer ces déserts arides en un lieu de délices. Quand Fédor était captif, combien de fois n'ai-je pas désiré de partager sa prison, d'y vivre, et d'y mourir près de lui, mille et mille fois plus heureuse que sur le trône ? Si c'était lui qui fut exilé en Sibérie, aucune puissance n'aurait pu m'empêcher de m'exiler avec lui. Aurait-il pu me tromper ? m'oublier ? ah Sophie ! pourquoi mon cœur n'a-t-il pas su se borner à l'amour filial ? Le cœur d'une mère est le seul qui ne change jamais. J'aime, je chéris ma mère de toutes les puissances de mon ame ; mon attachement pour cette excellente femme va presque jusqu'à l'adoration, et ce-

pendant je ne l'ai pas aimée autant qu'elle m'aimait. J'aimais Fédor plus que ma mère, puisque j'ai voulu la quitter pour le suivre ; et cet ange de mère m'aimait plus qu'elle même, puisqu'elle aurait consenti à se séparer de moi, à se priver de mes soins, pour que je fusse plus heureuse ! Aujourd'hui même que ces soins lui sont devenus plus nécessaires, elle me disait en soupirant : „ je bénirais mon sort, Marie, „ si tu étais unie à Fédor, si tu l'avais „ suivi „ — „ Non, non, maman, „ lui ai-je répondu, non ; pour rien au „ monde je ne voudrais être séparée „ de vous à présent ! Si je n'ai pu „ me résoudre de vous quitter quand „ je vous laissais au milieu des jouissances, pourrais-je vivre loin de „ vous dans ce moment ? Non, je „ suis plus heureuse de vous servir. »

„ de vous consoler, que si j'étais loin
„ de vous l'épouse de Fédor.

Je le sens, ma bonne Sophie; oui je le sens intimément ce que je lui disais. Ma mère est tout à présent pour moi; je ne tiens plus que pour elle à cette triste vie, ah bien triste, Sophie, chaque jour ajoute à notre malheur!

Après avoir passé Lubani, un courier de la cour apporta un ordre à notre conducteur, qui le reçut pendant qu'il cheminait à côté de notre kibitsch. Il l'ouvrit, pâlit en le lisant, et jetta sur nous un regard plein de compassion. Je lui fis signe de ne rien dire, en lui montrant les yeux de ma mère. Lorsque nous fûmes descendus, il me prit à part pour me dire que les dépêches qu'il venait de recevoir contenaient l'ordre de nous faire quitter nos vêtemens pour nous en donner de plus

grossiers, tels qu'on les donne aux plus vils criminels. Je souris avec fierté et mépris. Quel rafinement de cruauté ! Elle me parut si basse, si petite que j'en pris presque de l'orgueil. Nous obéirons, dis-je à l'officier avec le plus grand calme ; je le priai seulement de le cacher à ma pauvre mère et de faire part de son ordre en secret aux autres individus de la famille. Je m'impatientais d'arriver au gîte où nous devions coucher, et de prendre les habits qui nous étaient destinés. Tous mes parens (ma sœur seule exceptée) éprouvaient la même impatience. Pauvre Alexandrine! Elle fondait en larmes. Chère enfant ! le malheur l'atteint avant l'âge où la raison apprend à le supporter. Le soir nous changeâmes nos habits aussi doucement que possible, afin que ma mère ne s'en aperçu

pas. Ceux que l'officier nous fit remettre, sont une espèce de robe, mal coupée, d'une étoffe horriblement grossiere et rude. Je fus prête la premiere, et j'entrai en souriant. L'officier me regarda avec un air de pitié et d'intérêt qui pénétra mon cœur. „ Votre regard, „ lui dis-je, me console, me fait du „ bien. Dans ma robe de drap-d'or, „ je n'excitais peut-être que l'envie. „ Je souris encore ; mais lorsque je vis entrer mon père, ma tante et ma sœur dans cet affreux costume, quand je vis ma pauvre Alexandrine qui cachait dans ses deux mains son visage baigné de larmes, je ne pus retenir les miennes ; un poids de plus tomba sur mon cœur ; j'embrassai mon père, il posa la main sur mon épaule comme pour toucher mes habits, et dit tout bas avec l'accent le plus douloureux,

Impératrice ; ce mot seul marquait trop bien le contraste de notre grandeur passée avec notre abaissement actuel.

Malgré toutes nos précautions, ma mère s'apperçut d'un redoublement de tristesse, et nous en demanda la cause ; je lui en indiquai une assez insignifiante dont elle se contenta ; ma tante adressa la parole à l'officier, qui lui répondit avec encore plus de respect qu'auparavant et s'inclina même en lui parlant. Cette preuve de délicatesse m'attache véritablement à cet homme ; car c'est une vertu bien rare dans son état, que de respecter les malheureux. Je souffre de ne pouvoir lui témoigner ma reconnaissance que par des paroles.

Nous avions obtenu de lui de ne changer que le lendemain les habits de ma mère, qui d'ailleurs se couche le soir

d'abord en arrivant au gîte. Dans son état de maladie et de foiblesse, notre misérable charriot la brise ; lorsqu'elle en sort, elle peut à peine se soutenir. Je voulais qu'elle voyageat assise sur mes genoux, et serrée dans mes bras ; je n'ai pu l'engager à y consentir ; mais le soir je réunis nos mauvais matelats de mousse, pour rendre sa couche moins dure. Souvent elle m'a dit en souriant : „ Mon lit est „ presqu'aussi bon que ceux de notre „ palais de Pétersbourg. Je me flatte „ Marie, que le tien est bon aussi ?.... Hélas ! le mien est un siége de bois à côté d'elle ; mais *à côté d'elle*, Sophie, et je m'y trouve bien mieux que je ne le serais sur l'édredon loin de cette mère adorée.

Le lendemain de notre travestissement, je lui dis avant qu'elle se leva,

que la rudesse du climat que nous allions parcourir, rendait absolument nécessaires des vêtemens plus chauds, plus épais, et faits à la mode du pays; j'ajoutai que je lui en avais procuré de bien grossiers, à la vérité, mais les meilleurs qu'on put trouver dans l'endroit où nous étions, et qui pouvaient au moins la préserver du froid. Pauvre mère ! en l'habillant elle me remerciait et je me réjouïssois de ce qu'elle ne se doutait de rien.

La famille entra ensuite ; elle les embrassa tous les uns après les autres, et mon père le dernier. Tout-à-coup elle s'écria en fondant en larmes..... Et lui aussi !..... Juge de ce que nous éprouvâmes dans ce moment. Elle avoit tout déviné. Depuis lors elle pousse toujours un profond soupir chaque fois qu'elle touche ma robe....

Je ris, je plaisante, je dis que j'ai plus chaud, que ma robe me sied; mais je ne puis la consoler.

Sophie!..... Il est-ici! Mon bon, mon fidèle Fédor est-ici! Il m'aime encore! Il m'aime plus que jamais..... ah ma Sophie! Comment puis-je être aussi heureuse et aussi malheureuse tout à la fois? Comment pourrais-je m'exprimer pour que tu me comprennes, ou que tu ne me comprennes pas mal. Je suis heureuse, ah oui la plus heureuse des créatures qui existent sur la terre! ..... Et cependant ma mère, mes parens!..... oh mon Dieu! je crois que j'ai deux ames, une pour le bonheur et pour Fédor; une autre pour le malheur et ma famille. Hélas! pour le mien aussi si je dois perdre ma mère; mais j'ai

retrouvé Fédor!..... Pense à tout ce que son arrivée me donne! Fédor n'est-il pas tout, tout pour moi? Je le sens, mais je ne puis l'exprimer avec le langage ordinaire. Fédor est ici, il m'aime; il a guéri, mon cœur, mon ame, mon imagination qui ne voyait plus que maux et misères sur cette terre. Mon cœur est encore déchiré des peines de ma famille; de ma pauvre mère surtout, cependant il est plus calme, il s'ouvre à l'espoir. Fédor m'est apparu comme un ange tutelaire. Le premier mot qu'il m'a dit, le son seul de cette voix chérie après une si pénible séparation me rendit le bonheur, mais non pas la gaîté. Il me semblait que je sortais du tombeau, et que je prenais mon essor vers le ciel. Je saisis sa main, je la posai sur mon cœur; et pendant quel-

ques minutes je perdis tout souvenir distinct de nos peines, de nos malheurs ; il ne me resta qu'une idée vague d'un état de douleur. J'étais, je crois, comme une mourante qui a déja fait en entier le sacrifice de cette vie, qui voit déja l'éternité bienheureuse, et qui employe le reste de ses forces à serrer la main de son époux, et à le bénir.

Avant son arrivée quand je croiais qu'il avait oublié son infortunée Marie, lorsque j'étais convaincue que celui pour qui j'aurais sacrifié mille vies ne voulait pas partager avec moi l'exil et la misère, je ne savais plus sur quoi reposer ma pensée. Tout, au dehors, au dedans de moi me paraissait un désert, un cahos. La vie était devenue un insuportable fardeau ; je m'éga-

rais. (Te l'avouerai-je , Sophie ?) cette foi qui m'a si longtems soutenue , diminuait ; j'osais quelques fois douter de la bonté , de la justice d'une providence que j'adore ! J'étais..... ah j'étais perdue ! mais il est venu guérir mon ame , et me rendre aussi heureuse que je puis l'être.

Hier au soir je sortis de notre misérable hutte dès que ma mère fut couchée et j'allai me promener au bord du Volga pour soulager mon cœur oppressé, en versant des larmes que j'avais retenues avec peine devant mes parens. J'allais du côté par où nous étions venus ; mon cœur, mes pensées étaient à Pétersbourg , et je fixais tristement cette route , cette longue route , qui me séparait de Fédor et de toi ma Sophie ! De toi que j'associe toujours à lui dans

mes regrets ! Une voiture à laquelle à peine je faisais attention, s'approche de moi. Arrêtez ! ..... arrêtez ! s'écria une voix qui rétentit jusqu'au fond de mon cœur et que je reconnus à l'instant. Sophie ! c'était lui, c'était Fédor !..... qui s'élance de cette voiture, me nomme, se jette dans mes bras, et me serre presqu'évanouie contre son sein, en répétant Marie ! chère Marie ! je t'ai retrouvée ! Il m'est impossible de t'exprimer ce que j'éprouvais dans cet heureux moment.... Ce n'était pas une idée distincte, mais un torrent de bonheur semblait pénétrer dans mon ame ! mon cœur battait avec force, au point même de me faire souffrir ! et cependant cet état avait une douceur inexprimable ! J'étais comme si j'allais mourir, et j'en étais bien aise. Oui, Sophie ! encore

à présent, à côté de lui, je sens que ma félicité suprême aurait été d'expirer dans ce moment là. Oui, d'expirer tous les deux! Oh puissions-nous mourir ainsi dans les bras l'un de l'autre, l'un avec l'autre, au même instant!

„ Marie! s'écria-t-il enfin, je viens „ pour te sauver!„ — Je suis déja „ sauvée „ lui répondis-je avec un sentiment tout nouveau qui pénétrait tout mon être.

„ Moïse, dit-il à son domestique, „ vite ces habits d'homme. Viens „ ma chère Marie, viens, monte „ dans ma voiture et revêts-toi de „ ces habits que je t'apporte. C'est „ Dieu même qui t'a conduite ici..... „ sur cette route..... viens, ne perds „ pas un instant". Ce ne fut que dans ce moment qu'il s'apperçut de

mon grossier costume de criminelle. Il leva les yeux au ciel avec un regard furieux et un geste menaçant. Sans doute il pensait à ses barbares parens.

„ Pourquoi fuir si vite ? " lui dis-je en souriant. " Ici nous en aurons „ toujours l'occasion. Ne veux-tu pas „ voir auparavant ma pauvre mère „ mourante ? „

— " Ta mère mourante, » demanda-t-il avec une surprise douloureuse ! „ Mais non, non, j'ai trop de fois „ déja laissé échapper le bonheur ! „ Tu ne laisses pas ta mère seule, „ Marie..... Et moi..... je ne veux „ pas risquer de te perdre, viens „ Marie, viens, si tu m'aimes encore ! Je l'embrassai. — Et toi, Fédor, si tu m'aimes ! tu me suivras „ où mon cœur m'appelle, auprès du

„ lit de mort de notre mère chérie. „ Pourrais-tu m'aimer, Fédor, si je „ l'abandonnais ? „

„ —Je crains, Marie „ dit-il, avec inquiétude. „ — Depuis une minute „ je ne crains plus rien, Fédor, lui „ répondis-je ; car tu es près de „ moi. Viens ! suis-moi ; « et en disant cela je pris son bras et le conduisis lentement, en suivant la rivière, vers la cabane où l'on nous avait logés, en lui faisant le recit de notre triste voyage. Son domestique et sa voiture allèrent dans une auberge. Je savais que nous trouverions ma mère seule avec ma femme de chambre ; mon père avec tous les autres étant allés chez le commandant de place : je fis signe à ma bonne Lisiska de ne rien dire. Ma mère m'entendit rentrer et me tendit les bras. Je m'assis à côté

d'elle. Fédor resta debout au pied du lit. « Marie, me dit ma mère, je t'at-
« tendais avec impatience. Je voulais
« te parler pendant qu'ils n'y sont
« pas..... Ma mort approche à cha-
« qu'instant. Je quitte la vie sans
« regret, et je n'ai plus qu'un seul
« desir ; il dépend de toi seule, ma
« chère enfant, que je meure avec la
« plus douce tranquillité. Ton père
« supporte son malheur avec un cou-
« rage inconcevable, et que je n'o-
« sais pas attendre de lui, mais je
« crains que ce ne soit le courage du
« désespoir ; le poids de son chagrin
« lorsque je n'y serai plus, finira par
« l'écraser, et lui ôter aussi la vie.
« Bonne Marie ! n'abandonne pas ton
« père ! Il aura besoin de toi, et
« pour le tems qu'il lui reste à vivre
« et pour le moment de sa mort. Tu

« es la plus forte, la plus courageuse « de nous tous ; promets à ta mère « expirante de ne pas abandonner ton « malheureux père. « Elle me tendit alors la main pour que je lui donnasse la mienne en signe de promesse. Je n'hésitais pas sur ce que je voulois faire ; mais je voulais que ce fut Fédor qui décidât de mon sort, pour n'avoir pas encore le tourment de lui résiter ; et je le regardai d'un air suppliant.

« Tu hésites, Marie ? » me dit ma mère. « N'oublies pas que celui pour « qui je te sollicite est ton père ! Un « père malheureux, qui va perdre « encore la compagne de sa vie. « Crois qu'à l'heure de la mort l'hom- « me considère la vie bien différem- « ment de ce qu'elle lui avait paru « jusqu'alors. Il ne nous reste que

« le peu de bien qu'on a pu faire ;
« que le sentiment d'avoir rempli
« tous ses devoirs. Il viendra aussi
« pour toi Marie, le moment où tu
« rejoindras tes infortunés parens dans
« le tombeau ! — Que dois-je faire ?
demandai-je à Fédor, en fixant les
yeux sur lui. Ma mère crut que
je m'adressais à elle. Je te l'ai dit,
Marie, reprit-elle ; me promettre de....
Fédor ne lui laissa pas le tems d'a-
chever ; il saisit ma main, la posa
dans celle que me tendait ma mère. Je
ne fus plus maîtresse de moi-même ;
je baisai cette main chérie, je l'inon-
dai de mes larmes en m'écriant :
» Maman ! Fédor, votre fils Fédor,
» l'Epoux chéri de mon cœur, est là
» à côté de vous, c'est lui qui pose ma
» main dans la vôtre, qui s'enga-
» ge pour lui, pour sa Marie. » Mes

sanglots me coupèrent la parole ; ma mère fit un effort pour se soulever. „ Fédor ! dit-elle, d'un ton animé.... „ Où est-il ? où est-il ? Le ciel a donc „ exaucé mes vœux ! oh combien il „ est bon, lors même qu'il punit ! „ Fédor, mon fils ! parle-moi, je ne „ puis te voir, mais que je t'entende „ encore "!

Il s'était jetté à genoux à côté d'elle : „ me voici, ma mère, dit-il ; „ jamais Marie ne quittera son père ; „ jamais je ne quitterai Marie "!

Elle étendit ses deux bras vers lui, et les passa autour de son cou. „ Ah ! disait-elle, à chaque instant, „ mon cœur vous appellait. Graces „ soient rendues à Dieu ! Il a écouté „ ma prière ! Marie, tu n'es pas „ abandonnée ! ta vertu reçoit sa ré- „ compense. Oh mes enfants soyez

„ bénis! „ Je tombai à genoux à côté de Fédor ; les mains de ma mère cherchaient nos fronts pour les bénir. Dans ce moment mon père ouvrit la porte et resta sur le seuil, dans l'étonnement de ce qu'il voyait, mais sans reconnoître Fédor. „ Dieu puisse-
„ t-il vous bénir, mes enfans, conti-
„ nua ma mère. N'abandonne pas
„ ton père, Marie! Fédor, n'aban-
„ donne pas Marie, et Dieu vous
„ bénira comme votre mère vous
„ bénit. „

Qu'entends-je? s'écria mon père en s'avançant d'un air mécontent. Un Dolgorouki oserait-il venir ici braver une famille opprimée ?

Fédor se leva, s'approcha de mon père avec calme et dignité, et lui dit avec la plus grande douceur : Prince malheureux! oubliez que je suis un Dol-

„ gorouki , comme j'oublie que le „ prince Menzikof me priva longtems „ de ma liberté ". Mon père baissa les yeux , et parut incertain de ce qu'il devait répondre. « Que venez-vous faire ici ? demanda-t-il enfin ".

— J'y viens pour être votre fils , dit Fédor , avec encore plus de douceur ; j'y viens pour être le compagnon de votre exil , de vos infortunes. Je venais dans l'intention d'emmener Marie , de l'arracher à la misère ; mais dès ce moment je vous appartiens ; Marie ne veut , ni ne doit vous quitter , je ne vous quitterai point non plus.

Comment !..... Que prétends-tu ? s'écria mon père avec la plus grande surprise. Ouvres les yeux ! regardes-nous , vois dans quelle situation ta famille a plongé la nôtre !

Nous sommes exilés à Bérézof. Tu fuis ta patrie. Grand Dieu, serait-il possible qu'un Dolgorouki voulut s'unir à la fille de Menzikof ! Si c'était un moyen de concilier nos différens.

Une fois c'eût été possible, dit ma mère, mais à présent..... N'est-ce pas, Fédor, on ignore à Pétersbourg que vous êtes ici ?

Fédor expliqua que ses parens le croyaient en France, et que le seul comte Saphieha savoit son secret.

Mon père était de plus en plus surpris ; il ne concevait pas qu'un Dolgorouki, à qui la carrière de tous les honneurs était ouverte, put s'exiler volontairement en Sibérie. Après être resté assez longtems à réfléchir, il dit enfin à Fédor en fronçant le sourcil : « Votre bizarre exaltation va

nous rendre encore plus malheureux. Dans un premier moment de dépit de vous voir enlever l'objet de votre passion, il a pu vous paroître doux de le suivre ; mais dans moins d'un mois vous vous répentirez de votre démarche. Vos cruels parens puniraient ma famille de cette folie de jeunesse, et aggraveront encore nos maux. Laissez-nous ; partez ; je fus une fois injuste et cruel envers vous, c'est ce qui vous préserve à présent de ma colère.

Je vous suivrai à Bérézof, mon père, dit Fédor avec tranquillité ; aucune puissance sur la terre ne peut plus me séparer de vous ; mais vous n'avez rien à craindre des suites de cette résolution ; voici mes passeports ; je ne suis pas un Dolgorouki, je suis un négociant en pelléteries nommé

nommé Popof, personne en Sibérie ne me connaît personnellement. Les commandans, les gouverneurs, ne peuvent m'avoir vu à Pétersbourg où je n'ai presque jamais vécu. Sous mon nom supposé je me suis procuré des recommandations pour le gouverneur de Tobolsch; j'en ai même de mon oncle le feld-maréchal pour tous les employés civils ou militaires des pays que nous traverserons : vous voyez que je puis vous être utile, et que je ne vous expose à aucun danger. Les Dolgorouki ont fait votre malheur, c'est à un Dolgorouki à vous aider à les supporter.

Mon père céda enfin à mes prières sans avoir plus de foi aux promesses de Fédor, ni à sa constance. Lorsque je fus seule avec lui : " Tu payeras cher, Marie, me dit-il, ce moment de bon-

heur. Ce jeune homme ne nous quittera que trop tôt."

Nous convinmes que personne, pas même les individus de notre famille qui ne connaissent pas personnellement Fédor, ne devaient savoir qu'il a un autre nom que Popof. Son arrivée nous a donné à tous une nouvelle vie; mon père même jouit avec reconnaissance des douceurs qu'il nous à déja procurées. Dès le même soir, il trouva des remèdes pour ma mère, et un meilleur lit; pour tous, les alimens les moins mauvais qu'il fut possible, et toutes les commodités qui n'étaient pas directement contraires aux ordres du gouvernement. Il n'a pas osé changer nos costumes, mais sous notre bure nous avons du linge plus fin et tout ce qui peut nous préserver du froid. Alexandrine commence à regarder sa

robe sans douleur; elle en rit même quelquefois; et moi, Sophie! jamais je ne me suis trouvée si belle car Fédor m'aime encore. Son attachement me paraît même augmenté: ses lettres de recommandation lui procurent beaucoup de considération qui réfléchit sur nous. Depuis qu'il est avec nous, on ne nous insulte plus. On a dit à ma tante et à son époux, que le négociant Mozes Popof, avait eu jadis les plus grandes obligations à mon père, et que nous ayant rencontrés par hasard, il s'était décidé, par reconnaissance, à voyager avec nous pour adoucir nos peines. Toute la famille le regarde comme une ange tutélaire. Mon père ne conçoit pas encore ce dévouement. Si ce jeune homme persiste, me disait-il aujourd'hui, je serai obligé de croire que l'amour peut être plus puissant

que l'ambition..... On m'appelle auprès de ma mère.

O, Sophie! elle n'est plus!..... la plus excellente des femmes a cessé d'exister!..... et c'est le chagrin qui l'a tuée. Elle n'a pu supporter le malheur de son époux, de ses enfans! Sophie! je n'ai plus de mére! je ne puis pas pleurer, mon ame est trop oppressée, mes yeux sont immobiles comme les siens. Avant que d'expirer elle s'est soulevée avec force et s'est écriée: Grand Dieu! j'ai recouvré la vue; je vous vois tous, mon mari, mes enfans, Fédor.... Nous poussâmes tous un cri de joie, nous courûmes pour l'embrasser, mais déjà elle était retombée sans forces, et bégaya: le Ciel soit loué, je les ai revus encore une fois! Elle rendit le

dernier soupir avec un sourire angélique. Le nom de Fédor et le mien échappèrent encore de ses lèvres, ce furent les derniers sons qu'on lui entendit prononcer. Le matin elle m'avait parlé de toi. Sophie, m'avait-elle dit, sera pour toi une autre mère. Pleure sur moi Sophie ! oui, tu me reste, et j'ai Fédor, mais ma mère ! Oh ma mère ! Le courier va partir..... Adieu !

LETTRE VII.

Fédor à Sapieha.

Twer, Octobre 1727.

ADIEU, cher Sapieha, je ne te reverrai plus, mais je t'aimerai toujours. Ton ami est le plus heureux des hommes; j'ai atteint le grand but de ma vie, la certitude de la consacrer toute entière à mon adorée Marie; cette ame si noble, si généreuse, ce cœur si pur et si sensible, cet ange sous la figure d'une femme; Sapieha, elle sera à moi, et j'ai l'aveu de son père pour ne plus la quitter. Je ne puis pas encore être son époux; une cérémonie attirerait l'attention sur nous; elle exposerait mon secret, ce secret

d'où dépend le bonheur de mon existence ; mais qu'importe ? nos ames ne sont-elles pas unies par le plus fort des liens ! Ne suis-je pas son ami, son protecteur : oh Sapieha ! c'est ici, entouré de tout ce que le monde nomme misère, que j'ai commencé à sentir de quel prix peut être la vie, et quel trésor la nature a placé dans le cœur de l'homme.

Ce Menzicof que vous croyez tous humilié sous le poids de l'adversité, est maintenant plus fier, plus grand qu'il ne l'a jamais été ; ou plutôt c'est à présent seulement qu'il est grand, car il supporte le malheur avec dignité. Ils paraissent tous des monarques dans leur costume d'esclaves, Marie sur-tou qui répand autour d'elle le courage de son ame magnanime, et la sérénité de son cœur innocent ; ne m'envoie

point de chevaux ; Marie a promis à sa mère mourante, de ne point quitter son père. Je suis le garant de cette promesse, et je vais avec eux à Bérézof. Ne me plains pas, Sapieha ! L'époux de Marie ne sera-t-il pas partout le plus heureux des hommes ? Rappelle toi comment, dans les rêves de notre jeunesse, nous préférions la vie indépendante et sauvage de l'habitant du nord de l'Amérique, à l'esclavage des cours ; comme cette vie nous paraissait préférable, et mille fois plus heureuse, que ce repos indolent, cette fausse politesse, ces entraves de la société auxquelles nous étions destinés, par notre naissance ; rappelles-toi combien nous avons regretté souvent de ne pas être nés dans ces forêts glacées, où l'homme vraiment libre, n'appartient qu'à lui-même, à la nature ; n'a besoin que de

ses forces et de son travail, et n'est jamais obligé à parler autrement qu'il ne pense. Nous trouvions alors, que pour jouir d'une telle vie, ce n'était rien que le sacrifice du luxe, des jouissances de l'esprit, de celles même de l'amour. Eh bien, aujourd'hui c'est l'amour le plus pur, le plus tendre, le plus passionné, qui me conduit dans ces forêts, qui me rend à la nature, à la liberté, à la vraie destination de l'homme.

La mère de Marie est morte. Que ne suis-je venu plutôt! Mes soins, mon attachement, l'assurance du bonheur de sa fille, lui auraient conservé la vie. Elle est morte, parce qu'elle ne pouvait plus être en secours à tout ce qu'elle aimait au monde, et que je ne pouvais pas être là pour les protéger. Crois-moi, Sapieha! quand je n'aime-

rais pas Marie jusqu'à l'adoration, l'idée d'être tout pour ces infortunés, de pouvoir adoucir leurs souffrances, et diminuer leurs peines m'attacherait éternellement à cette famille, victime de la mienne. Interroge ton cœur, Sapieha, ton noble cœur enthousiaste de la vertu; quel est son plus ardent desir dans les momens les plus brillans, les plus heureux? N'est-ce pas de savoir lutter avec courage contre le malheur, contre la tyrannie et d'en préserver ses semblables, de vaincre les difficultés, et de partager son triomphe avec un cœur aimant, avec un être adoré? de n'exister que pour cet être chéri, et d'être à tout autre égard indépendant du sort et des hommes? Voila en peu de mots l'histoire de la vie vertueuse et libre que je vais mener. Il n'y a que l'intérêt le plus vil, la méprisable cupidité, ou

la détestable ambition, qui pussent m'ordonner de retourner ramper à Petersbourg. J'ai atteint bien jeune encore, le but de la plus longue, de la plus pénible existence, l'indépendance et le bonheur. Que peut désirer de plus un homme sensible et courageux qui sent tout le prix de la vie! Ne me parle ni d'exaltation, ni d'idées romanesques. Eh bien, oui, je suis exalté! Fit-on jamais rien de grand, de sublime, sans exaltation? L'ambitieux ne joue-t-il pas à chaque instant sa vie, sa liberté, pour obtenir des places, des honneurs?.... Eh bien, je cours après les jouissances de l'amour, comme tant d'autres après celles de l'ambition, au risque d'être exilés en Sibérie. Cela est-il donc si singulier et si rare? Tous les courtisans n'en font-ils pas de même? Le prince Menzicof ne l'a-t-il

pas fait? Tous mes parens ne courent-ils pas à présent le même risque que moi? Tu sais que pour eux comme pour tout le monde, je suis en France; à moins que tu n'ailles toi-même à Paris, alors tu leur écriras que suivant mon humeur misantrope, je cours les montagnes, les déserts, les contrées les moins habitées. Si on me cherche en France, tu diras que j'ai traversé les Alpes ou les Pirénées. De tems en tems, tu auras reçu des lettres de moi de tous les coins de l'Europe, à ton choix. Si on te pousse à bout pour avoir mon adresse, tu diras que je suis mort. Alors au moins on te laissera tranquille; ne crains pas qu'on te reproche jamais d'avoir caché la vérité. Quoi qu'il arrive, un Dolgorouski n'oserait être publiquement l'époux d'une Menzikof. Il faut donc nécessairement que mon

existence, pour être heureuse, soit toujours ignorée; ainsi sois bien sûr que jamais je ne viendrai démentir le bruit de ma mort. Je ne puis plus avoir d'autre existence que celle de Marie; je vis pour elle, avec elle. Je mourrai pour elle, avec elle. Tu ne sais pas combien son malheur, sa confiance si touchante, sa résolution de préférer pour l'amour de moi le tombeau au premier trône de l'univers; ont attaché son ame à la mienne. Je n'aurais pas cessé de l'aimer, lors même qu'elle eut été impératrice; mais je l'ai vue couchée sur de la mousse dans le costume d'une esclave. Le malheur ne lui a laissé que la vie et mon amour; pourrois-je, plus barbare que mes proches, lui ôter, lui ravir les derniers biens qu'elle possède?

N'oublie pas que je m'appelle Mozes

Popof; je te demanderai de l'argent quand j'en aurai besoin; dans ce moment il ne me faut que beaucoup de recommandations pour les autorités employées en Sibérie; et tu peux, Sapieha, m'en procurer de bien efficaces. Je pourrais en avoir besoin pour sauver Marie et sa famille de bien des malheurs; pour m'en préserver moi-même. Adieu, Sapieha, garde les secrets de ton ami. Aucune puissance, j'en fais le serment, ne pourra me séparer de Marie. Demain nous poursuivons notre route.

LETTRE VIII.

Marie à Sophie.

Catherinenbourg... Novembre 1727.

Je suis en Asie, ma chère Sophie; il y a presqu'un hémisphère entier entre nous; mais cet espace immense ne peut séparer nos cœurs. L'idée de ne plus habiter la même partie du monde que toi, est bien effrayante. Cependant, à Pétersbourg, quand une journée de chemin seulement nous séparait, nous ne pouvions également ni nous voir, ni nous entendre; il fallait bien nous contenter de penser l'une à l'autre; et sous ce rapport là, ne sommes-nous pas aussi rapprochées? Oh oui, mon amie! ma mère! laisse-moi le pronon-

cer ce nom si cher à mon cœur. Laisse-moi t'appeller ma mère! Ne m'aimes-tu pas comme elle m'aimait? Ne t'a-t-elle pas légué sa pauvre Marie? Je vous réunis sans cesse dans mes pensées; chaque matin je charge le soleil levant de porter mes amitiés à ma Sophie, à Ronnebourg, et mes regrets sur le tombeau de ma mère au bord du Volga. Chaque soir je confie à la lune, ou aux astres étincelants, le soin de te parler de ta Marie; de te rappeller que les mêmes astres nous éclairent, que nous pouvons toutes les deux fixer cette même voûte azurée, ce même ciel, où nous serons un jour réunies! Ah! si l'homme pouvait bannir son semblable dans un pays où luirait un autre soleil, une autre lune, où brilleraient d'autres étoiles; alors son pouvoir serait formidable; mais

graces à la bonté divine, il ne le peut pas, Sophie, nous habitons encore le même globe, le même point dans l'immensité, et l'air que je respire te porte mes soupirs et me rapporte tes tendres vœux.

Nous sommes calmes, ma bonne amie, et même sereins ; depuis que mon excellente mère ne souffre plus des fatigues du voyage je m'en apperçois à peine, ne me trouverais-je pas heureuse si je faisais avec ma famille, et mon cher Fédor, un voyage de plein gré, pour voir et connaître des nations étrangères ?

Nous avons enterré ma mère sur les bords du Volga, une grosse pierre que Fédor y a placée forme son monument. Il n'y a point d'inscription; mais les larmes d'une fille reconnaissante ont coulé sur cette froide pierre,

un hètre élevé, planté par Fédor, le couvrira de son ombrage. Sophie! je ne pouvais m'arracher de ce tombeau; Fédor fut obligé de m'entraîner;... je sens que je ne le reverrai jamais. Depuis que Fédor est avec nous, nous marchons beaucoup plus vîte; ses passeports et ses recommandations le font considérer, même par notre escorte, comme un homme important. On prend avec mon père l'air de respect qu'il lui témoigne lui-même; et graces à ses soins et à son argent, nous trouvons par-tout toutes les commodités que son imagination active peut nous procurer.

Mon père supporte à présent sa chute avec beaucoup de grandeur d'ame. Le malheur, semblable à la flamme, a purifié son cœur de l'ambition, de la vanité, de l'orgueil. Je voudrais que

tu le visses, si doux, si sensible; tu ne pourrais le reconnaître. Il me touche profondément lorsqu'il dit: " j'ai mérité mon sort"; qu'il embrasse ensuite ses enfans en silence, puis reprend en soupirant; " mais vous, mes enfans, c'est vous que je plains ". D'autres fois il parle à mon frère du néant des grandeurs, et le conjure d'accoutumer de bonne heure son ame aux vraies jouissances de l'amitié, de l'amour, de la modération.

„ Oh mon cher Brukenthal, dit-il „ alors, toi qui m'as aimé, même „ dans la prospérité, quand je ne „ voulais pas te croire, combien tu „ m'aimerais à présent! "..... Il pleure alors, il nomme ma mère, il appelle son ami; et il nous jure que s'il les avait avec lui, il serait mille fois plus heureux dans les déserts de la Sibérie

qu'il ne l'a jamais été dans notre *isle fastueuse*. Sophie! le malheur nous a rendu notre père. N'était-ce pas ce que j'avais demandé si souvent au ciel? Est-ce que je gémirois de ce qu'il a exaucé mes vœux?

Oui, ma bonne Sophie! je me trouve heureuse, la sérénité est dans mon ame, et cependant j'ai le pressentiment d'un sombre avenir. Lorsque mon Fédor me dépeint comment notre amour et notre courage sauront changer les déserts glacés en un paradis, je souris, je sens qu'être auprès de lui, sa femme, son heureuse compagne, serait déja le paradis pour moi; et cependant je ne peux partager ses espérances. La tombe de ma mère est sur les bords du Volga, dans un désert ignoré; la mienne sera peut-être bientôt dans un lieu plus sauvage encore.

L'amour, le chagrin, et enfin.... le désespoir, ont consumé ma vie. J'ai déja employé toutes les forces de la plus longue existence, pour aimer, souffrir, combattre, cacher mes sentimens et soutenir le courage de toute ma famille. Je le sens, la source en est tarie; à présent, Sophie, j'aurai besoin de forces aussi pour soutenir mon bonheur: Je suis heureuse, plus que jamais personne ne l'a été; car jamais aucune femme ne fut plus aimée..... Quelquefois à côté de Fédor, il me semble qu'une nouvelle vie vient ranimer mon être à moitié détruit. Le calme, le repos, le bonheur font circuler plus librement mon sang dans mes veines et doublent les battemens de mon cœur; mais cet instant d'illusion s'évanouït bientôt, et je retombe dans ma langueur et mon abattement;

bientôt mon sang reprend sa marche lente et pénible; mon cœur bat si faiblement que je sens à peine mon existence; mes efforts pour cacher cet état à mes parens, augmentent le mal et m'éprouvent cruellement; et cependant il le faut, si je ne veux pas les plonger tous dans le désespoir..... Tu me demandes si je ne désire pas de vivre? Chère Sophie, je sais à peine ce que je puis répondre à cette question; sans doute, il est doux de vivre quand on aime, quand on est aimée; mais il y a des épreuves, des malheurs.... qui consacrent pour ainsi dire le cœur à la mort, et qui laissent même après qu'elles sont passées, une impression funeste et terrible qui trouble toutes les jouissances. On raconte l'histoire d'une femme enterrée vive, qu'un heureux hasard fit sortir du tombeau;

mais qui conserva dès lors, (quoique jouissant d'ailleurs d'une santé parfaite) la pâleur de la mort, et ne rit jamais plus. Comprends-tu à présent ce qui m'arrive ? Je ne perdrai jamais la couleur de mes souffrances ; les larmes sont devenues pour moi l'expression même de la joie ; et je ne rirai plus de ma vie. Cependant je te le répète, aucune femme n'est plus heureuse que moi dans ce moment, mais il sera court. C'est une image fugitive du bonheur éternel qui m'attend au dela du tombeau, où je sens que je touche. Il me semble déja que je ne suis plus qu'une ombre ; quelquefois je me surprens à parler à Fédor de notre bonheur actuel comme d'un tems passé ; j'étais si heureuse en Sibérie, lui dis-je ; alors il sourit, et me dit que je me laisse aller aux rêves d'une imagination exal-

tée, et puis il tombe dans de profondes rêveries dont je ne puis le tirer qu'en reprenant ma sérénité, et en lui disant combien je l'aime, combien sa Marie est heureuse.

Il y a quelques jours que nous arrivâmes à Kongour où il y a une grande et fameuse caverne. Notre guide n'ayant pu nous procurer d'abord des chevaux, nous résolûmes d'aller la visiter dans la matinée. Mon frère observa que l'entrée ressemblait à la porte des enfers. Personne de la famille n'eut le courage d'y entrer que Fédor et moi; nous allumâmes nos flambeaux, et en nous baissant pour franchir l'ouverture, je lui dis tout bas : " ta Ma-
„ rie irait par-tout avec toi, même
„ dans les lieux terribles dont cette
„ entrée est l'image „. Un Ostiaque était notre guide; nous parcourûmes comme

comme des ombres, ces voûtes élevées que nos trois flambeaux avaient peine à éclairer. Notre guide voulut nous faire sortir par un chemin plus court, et nous quitta pour s'en assurer. Nous nous assîmes sur des espèces de marches formées de quartiers de roc; près de là, derrière nous, était placée une grande croix. Nous étions obligés d'appuyer nos pieds contre un des quartiers du rocher. C'est ainsi que nous attendions le retour de l'Ostiaque. Notre attitude à demi courbée dans cet espèce de sépulcre, le visage de Fédor que la lueur des flambeaux faisait paraître d'une pâleur mortelle, le froid glacial de nos mains, tout me ramena à mon idée habituelle d'une mort prochaine. J'embrassai Fédor, et je lui dis en pleurant: " Mon ami! la mort, l'enfer même ne nous séparera pas!... " Rien,

„ rien ne nous séparera, Marie! " s'écria-t-il, „ vivre pour toi, mourir avec „ toi, voila le vœu continuel de mon „ cœur! Cette caverne, l'enfer même „ seraient pour nous un lieu de délices „ si nous y étions ensemble". Notre Ostiaque tardait à revenir; nous nous levâmes, nous reprîmes nos flambeaux, et nous traversâmes, en nous tenant par la main, ces immenses souterrains. Tout d'un coup nous apperçûmes la lueur du jour qui tombait d'enhaut par une ouverture, et répandait une douce lumière semblable au crépuscule; nous suivîmes cette clarté, et parvînmes à une salle éclairée par les rayons du soleil qui y pénétraient au travers des fentes du rocher. Il y avait de l'herbe, j'y trouvai même une petite fleur; je la cueillis et la plaçai sur le cœur de Fédor, en lui disant avec un sen-

timent de plaisir ; " les enfers même „ produisent des fleurs pour l'amour". Mon imagination se monta au point qu'il me semblait que je serais trop heureuse de vivre seule avec Fédor en ce séjour, et mille fois plus heureuse encore d'y mourir avec lui. Un faible ruisseau traversait aussi ce souterrain; nous bûmes de cette eau qui me parut celle du fleuve d'oubli des peines de cette vie. Peu de minutes après nous trouvâmes l'ouverture, et notre Ostiaque qui nous y attendait. La clarté du jour nous éblouït au sortir de ces ténèbres. Nous nous regardâmes tristement, et je dis à Fédor: "le crépuscule du séjour des morts est plus doux que cette clarté.... „ Il donna à notre guide du tabac à fumer, et lui fit donner du pain et d'autres comestibles. Le pauvre homme était trans-

porté de joie, et nous dit qu'il voulait prier Dieu de nous rendre aussi légers que l'air. C'est le souhait ordinaire des Ostiaques; je l'avais déja entendu, mais je ne sais pourquoi il me frappa cette fois. Tu nous souhaites donc de mourir, lui dis-je avec attendrissement, d'être des esprits bienheureux? — „ Non, non, pas mourir, répondit-il „ avec embarras; c'est quelque chose „ de bon que je vous souhaite, c'est „ de vivre sans souffrir, voilà ce qui „ rend légers comme l'air „. Bon Ostiaque, qu'il faut peu de chose pour te rendre heureux! seulement vivre et ne pas souffrir.

Nous marchâmes réunis et en silence sur les bords du fleuve, au travers des rochers dont Kongour est environné. " Eh bien, dit Fédor, nous „ sommes heureux, nous vivons, nous

„ nous aimons, nous sommes ensem-
„ ble, et nous ne souffrons pas ; n'est-
„ ce pas, Marie, dit-il, en s'interrom-
„ pant avec un accent mêlé d'effroi,
„ tu ne souffres pas" ?.... "Non." lui dis-je, (et des larmes de la plus douce joie s'échappèrent de mes yeux)... "Non, Fédor, je ne souffre pas, je „ ne sens que mon bonheur!" Il passa un bras autour de moi, me pressa contre son cœur; et nous poursuivîmes ainsi notre route plongés dans une douce rêverie. Oh Sophie! combien on nous envierait à présent, si on pouvait se douter de la félicité dont nous jouissons, même dans ces instans de mélancolie! Mon père, ma famille même, sont plus heureux qu'ils ne l'étaient lorsque l'or et les diamans couvraient leurs cœurs dévorés d'ambition et d'inquiétudes. Nous ne som-

mes pas pauvres ici, dans ce pays, où les princes de la nation, où les plus riches des habitans, nous envient ce que nous possédons. Tous souffrent du besoin ; nous sommes en comparaison d'eux, dans l'abondance ; et j'éprouve encore une fois le sentiment pénible d'être mieux que mes semblables. Je suis parée comme une reine, en comparaison des femmes Ostiaques, qui sont enveloppées dans une peau de poisson desséchée, ou dans une peau d'ours. Ils habitent des creux dans la terre, couverts d'écorce d'arbres, exposés à l'air, aux orages, aux frimats, ou bien à une épaisse fumée. Nous sommes couverts de bonnes pelisses bien chaudes, que Fédor nous a procurées ; nous couchons dans de bons lits de mousse ; et nous sommes préservés par une tente épaisse de l'in-

tempérie de l'air et de la neige. Le riche Tartare même qui regarde avec mépris, dès sa cabane de bois, la caverne du pauvre Ostiaque, admire avec extase les merveilles de notre équipage. Lorsque mon frère gémit de notre malheur, que ma sœur se plaint, mon père leur montre l'habitation des sauvages, et leur raconte avec quelles peines, quels travaux ils se préservent de mourir de faim au moyen de la pêche et de la chasse. « J'ai trop « longtems oublié, » ajoute-t-il en soupirant, « que ce sont des hommes « aussi, et que nous n'avons en naissant pas plus de droit qu'eux aux « commodités du luxe sans lesquelles « je ne croyais pas pouvoir vivre ». Nous nous égarâmes un jour avant d'atteindre Cathérinenbourg dans une forêt, et nous nous trouvâmes auprès

d'une misérable hutte où nous nous arrêtâmes ; nous y trouvâmes une famille qui faisait cuire de l'écorce de hêtre pour soutenir sa vie. L'année a été très-mauvaise, ils n'ont pu avoir ni gibier, ni poisson : je courus à nos traîneaux et je leur donnai une partie de nos provisions ; du pain, du vin, et du tabac. Ils se jettèrent à nos pieds, et je m'écriai. „ Voilà ceux qui sont „ pauvres et malheureux! mais nous"!... Lorsque nous eûmes dressés nos tentes, et que nous y primes du thé, dont la vapeur délicieuse s'étendait au loin, je dis à mon frère : „ regarde les ; ose- „ rions-nous nous plaindre"? Il m'avoua en rougissant que nous étions heureux en comparaison de ces gens là ; mais, ajouta-t-il, " ils n'ont pas „ connu un autre état ". La réflexion était juste, je lui serrai la main ; j'em-

brassai ma sœur qui pleurait. Pauvre enfant ! elle n'a pas comme moi un Fédor ! ..... Et mon père ! mon infortuné père ! écoute, Sophie, ce qui me reste à te conter.

A la derniere poste, avant Cathérinenbourg, on nous fit attendre ; des voyageurs de conséquence devaient arriver, et leurs chevaux qui retournaient à la ville devaient nous y conduire. Nous les attendîmes avec assez d'impatience, desirant quitter le plutôt possible un très-mauvais gîte.

Enfin ils arrivèrent, entrèrent dans la cabane où nous étions, et lorsqu'ils eurent quitté leurs pelisses et leurs bonnets, nous reconnûmes....Grand Dieu ! ma tante, la comtesse Devier, qu'un ukase impérial rappellait de son exil, de l'exil auquel mon père avait condamné cette famille. Sophie ! encore

une fois la déesse de la vengeance apparut à mon père sous la forme la plus terrible. Il ne reconnut point d'abord sa sœur ; elle ne le reconnut pas non plus. Ils se regardaient à peine ; je m'approchai d'elle, et lui dis à voix basse : oserais-je vous supplier d'écouter un seul mot de ma part ? Elle m'envisagea avec frayeur, et s'écria „ Dieu juste ! Marie Menzi- „ kof ! la fille de mon frère ! Men- „ zikof ! s'écria le comte Devier ! „ Où est-il ? où est-il ? Le voici, dit „ mon pere en s'avançant lentement „ et avec une extrême confusion ; le „ voici ce Menzikof qui te haissait ; „ le voici humilié, renversé, insulté, „ pauvre, et comme toi exilé en Si- „ bérie ! Tu as raison ma sœur Dieu „ est juste ! „ Le comte fut profondément frappé de voir mon père dont

il ignorait la chûte, le puissant prince Menzikof, le régent de l'Empire, le beau père de l'Empereur : lorsqu'il le vit dans le costume d'un criminel, pâle, les yeux éteints, dans une humble attitude, s'avancer vers lui, au premier mouvement la pitié parut l'emporter dans son ame ; mais bientôt elle disparut par degrés de sa physionomie ; ses yeux étincelèrent de rage, et il s'écria, « monstre ! barbare ! éloigne toi".

— „ Moins de dureté, s'écria mon „ père ; le chemin que j'ai à parcourir „ est déjà si rude ! „

—« C'est celui que ta cruauté nous a „ fait prendre, s'écria le comte avec fureur ; „ c'est celui que tu m'as fait „ parcourir. Ces déserts connaissent „ ton nom ; des milliers de victimes „ l'ont prononcé en te maudissant,

„ et y traînent encore leur malheu-
„ reuse existence. Vas, barbare, tu gé-
„ miras à ton tour dans ce séjour du
„ malheur, sans aucune consolation.
„ Personne n'y essuiera tes larmes ;
„ tu trembleras à l'aspect de chaque
„ créature humaine que tu rencontre-
„ ras. Ce qui était pour nous une
„ apparition agréable et consolante,
„ sera pour toi un objet de terreur ;
„ car tu penseras que tu es l'auteur
„ de son désespoir ; que tu es son bour-
„ reau ; tous les regards se détour-
„ neront de toi avec horreur ; tes en-
„ fans seront honnis et détestés, par-
„ ce qu'ils portent le nom de Menzi-
„ kof. Au milieu de ces déserts le
„ plus grand criminel trouve des amis ;
„ toi seul n'en trouveras point, tu se-
„ ras condamné à vivre dans les an-
„ tres solitaires avec les ours que

„ tu es obligé de poursuivre. Ta fa-
„ mille expirera de faim à cause de
„ toi, monstre avide et vindicatif !
„ tu ne trouveras que des ennemis.
„ Tu vas à Bérézof, là tu trouveras
„ l'infortuné Tolstoï, qui demande au
„ Ciel de lui accorder vengeance con-
„ tre Menzikof, avant de lui deman-
„ der un terme à ses maux. „

Mon pauvre père, pâle comme la mort, laissa tomber sa tête sur sa poitrine et chancela ; nous le conduisîmes sur un siège en sanglotant. Le comte Devier venait de peindre notre avenir avec des couleurs affreuses, mais trop vraies. „ Ah je vous en
„ supplie, mon oncle, m'écriai-je, mé-
„ nagez les malheureux ! „ — „ non,
„ dit mon père d'une voix faible, non
„ ma fille, ne l'arrête pas ; c'est la
„ juste vengeance du Ciel qui me l'en-

„ voie. Parle, Devier, parle ; plonge
„ avec chacune de tes paroles mille
„ poignards dans mon cœur ; je t'ai
„ persécuté avec la fureur de la ven-
„ geance, et je ne redoutais que toi
„ dans les déserts de la Sibérie. Mon
„ plus ardent désir était de ne pas t'y
„ rencontrer, d'apprendre la fin de
„ ton malheur. Mes vœux sont exau-
„ cés ; tu es vengé ; rassasie-toi de
„ l'aspect de mon malheur, et retour-
„ ne ensuite au sein de l'abondance
„ et du bonheur. Le malheur m'a ap-
„ pris à être époux et père ; je suis
„ aussi redevenu frère ; ma sœur ton
„ image ne me quittait pas un instant ;
„ je te voyais sans cesse pâle, dé-
„ solée, errant dans les déserts et
„ maudissant celui que tu étais des-
„ tinée à aimer. Tu ne me maudiras
„ plus à présent, je vais avec plus

„ de plaisir à Bérézof quoique Tols-
„ toï m'y attende. Vas à Pétersbourg,
„ Dévier, et sois heureux. „

Oh ! Sophie, quelle scène déchirante. Le comte fut attendri, je le vis dans ses yeux ; mais il cherchait à cacher ses sentimens sous un air ironique et triomphant. Il tourna le dos à mon père pendant qu'il parlait encore. Mon père se releva doucement de dessus son siège, éleva ses bras vers sa sœur et lui dit. „ Elisabeth, je ne te demande
„ pas de me pardonner, mais dis-moi
„ une seule parole avec douceur, un
„ adieu seulement ; ne me laisse pas
„ te prier en vain ; tu connais le mal-
„ heur qui m'attend, et mon innocente
„ famille : ma tante pleurait « — Tu
„ nous a rendus bien malheureux. „ lui dit-elle d'une voix altérée.

„ Il n'est que trop vrai, ma sœur,

„ reprit mon père, si dans ce moment „ ci je me retrouvais être le puissant „ Menzikof je tomberais à tes pieds, „ à ceux de ton époux ; et je vous „ dirais : pardonnez-moi vos mal- „ heurs ! „

Alors je me jettai aux genoux de ma tante, et je lui dis en fondant en larmes : „ ma chère tante, ma bonne „ mère m'a chargé, en rendant le der- „ nier soupir, de vous supplier de nous „ pardonner. ! „

— „ Ta mère n'est plus? " s'écria ma tante avec l'accent le plus douloureux. Le comte regardait autour de lui comme pour la chercher.

„ Que ne vit-elle encore, la meil- „ leure des femmes ! dit mon père avec „ sentiment. Devier pour l'amour d'elle „ tu nous aurais pardonné ". Devier détourna les yeux „ ah oui ! que ne

» vit-elle encore la meilleure des mères,
» et des sœurs, m'écriai-je, en m'adres-
» sant à ma tante ; vous ne refuse-
» riez pas votre bénédiction à sa fille ,
» à votre Marie. »

Ma tante alors me prit en pleurant dans ses bras, me donna un baiser sur le front , et dit à voix basse à mon père. « Adieu, mon frère ! Puis-
« se-tu être moins malheureux que
« nous ne l'avons été ! Puisse le Ciel
« t'accorder la patience, le courage ,
« et te rendre au bonheur. «

Mon père se précipita dans les bras de sa sœur ; leurs larmes se mêlèrent. Le comte se tenait encore à l'écart avec un air sombre ; sa femme ne se refusait pas aux embrassemens de mon père , mais ne les lui rendait pas ; je m'approchai de mon oncle , et je pris sa main ; il ne me repoussa pas

non plus ; son regard n'exprimait ni dédain, ni colère, mais il était froid et cérémonieux. Je le suppliai, à voix basse et de la manière la plus touchante, de pardonner à mon père, de rendre un peu de tranquillité à son ame. Il ne répondait rien, mais je voyais ses yeux s'humecter ; j'espérais avoir triomphé. Tout-à-coup il retira brusquement sa main que je tenais dans les miennes, ouvrit la fenêtre, et demanda à ses gens si les traîneaux n'étaient pas attellés. On lui répondit, tout est prêt ; alors il s'approcha de sa femme, la prit par le bras, et l'emmena. Dieu veuille vous bénir, mes chers enfans ! s'écria-t-elle depuis le seuil de la porte, et toi aussi mon frère. Le comte ne dit rien ; mon père les suivit, et dès qu'ils furent placés dans leurs traîneaux, il alla du côté

où Devier était assis, et se mit à genoux sur la neige glacée, en joignant les mains, et en silence ; mais que ce silence était expressif! alors mon oncle sauta hors de son traîneau, releva mon père, le serra entre ses bras. „ C'en est trop, lui dit-il, malheureux Menzikof! je te pardonne, je te rends mon amitié! „ Nous accourûmes tous, nous tombâmes à ses pieds, à ceux de notre tante: ils nous embrassèrent les uns après les autres ; on n'entendait que des sanglots, et ces mots entrecoupés, mon frère, ma sœur, mon oncle, ma tante ; et ceux de paix, de réconciliation. Oh ma mère! Oui je veux le croire, du séjour où tu habites, tu nous voyais, tu nous entendais, et ton bonheur en était augmenté! Enfin il fallut se séparer ; mon père les suivait des yeux avec une expression

de contentement extrême. Chère Marie, me dit-il avec un doux sourire, (presqu'aussi doux que celui de mon angelique mère), chère bonne Marie! que je me sens soulagé! J'ai expié mes fautes, la justice divine est appaisée. Viens, partons, votre malheur, mes enfans, ne sera pas long; dès que je ne serai plus, votre oncle vous fera rappeler. Vous me pardonnerez votre exil; et vous n'oublierez jamais quelle mère le ciel vous avait donné.

Fédor n'avait point été présent à cette scène, quelques affaires l'ayant obligé à sortir au moment de notre arrivée, et cela fut heureux pour son secret. Lorsqu'il rentra mon père lui raconta avec joie qu'il s'était réconcilié avec son beaufrère et avec sa sœur. Nous étions tous allégés d'un poids énorme; nous montâmes en traî-

neau, et arrivâmes à Tobolsk plus contents qu'on ne le présume à Pétersbourg. Mon père assure qu'il n'a jamais aussi bien senti le prix de la vie. Autrefois, lors de sa grandeur, toujours occupé de ses projets ambitieux, il n'avait pas le loisir de s'entretenir avec nous; je connoissais à peine les graces de son esprit, ne l'ayant jamais vu que rêveur et soucieux. Hier il nous parla longtems de son enfance, de sa jeunesse; il nous raconta mille détails que nous ignorions, avec une gaîté que nous partagions tous. Il se plaisait surtout à rappeler ce qui regardoit sa sœur et leurs premieres liaisons, à la nommer, à faire son éloge. Cette bonne et douce Elisabeth, disait-il d'un ton attendri, tu lui ressemble Alexandrine, et il faisait une caresse à ma sœur; dis-moi,

Sophie, ne sommes-nous pas heureux ? Quels biens l'Empereur nous a rendus, mille fois plus précieux que ceux qu'il nous a ôté. Un oncle, une tante, et (j'ose le dire) un père. Et mon Fédor, mon adoré Fédor ; oui Sophie, je te le répéte, je suis trop heureuse, mais ce bonheur sera court, et bientôt.....

Nous avons cependant éprouvé un vif chagrin. L'officier humain et bienfaisant qui nous escortait nous a quittés ici, et l'on nous donne une nouvelle escorte. Cet homme était devenu notre ami, et notre séparation d'avec lui nous a fait à tous une vraie peine. Il se nomme Louschin : si tu le rencontres, ma chère Sophie, parle-lui de nous, dis-lui que Marie Menzikof ne ne l'oubliera jamais. Au moment de le quitter, je lui dis avec un profond

soupir „ nous ne vous reverrons plus ,
„ mon généreux ami ! Vous avez versé
„ bien des larmes de compassion sur
„ notre sort ; je ne peux vous donner
„ en échange que des larmes de recon-
„ naissance , et cet anneau que je vous
„ prie de porter en souvenir de nous ".
C'était un simple jonc en or qui m'é-
tait bien précieux parce qu'il venait
de ma mère , mais c'est pour cela mê-
me que j'exigeai qu'il l'acceptât. Il a
adouci les derniers momens de la
meilleure des femmes en me permet-
tant de voiager dans son traîneau. Ah
Dieu ! Sophie , s'il eut fallu la laisser
seule , aveugle ! Sophie ! je serais morte
la premiére si l'on nous eut séparées.
C'est l'anneau de ma mère , (lui dis-
je en le lui présentant) je ne pouvais
m'en séparer que pour son bienfai-
teur. Il le prit et l'approcha de ses

lèvres. Je le priai de visiter en passant la tombe de cette tendre mère. Les sanglots le suffoquaient. Il ne put me répondre que par un signe de tête, et en me serrant la main. Je l'embrassai, il posa sa main sur sa poitrine et prononça le serment d'être dorénavant humain et doux avec tous les malheureux. Jamais! s'écria-t-il avec force, ils n'éprouveront de dureté de ma part; je sais à présent combien le malheur est respectable.

Fédor qui l'aime aussi beaucoup s'entretint longtems avec lui, et découvrit par un heureux hasard que Luschin attendait sa fortune de Sapieha. Fédor écrivit tout de suite à son ami pour le lui recommander de la manière la plus pressante. Il ne lui remit pas sa lettre de crainte de se trahir; mais elle sera avant lui à Pétersbourg, et lorsqu'il

lorsqu'il arrivera, il trouvera ses vœux exaucés. Un jour Sapieha lui dira que c'est en récompense de son humanité pour la famille Menzikof. Adieu, chère Sophie, les traîneaux sont attelés, il faut partir.

LETTRE IX.

Marie à Sophie.

Tobolsk..... Décembre 1727.

Le gouverneur de Tobolsk nous traîte avec beaucoup de bonté ; on nous permet de rester ici jusqu'à ce que le froid, qui est à un degré inoui, ait un peu diminué. Fédor rassemble pendant ce tems là avec activité, tout ce qui pourra nous être nécessaire dans la solitude que nous allons habiter. L'autre jour il me montrait avec un singulier plaisir une grande provision de farine qu'il avait achetée. " Mais, lui dis-je en souriant, mon cher Fédor, cela est de trop ; nous aurions pu en trouver à Bérézof. " Il est vrai, je suis trop

„ soucieux „ me répondit-il avec un sourire forcé. Frappée d'un soupir qui lui échappa, je fis des questions sur le lieu que nous allions habiter, et j'appris, oh ma chère Sophie! tu seras comme moi saisie d'effroi en apprenant que Bérézof est situé tellement au nord, que la terre n'y est plus susceptible de culture. Je n'ai pas continué mes questions de crainte d'apprendre des choses encore plus terribles. Eh bien, Sophie, Bérézof fut-il encore plus glacé, plus affreux, serait pour moi le paradis, si je devais l'habiter seule avec Fédor; et je sais qu'il pense de même; mais mes parens n'ont pas ce sentiment dominateur, qui rend tous les lieux délicieux avec l'objet qu'on aime, qui triomphe de toutes les peines; aussi c'est pour eux que je souffre. Chers infortunés!

mes soins, ma tendresse vont vous devenir inutiles dans cet affreux séjour. Je te quitte, ma chère Sophie, mon ame est triste, abattue plus qu'à l'ordinaire, mais n'en sois pas surprise, Fédor nous a quittés pour ne pas éveiller les soupçons dans cette ville où il pouvait rencontrer des gens qui l'auraient vu à Pétersbourg : il est allé faire une tournée dans les environs, et s'assurer des moyens d'avoir des secours quand nous serons à Bérézof. Il a trouvé ici des lettres de change très-considérables que son excellent ami Sapicha lui envoye ; il en a reçu le montant. Il a reçu aussi, sous le nom de Mozes Popof, de nouvelles recommandations de la cour, et des ordres pour que partout on lui donne assistance. C'est notre ange tutélaire, et je ne puis te dire combien je suis faible et malheu-

reuse sans lui. Sa présence m'inspire le courage et la force dont j'ai besoin. Il doit revenir dans quelques jours.

Oh ciel, Sophie ! il faut partir d'ici à l'instant même et sans Fédor..... Grand Dieu ! Fédor, où est-tu ? Un courier vient d'apporter au gouverneur les ordres les plus sévères d'accélérer notre voyage, sans aucun égard ni à la saison, ni à notre santé. Je laisse cette lettre sous le couvert de Fédor, il la trouvera à son retour et te l'enverra. Adieu. Quel retour ! Il reviendra, et ne trouvera plus sa Marie !

Poscriptum de Fédor.

Ils sont partis depuis quelques jours ! Bonne, aimable, généreuse Sophie, vous comprenez ma douleur. Je vole sur leurs traces. Heureusement j'ai

déja fait passer à Bérézof ce qui leur était le plus nécessaire. Je prends ici une escorte militaire pour ma sureté. Hélas ! je désirais que Marie n'arrivat qu'au printems dans ces affreux déserts; à présent elle n'y trouvera que des glaces et un crépuscule continuel, comme celui de la caverne de Kongour: toutefois, Sophie, nous sommes, nous serons heureux, ma chère Marie, et moi. L'amour répandra sa douce chaleur au milieu de ces frimats; et en dépit de la malveillance et de la barbarie, Marie sera heureuse. J'opposerai à leur haine la puissance de l'amour; je n'ai plus d'autre pensée, d'autre désir que de rendre Marie heureuse; d'écarter d'elle tous les chagrins; de la préserver de tous les maux. La douleur n'a déja que trop attaqué son existence, et je crains

que les playes de son cœur ne se ferment jamais. La perte de son excellente mère que le chagrin seul a tuée, le souvenir de tout ce que cet ange a souffert, ont porté une atteinte mortelle au tendre cœur de Marie. Elle a fait des efforts surnaturels pour vaincre sa douleur: Son ame est calme, sereine; mais hélas! sa santé est altérée sans retour. Que ne pouvez-vous la voir, Sophie! Son courage et même le genre de son mal, l'embellit encore. Quelquefois ses joues pâles se couvrent d'une faible rougeur, ses yeux sont animés. Qu'elle est belle alors! mais combien je souffre de penser que la fièvre lente qui la consume en est la cause! Elle même cherche insensiblement à me préparer..... me préparer! Oh Sophie! je puis, vous le voyez, parler avec sang-froid de la mort de

Marie..... c'est que je sais que nous sommes inséparables, et que je ne puis lui survivre. Mais tant que Marie respire, la vie m'est plus chère, plus précieuse que je ne puis l'exprimer. Je puis alléger ses peines, je puis l'entourer de mon amour, je ne connais plus d'autre bonheur, d'autre jouissance; et je suis le plus fortuné des hommes. Marie m'aime au dela de toute expression, et je sens que je le mérite, car Marie est tout pour moi. Oh! puissions nous être encore longtems heureux comme nous le sommes à présent! Mais je tremble que le moment ne vienne bientôt où Fédor fermera les yeux de sa Marie adorée! les fermera pour jamais, et la suivra dans le tombeau! Mon ame en a l'affreux pressentiment. Oh si seulement nos cœurs pouvaient cesser de

battre à la même minute, comme ils ont commencé au même instant à battre l'un pour l'autre !.... Mais non, je dois soutenir Marie dans ce terrible moment. C'est sur le sein de son Fédor, que son dernier soupir doit s'exhaler. Elle sait, elle sent dans son propre cœur que nous ne serons pas longtems séparés. Je vais partir pour les rejoindre dans leur triste voyage. Je crois entendre la voix angelique de Marie appeller son cher Fédor. Ils ont trois jours d'avance, mais j'ai envoyé des couriers en avant pour me préparer des chevaux, des rennes, même des chiens pour conduire plus vite mon traîneau. Je veux que Marie n'arrive pas sans moi dans ce séjour affreux qui va renfermer le bonheur céleste, la douleur sans bornes et bien-

tôt la dépouille mortelle de deux êtres vertueux.

Que le ciel vous bénisse! chère, bonne Sophie! pourrez-vous supporter la nouvelle que Fédor et Marie n'existent plus? Oui, vous ne les plaindrez-pas. Ils auront quitté ensemble ce séjour de crimes et de désolation: ils seront heureux et réunis à jamais.

LETTRE X.

Fédor à Sapieha.

Pétersbourg .... Décembre 1727.

Je t'envoye encore quelques lettres de change, mon cher Fédor, avec de nouveaux passeports et de nouvelles recommandations pour plusieurs personnes. On aurait bien envie ici de savoir où tu es. Tes parens sourient lorsque j'assure que tu es en France ; mais aucun ne soupçonne ton exil volontaire en Sibérie. On te cherche à Pétersbourg, à Pozek, ou dans les environs. Je comprends fort bien qu'un amour aussi ardent que le tien réchauffe et vivifie les climats glacés que tu parcours, puisque l'amitié, ou l'honneur

seulement auraient le même effet pour moi, et me feraient habiter les recoins les plus glacés de la terre. Souvent dans mes moments les plus heureux en apparence, je me surprends à envier ton sort. Alors les souvenirs de notre jeunesse se présentent à mon imagination sous les couleurs les plus vives. L'ambition, les titres, les richesses, tout ce que les hommes décorent du nom de grand, me paraît si petit! Un cœur, un seul cœur tout à moi, plein d'amour et de constance me paraît le souverain bien, et tout le reste le néant même. Je sens alors, mon ami, combien tu dois être heureux, auprès de cette Marie à laquelle tu as tout sacrifié; car un cœur vraiment généreux s'attache par les sacrifices. Et combien sera-tu plus heureux encore, lorsqu'elle t'appartiendra

tout-à-fait, lorsqu'elle sera ton épouse, la moitié de toi-même! Oh je comprends facilement que le climat qui éclairera votre union sera pour toi le plus beau des climats, que le pays où tu vivras avec elle comme son époux sera de la plus douce température quelle qu'en soit la latitude.

Ta famille fournit sa carrière. Elle gouverne tout l'Empire comme le faisoit Menzikof; et comme lui, elle est haïe généralement. On fait de grands préparatifs pour le sacre du jeune Empereur, qui est l'idole du peuple; on espère qu'il ramènera l'âge d'or. Ton oncle, le Feld-maréchal prince Bazile, est le seul vraiment grand parmi cette tourbe ambitieuse. Il reste vertueux, et paisible spectateur, il vit dans la retraite, uniquement occupé à faire du bien en silence. Il ne veut prendre

aucune part aux faveurs dont le monarque comble ta famille. Ton cousin Ivan, ce jeune hypocrite plein d'astuce et de vanité, est toujours le favori déclaré du Czar, et se vante du pouvoir sans bornes que cette amitié lui donne. Dans une conversation confidentielle que j'eus dernièrement avec lui, j'insinuai l'idée d'un mariage entre un Dolgorouki et une des filles de Menzikof, au moyen duquel on pourrait acquérir les immenses richesses que Menzikof a placées dans plusieurs banques étrangères. On assure qu'à Amsterdam et à Venise, on ne veut livrer ces sommes qu'à Menzikof lui-même. Ivan fronça le sourcil; et je m'apperçus à quelques mots qui lui échappèrent, que le nom seul de Menzikof le faisait frémir. Il restera sûrement exilé tant qu'un Dolgorouki aura quelqu'influen-

ce. Que les hommes sont singuliers! Tous les courtisans qui ont travaillé à la chûte de Menzikof s'étonnent de n'avoir fait que changer de maître, et continuent à détester, non point la personne en particulier d'un Menzikof ou d'un Dolgorouki, mais le favori, quelque nom qu'il porte ; et les maîtres qu'ils se sont eux-mêmes donnés. On dit qu'un prince ne peut jamais avoir d'amis ; je commence à croire qu'il n'ose pas en avoir. On pardonne de grandes fautes à un ministre qui posséde seulement l'estime, mais non l'amitié de son maître ; mais aux favoris, on leur pardonne à peine leurs vertus. Un monarque est sur la terre l'image de la divinité ; et on exige de lui l'équité la plus parfaite. Tout ce qui paraît tenir à la prévention, passe pour un caprice et une injus-

tice. On joue actuellement le même drame, que lors de la faveur de Menzikof. Il n'y a de changement que dans les rôles principaux. Chacun dans le secret de son cœur, voudroit avoir le premier, et moi-même (je l'avoue franchement) je ne le refuserais pas si la fortune me l'offrait, quoique tout le monde se croie en droit de détester un favori, et de conspirer contre lui. Ne te moque pas de moi, Fédor, si je commence à douter que la parfaite indépendance soit un bonheur. D'abord, c'est une chimère: Si l'on ne dépend de personne, l'on dépend toujours des circonstances, du sort, de son propre cœur, de ses passions. Je suis tenté de croire que l'homme est né pour l'ambition, plus que pour la liberté. Le penchant des jeunes gens pour l'indépendance n'est autre chose

qu'une ambition masquée. Dès qu'on ne peut pas dominer, on veut du moins n'être pas dominé. Mon père dit souvent qu'un ministre de vingt ans gouverneroit plus despotiquement qu'un de cinquante, même en lui supposant une vertu sévère, et les principes libéraux qui sont presque toujours le partage de la jeunesse. Cependant, quelles que soyent mes opinions, mon cher Fédor, je n'en suis pas moins tout à ta disposition; dis un mot, et je laisse là mes rêves actuels de grandeurs, de fortune, pour aller vers le pôle recommencer auprès de toi les rêves (plus doux peut-être, mais plus chimériques) de notre jeunesse. Mais mon amitié pour toi, pour la céleste Marie, est une réalité; c'est le sentiment le plus vif du cœur de celui qui ne cessera jamais de vous aimer.

Sapieha.

LETTRE XI.

Marie à Sophie.

Bérézof..... Février 1728.

Oui, ma Sophie, il existe de plus grands malheurs que je ne l'imaginais. Oui je suis maintenant séparée de toi l'amie de ma jeunesse, ma seconde mère chérie. J'habite sur une autre terre, sous un autre ciel; d'autres constellations brillent au-dessus de ma tête; non ce n'est plus le même soleil qui nous éclaire. Que dis-je! éclairer. Celui que j'entrevois n'éclaire pas la demeure de ta pauvre Marie. On ne l'apperçoit que quelques instans : semblable à un météore effrayant, il roule au bord de l'horison, et répand une

lueur sombre, rougeâtre, qui dissipe à peine l'obscurité de cette solitude. Ah ! si seulement pendant quelques minutes, elle était totale cette obscurité, que je regrette aussi; mais jamais nous n'avons ici ni la belle clarté du jour, ni la douce obscurité de la nuit. Lorsque cette apparence de soleil sans rayons a disparu, des flammes menaçantes le remplacent et semblent se combattre à l'horison. Ces flammes sont froides et terribles, elles ne vivifient pas, elles effrayent, et me semblent des présages de malheur. Sophie, j'ose à peine lever les yeux vers ces astres qui me sont inconnus. Il me semble que ma prière ne pourra pas pénétrer jusqu'à l'Etre suprême, au travers de ce ciel étranger. Hélas ! c'est au-delà de ces montagnes bleuâtres, derrière lesquelles se cache ce

globe d'un rouge sombre, qui ressemble si peu à ton soleil; c'est là qu'est le ciel de ma patrie. Les astres que ma Sophie m'apprenait à connaître, qu'elle admire encore, et que je ne reverrai jamais! Jamais, Sophie! ah oui, c'est à présent que nous sommes séparées. Depuis que j'ai commencé cette lettre, je suis arrêtée à chaqu'instant par cette triste idée : qui portera ce que je trace à ma Sophie dans les heureux climats qu'elle habite? Fédor cherche autant qu'il le peut à rappeller mon courage, il ne cesse d'admirer tous ces phénomênes de lumière auxquels je ne suis pas accoutumée. Ces étranges météores, ces doubles soleils, ces lunes jumelles, ces aurores boréales, ces éclairs colorés comme l'arc-en-ciel, ne m'inspirent que de la terreur. Le

silence de la mort qui régne dans ces terribles déserts où n'habitent pas même des animaux, me paraît plus terrible, plus effrayant mille fois que le tonnerre dans les lieux où je suis née, que j'ai toujours habités. Ah, Sophie! bientôt, bientôt mon cœur sera glacé comme la nature dans ce triste climat, aucun zéphir bienfaisant n'agitera sur ma tombe les branches fléxibles d'un arbre planté par l'amitié, aucune fleur ne croîtra sur cette tombe ignorée! Des fleurs! il en croissait encore dans le souterrain de Kongour; c'est la dernière que j'ai cueillie; je la donnai à mon Fédor; à présent je ne puis rien lui donner que le partage de mon exil et de ma misère. Oh Sophie! je suis bien mal, car le généreux, le constant amour de mon Fédor ne peut me rendre à la vie.

Pendant que je puis encore écrire, je vais achever le récit de notre pénible voyage.

En quittant Tobolsk, nos traîneaux glissaient avec la rapidité de l'éclair sur la glace qui couvrait le fleuve ; notre respiration s'arrêtait sur nos lèvres ; nos larmes se fixaient sur nos joues. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on ne découvrait aucune habitation humaine, pas même la plus humble chaumière. Aucun son, aucun bruit ne se faisait entendre dans ce séjour de la mort. Nous seuls, pauvres malheureux, nous poussions des cris de joye quand nous rencontrions un Ostiaque sur son traîneau ; nous serrions les mains de ces bons sauvages qui ne comprenaient rien à nos caresses. N'était-ce pas un frère ? Une créature ? C'est ainsi que nous nous

éloignions toujours plus de notre patrie, du soleil, de toute habitation. Nous arrivâmes enfin au bord du lac que forme le confluant de l'Oby et du Tirtisch. Fédor ne nous avait pas encore rejoints, et ce n'était pas à moi seule qu'il manquait, c'était aussi à toute ma famille. Tous l'aiment, le chérissent comme notre bienfaiteur; et moi, Sophie, comme le plus adoré des hommes. Grand Dieu! qu'aurions nous fait sans lui? Son amour pour moi, cet amour dont jadis on lui faisait un crime, est devenu pour nous tous le bonheur suprême; le premier des bienfaits de la bonne Providence. Son traîneau nous atteignit enfin. Oh Sophie! lorsque le premier son des grelots de ses chevaux frappa mon oreille; lorsque nous l'apperçumes dans le lointain; quand nous le vîmes s'ap-

procher de nous, quand nous pûmes entendre sa voix qui nous saluait de loin, elle nous parut celle d'un ange consolateur. Nous courûmes tous à sa rencontre, et nous tombâmes dans ses bras avec des transports de joie. Toute ma famille avait dans cet instant pour lui le cœur de Marie, et le serrait aussi tendrement que moi contre son sein. Seulement il se mêloit à mes transports une orgueilleuse joie. N'est-ce pas moi qu'il aime ? N'est-ce pas pour me suivre dans un désert obscur et sauvage qu'il a quitté le monde, les grandeurs, les plaisirs ? Ah cher Fédor ! comment puis-je te récompenser ? Sans-doute mon amour égale le tien ; mais quel sera le prix de tant de sacrifices ? De voir mourir ta Marie, et d'expirer avec elle. Le bonheur de le revoir fut d'autant plus

senti par mon père, qu'il avait craint qu'il ne nous quittat. Ils ne connaissent pas son cœur comme je le connais. Je n'ai pas eu une ombre de doute, pas la plus légère inquiétude. Et cette confiance, chère Sophie, était pour moi la source d'un bonheur céleste, qui m'a dédommagée de toutes mes peines, de toutes mes fatigues. Et lorsque je vis son regard me chercher au milieu du grouppe de ma famille; lorsqu'il me serra dans ses bras en me disant: « Marie! je te retrouve, « je suis heureux «! Lorsque ses yeux lurent dans les miens ce que j'avais éprouvé, et qu'il ajouta. „ Tu le savais bien que je ne t'abandonnerais pas. " Lors qu'ensuite il relevait notre courage, qu'il souriait du recit de nos misères, en racontant à son tour comment il pourrait les adoucir, surmon-

ter les obstacles, rendre facile ce qui paroissait impossible. Lorsque lui, lui seul, nous communiquait à tous son calme, sa fermeté, quelquefois un peu de gaieté par de douces plaisanteries, oh Sophie ! j'étais, oui j'étais plus heureuse qu'il n'est permis de l'être ici bas, et je ne sentais que les maux de mes pauvres parens : c'est cela seul qui me tue : mon père partage mon enthousiasme pour notre ange tutelaire. Quelquefois il s'écrie, les larmes aux yeux : « Tu avais « raison, Marie, le cœur de Fédor « vaut mieux qu'un trône; pardonne, « mon enfant, j'ignorais alors com- « bien le cœur humain peut-être noble « et sublime lorsqu'il est enflammé « par l'amour et la générosité. Sans « ce Fédor que j'ai dédaigné, per- « sécuté, je serais désespéré.

Chaque jour nous rapprochait du pôle glacial. Fédor seul supportait sans se plaindre la fatigue, les incommodités du voyage, et le froid excessif. Le soleil se levait chaque jour plus tard, et se couchait plus tôt ; il me semblait entrer peu-à-peu dans la région des ténèbres. Nous fûmes pendant quelque tems dans une demi-nuit continuelle. Enfin nous atteignimes Bérézof, le tombeau que nous devions habiter. Nous nous arrêtâmes au pied d'une colline où est situé l'Ostrog, (c'est ainsi qu'on nomme l'habitation destinée aux prisonniers.) Le chef de notre escorte alla chez le *Woivode* ou gouverneur pour nous annoncer. Fédor l'accompagna afin de disposer ce Woivode en notre faveur ; mais auparavant il avait fait allumer un grand feu autour duquel nous nous rangeâmes.

Alors un grand homme, maigre, sec et pâle, que le malheur plus que l'âge paroissait avoir courbé, s'approcha de nous à pas lents. Il nous considéra longtems en silence, et son regard sombre s'éclaircissait peu-à-peu; il demanda à l'un des Cosaques de notre escorte, d'où nous venions? « De Pétersbourg «, lui répondit-on: alors se tournant vers nous de l'air le plus affable: « Soyez les bien venus (nous dit-« il) vous mes compagnons de mal-« heur; nous deviendrons amis. » En disant cela il tendait la main à mon père qui la prit avec un vrai plaisir. Oh Sophie! Tu ne peux comprendre ce que vaut ici un regard bienveillant, une main serrée, un simple salut. « Oui, dit mon père d'un air touché, « nous serons les camarades de « ton infortune; nous deviendrons

« tes amis. Oh si tu savois d'où je « suis descendu dans cet abîme ! Tu « vois ici la malheureuse famille Men- « zikof". A ces mots le vieillard retira brusquement sa main, sa physionomie prit une expression terrible ; il fixa un moment mon père, et dit ensuite froidement. : « Et moi je suis « Tolstoï. „ Il se retira promptement, et reprit le chemin de l'enclos des prisonniers. Mon père frémissait, et se couvrit le visage. Les malédictions de son beau-frère le comte Devier avaient à peine fait un aussi forte impression sur lui que ces trois mots : *Je suis Tolstoï.* Je m'approchai de lui, je saisis sa main, qu'il laissa tomber de dessus son visage pâle et abattu. Il me dit à voix basse : „ C'est moi qui „ suis le plus malheureux de tous ceux „ qui habitent ce séjour de malheur. Je

„ porte leurs peines et les miennes ;
„ ils ne font que souffrir, et moi
„ j'expie ; tous les maux dont je suis
„ le témoin, et les vôtres, mes en-
„ fans, retombent dix fois sur moi,
„ car ils sont mon ouvrage. „ Personne ne lui répondit ; nous avions tous les yeux pleins de larmes, et baissés vers la terre. Enfin ma tante s'écria avec l'accent du désespoir : Oui, tu dis vrai, nos maux sont ton ouvrage ; je suis innocente ; mon mari l'est aussi ; nous souffrons pour ta détestable ambition. Oh que ne sommes nous tous avec la mère de ces infortunés dans la paix du tombeau ! Sophie ! Sophie ! quelle terrible impression ces cruelles paroles échappées à ma tante dans sa douleur firent sur mon père et sur moi ! Ils me semblait qu'un poignard acéré entrait dans mon cœur et me faisait

une profonde blessure, mais mon père! mon malheureux père! Il se leva avec violence de son siége, et se jetta par terre en cachant son visage dans la neige; j'allai à lui, j'essayai de le relever; il se releva à demi, et s'écria avec l'accent le plus douloureux, en appuyant sa main sur son cœur: „ Ne cessera-t-il donc point de battre „ ce cœur coupable et repentant; „ l'excès du chagrin ne peut-il le bri- „ ser? „ Notre amour le guérira, mon père, lui dis-je, la tendresse de vos enfans vous fera bénir le malheur qui nous a réunis, qui nous a rendu notre père. Il ne m'écouta pas, et s'arrachant avec violence de mes bras, il courut après Tolstoï, saisit sa main, et lui dit: „ Tolstoï, pardonne-moi, ou tue-moi". Je l'avais suivi et j'inondais de mes larmes l'autre main du

vieillard courroucé ; il les retira avec mépris, et s'éloigna en silence. Mon père le suivit des yeux quelques instans, et revint ensuite auprès du feu, la tête baissée, et regardant la flamme avec des yeux immobiles. La couleur de ses joues changeait à chaque minute et signalait l'extrême agitation de son ame. Il ne répondit rien à mes questions, à mes plus douces consolations. Il marcha en silence devant nous, les bras croisés, la tête baissée pour aller chez le Woivode qui nous avait fait appeller. Il n'ouvrit pas la bouche chez le gouverneur, et revint de même en nous précédant dans la cabane qui nous était destinée. Fédor avoit loué pour lui une cabane voisine, et vint nous joindre dans la soirée. Lui-même ne put parvenir à calmer mon père, qui se promenait à grands

pas et paraissait éprouver intérieurement un violent combat. Tout-à-coup il s'arrêta devant ma tante : ma sœur, lui dit-il, dis que tu me pardonne, je ne puis anéantir le passé, mais je ferai tout ce qui dépend de moi ; je vais offrir toute ma fortune aux Dolgorouki pour votre liberté, dès qu'ils l'auront acceptée je mourrai et ma mort les appaisera. Mais Tolstoï, Tolstoï, lui seul maudira le malheureux Menzikof jusque dans le tombeau. Il sortit alors pour nous cacher ses larmes. Nous racontâmes à Fédor ce qui s'était passé, il suivit mon père et parvint, comme toujours, à le tranquilliser; il nous le ramena plus calme, et nous les reçumes tous les deux avec une extrême tendresse ; ma tante même fit ce qu'elle put pour reparer sa dureté : ah ! me disait-elle, sa sœur ajoute à

sa douleur, et un étranger le console; un étranger, Fédor n'en est plus un pour nous, tous l'aiment, tous sentent combien nous serions malheureux sans lui : il a pensé à tout, il a pourvu à tout ce qui pouvait nous être nécessaire, même dans les plus petits détails. Ses provisions de vivres sont si considérables, qu'il semble qu'elles doivent suffire pour toute notre vie. Il a pris une quantité d'Ostiaques à son service et se propose de faire bâtir pour nous une maison chaude et commode avec du bois flotté qu'il fera descendre sur l'Oby; il ne nous manque presque rien qu'un ciel plus doux, et le bien le plus cher à l'homme, la liberté! et à ta pauvre Marie la santé. Mais je te le jure, Sophie, quand Fédor est près de moi, quand j'entends sa voix si douce et si tendre, quand je vois

ses regards pleins d'amour, je crois jouir déja des délices du paradis, il a su en créer un au milieu de cette nature sauvage, mais ces délices sont et seront toujours empoisonnés pour moi par les soupirs de mes parens ; ma vie est une succession des plaisirs les plus doux, les plus délicieux, et des douleurs les plus amères : mon bonheur semble élever mon ame au-dessus de cette terre, et le chagrin mine ma santé et dissout ma vie ; je sens que je m'approche du tombeau, mais en y entrant si jeune encore, je puis dire que j'ai joui pleinement de ma courte vie, car j'ai aimé autant qu'on puisse aimer, et j'ai été aimée autant qu'on puisse l'être.

Réponds-moi bientôt, chère Sophie, si tu veux que je lise ta lettre ; je touche à la mort, te dis-je, et dans six

mois peut-être;.. grand Dieu! je frémis en pensant à la distance qui nous sépare; six mois s'écouleront avant que je puisse recevoir ta réponse; mon pauvre cœur balotté par les sentimens les plus contradictoires, va bientôt cesser de battre de plaisir et de douleur; je m'efforce de paraître plus forte que je ne suis, personne ne se doute comme chacun des fils de mon existence se rompt l'un après l'autre, comme chacun de leurs gémissemens fait à mon pauvre cœur une blessure mortelle; encore une fois, Sophie, écris-moi bientôt, et remets ta lettre à Sapieha qui me la fera parvenir plutôt.

J'en ai reçu une de notre premier bon conducteur; il a visité le tombeau de la meilleure des mères et l'a baigné de ses larmes: il me dit que le voyage qu'il a fait avec nous l'a rendu com-

patissant et sensible : si cela est vrai, si nos larmes ont pu attendrir un cœur endurci, elles n'auront pas coulé en vain.

Il faut que le généreux Sapieha ait déja recompensé notre bon Loutschin pour son humanité et qu'il ait réalisé ses espérances ; il me dit qu'il n'a plus rien à desirer dans ce monde que de nous revoir ; il y a donc encore un cœur qui se rappelle avec amitié et reconnaissance des pauvres bannis ; non, je ne mourrai pas sans laisser des regrets ; ne fut-ce que les tiens, ma Sophie, mais ne sommes nous pas déjà séparées, plus même que par la mort. Adieu, adieu, mon amie ; mon unique amie.

Ici la correspondance est interrompue, et n'a pu être retrouvée. L'Editeur de ces mémoires y a suppléé par les détails suivans qu'il a pu savoir avec certitude.

MARIE ne jugeait que trop bien de son état. Le rude climat qu'elle habitait, joint à la douleur continuelle que lui causait le triste sort de sa famille, acheva d'altérer une santé toujours délicate, et depuis longtems minée par le chagrin. Son amour même pour Fédor, et la passion qu'il avait pour elle, agitait trop fortement son ame. Tout en jouissant de sa présence, elle souffrait de penser qu'il lui avait sacrifié son existence entière, et la position la plus brillante. La vie de la

sensible Marie se détruisait par des sentimens si vifs et si opposés. Elle le sentait ; mais elle surmontait sa langueur et son dépérissement avec une force d'ame inconcevable. Un sourire serein et mélancolique était l'expression habituelle de sa phisionomie : ainsi sourient les anges lorsqu'ils contemplent les derniers momens d'un mortel vertueux, et qu'ils pensent à l'éternité de bonheur dont il va jouir.

Menzikof était complettement résigné à sa triste destinée ; il ne gémissait plus, il avouait franchement qu'il avait mérité son sort ; mais les souffrances de sa famille l'accablaient de douleur. Il s'occupait sans cesse de faire offrir aux Dolgorouki les sommes énormes qu'il avait placées à Venise et à Amsterdam pour obtenir la liberté de sa famille. Il n'y renonça que lors-

qu'une lettre de Sapieha, qu'il avait chargé de faire des propositions aux Dolgorouki, vint détruire toutes ses espérances. Ils avaient témoigné la repugnance la plus décidée pourcette manière de s'enrichir, et repoussé décidément toute négociation à cet égard. Le dédain, la froideur, l'éloignement que lui témoignait toujours le farouche Tolstoï le peinait aussi infiniment. Toutes les fois qu'il l'avait rencontré (ce qui arrivait souvent) il rentrait chez lui avec une profonde tristesse; il prononçait alors avec l'accent du désespoir le nom de Tolstoï.

Non, disait-il, en se frappant le front, je ne puis espérer en la clémence divine, que lorsque Tolstoï ne me maudira plus! Fédor et Marie firent diverses tentatives pour réconcilier Tolstoï avec l'infortuné prince,

mais ce fut en vain ; il les repoussait durement, et son animosité en redoublait. Il tomba dangereusement malade. „ Ah ! disait Menzikof avec effroi, „ son dernier soupir appellera la ven- „ geance divine sur ma tête coupa- „ ble ! „ Alors Marie prit les habits d'une femme Ostiaque qui la déguisaient complettement, et sous ce costume, elle s'introduisit dans l'obscure chaumière du malheureux vieillard, et le soigna sans relâche. Il manquait de tout ; elle lui procura tout ce qui pouvait le soulager, et le servait en silence, pour qu'il ne la reconnut pas à son langage. Quand elle ne pouvait pas se dispenser de lui parler, c'était en imitant, autant qu'il lui était possible, l'accent des sauvages. Elle se faisait passer auprès de lui pour une esclave du Waivode, qui l'avait en-

voyée, disait-elle, pour soigner le vieux prisonnier malade. Tolstoï la regardait comme un ange du Ciel. Il ne comprenait pas qu'elle put lui procurer les remèdes convenables, des mets si bien aprêtés, et mille commodités dont il avait perdu l'habitude. Graces aux soins de la prétendue Ostiaque, il se rétablit, et l'assura qu'il le devait uniquement à son zèle infatigable. Dès qu'il eut la force de sortir, il voulut aller chez le Waivode pour le remercier de lui avoir envoyé cette esclave, et consenti qu'elle lui apporta tant de choses. Alors Marie le retint, et lui dit avec avec timidité: „ N'y vas pas, „ ami, car ce n'est pas le maître qui „ m'a envoyée, je suis venue de moi-„ même, parce que je t'aimais, que „ tu étais malade, et que je t'avais „ offensé. „ Tolstoï lui répondit avec

le plus grand étonnement: „ Vous m'a-
„ vez offensé ? Vous !... Qui êtes-vous
„ donc? „ Marie se jetta à ses pieds ; je
„ suis la fille ainée de l'infortuné Men-
„ zikof. „ Tolstoï se recula et lui dit avec le ton le plus rude : malheureuse ! retire-toi. Marie se leva et s'approcha lentement de la porte. » Tu m'as sauvé « la vie, lui dit alors Tolstoï d'un ton « plus doux, je t'en remercie quoique « ton père me l'ait rendue affreuse, « mais ce n'est pas toi, et je te re- « mercie de tes bontés „.

« Tu peux m'accorder en échange « bien plus que la vie, „ lui dit Ma-rie. « Accorde-moi le pardon de mon „ père. Il est bien plus malheureux „ que toi. Tu es vengé. Que te faut-„ il de plus „ ? Tolstoï leva les yeux au ciel, fit un pas vers elle, mais tout-à-coup il s'écria avec l'accent de la

fureur : Menzikof ? Non, jamais, et il sortit.

Le lendemain Marie retourna chez lui, mais plus tard que les autres jours. Elle entrait avec timidité ; il la reçut comme quelqu'un qu'on attend avec impatience. Elle lui avait entendu dire qu'il aimait passionnément les échecs ; elle lui en apportait, et lui proposa une partie, sans lui dire un mot de son père. Tolstoï garda le même silence ; mais il joua aux échecs avec un extrême plaisir, et fit promettre à Marie de revenir le lendemain. Elle n'y manqua pas ; et le malheureux vieillard s'accoutuma si bien à sa société, et à la distraction agréable qu'elle lui procurait, qu'il ne pouvait attendre chaque jour l'heure de la revoir, et de jouer avec elle. Au bout d'un mois, elle saisit un instant où le gain d'une

partie disputée l'avait mis de bonne humeur ; et levant sur lui des yeux suppliants, elle lui demanda encore de se réconcilier avec son père. Il ne répondit pas, sa physionomie se rembrunit, et quand Marie interdite se leva pour sortir, il ne lui dit point comme à son ordinaire, *à demain*. Elle commença alors à désespérer de la réussite de son plan qu'elle n'avait confié qu'à Fédor, et rentra bien triste dans sa cabane. Quelques minutes après son retour la porte s'ouvrit et Tolstoï entra. Menzikof fut saisi de crainte en le voyant : mais Tolstoï s'avança tout près de lui, et lui tendit la main. Marie se jetta à son col avec l'expression de la plus vive joie ; puis passant un bras autour de chacun des vieillards, elle les rapprocha tout à fait ; leurs fronts se

touchèrent, et Menzikof reçut de Tolstoï le baiser de paix et de reconciliation. Marie se jeta à genoux devant eux. „ Qui pourrait résiter à cet an„ ge ! „ dit Tolstoï avec la plus vive émotion. „ Toi qui lui donnas la vie „ sois mon ami. „ Il embrassa Menzikof. Depuis ce moment ils ne se quittèrent presque plus ; ils se lièrent intimément, et la plus vive peine de Menzikof devint pour lui une consolation. Une lueur d'espérance vint encore le ranimer. Le généreux Sapieha travaillait avec un zèle infatigable à le faire rappeller avec sa famille ; cette affaire était en bon train. Les Dolgorouki étaient alors si surs de l'Empereur qu'ils ne craignaient plus Menzikof. Sapieha envoya un courier à Fédor pour lui porter cette nouvelle. Toute la famille fut au comble de la joie.

Menzikof seul secouait la tête d'un air de doute. Marie pensa en elle-même que cette grace arriverait trop tard pour elle, et regarda son Fédor avec un mélancolique sourire. Menzikof leur dit : „ j'ai fait offrir la moitié de „ ma fortune à des gens en sous- „ ordre pour la liberté de Tolstoï; l'au- „ tre moitié pour la nôtre; mais ne „ vous réjouïssez pas trop tôt. Oui, „ j'espérerais, si l'on me voyait tel „ que je suis à présent, mais ils ne „ peuvent se persuader ce change- „ ment; ils me croyent toujours le re- „ doutable, l'ambitieux Menzikof. „ Il avoit raison; des ennemis cachés qui avaient à craindre une réconciliation entre lui et les Dolgorouki, publièrent un libelle affreux contre ces derniers, où l'on demandait le rappel de Menzikof. Cette piéce était

faite de manière à persuader que Menzikof en était l'auteur. Au moment même les négociations entamées pour son rappel, qui étaient déja très avancées, furent rompues; et dès lors la famille Menzikof n'eut plus aucun espoir de délivrance. Le prince reçut cette nouvelle avec plus de calme qu'on n'eut osé le penser. Il dit à Tolstoï: Ami, cela vaut mieux ainsi; nous resterons ensemble. Presque au même instant, il parut frappé subitement d'une nouvelle pensée et resta plongé dans une profonde revérie. Pendant trois jours il eût l'air d'avoir à soutenir intérieurement un violent combat; enfin il dit à Fédor et à Marie qu'il voulait leur parler en particulier: „J'ai, leur „ dit-il, quelque chose à vous dire qui „ concerne votre bonheur et ma tran„ quillité. „ Dès le lendemain, ils s'arrangèrent

rangèrent pour se trouver seuls avec lui ; alors Menzikof saisit la main de Fédor et celle de Marie, et leur dit d'un ton sérieux : „ j'aime à croire, „ mes chers enfans, que vous ne „ doutez pas que je ne sacrifiasse „ volontiers ma vie pour votre liberté ; „ mais le plus grand de mes malheurs „ est d'être condamné à vivre sans „ pouvoir vous sauver. Noble Fédor ! „ je souffre de te voir ici ; tu dissi- „ pes ta vie sans utilité. Tu n'est pas „ plus heureux que Marie, que moi, „ que nous tous. Je ne te cache pas „ que s'il y avait pour moi quelque „ possibilité à fuir de ces lieux, je tra- „ verserais à pied les plus affreux „ déserts, je franchirais les rochers „ les plus escarpés, je forcerais tout „ pour atteindre la Chine, ou je per- „ drais la vie en m'efforçant de recon-

„ quérir ma libérté. Mais je suis obser-
„ vé trop soigneusement pour pouvoir
„ y penser. Toi, Fédor, tu es libre. Tes
„ passeports, tes recommandations,
„ t'assurent un voyage facile. Qu'est-
„ ce donc qui t'empêche de procurer
„ le même avantage à celle que tu
„ aimes. Je sais pourquoi vous êtes
„ ici ; mais ma fille, tu peux m'en
„ croire, ce ne sont pas mes propres
„ peines, ce n'est pas mon exil qui
„ me font souffrir ; ce sont les vôtres,
„ mes chers enfans ; ce sont les re-
„ reproches continuels que je me fais
„ d'en être la cause ; je ne puis les sou-
„ tenir ; et je serais heureux au con-
„ traire, si je vous savais sauvés, dussé-
„ je pour cela être envoyé au Kams-
„ chatka, ou bien aux mines comme
„ les vils scélérats, pour y succom-
„ ber sous les travaux les plus rudes ;

„ ils le seraient moins mille fois que
„ mes remords; je déviendrais un mo-
„ dèle de patience et de résignation ;
„ aucun soupir ne troublerait le bon-
„ heur de votre délivrance. Oh mes
„ enfans ! j'ai appris de vous le bon-
„ heur qu'on éprouve à se sacrifier
„ pour ceux qu'on aime. Fédor, prends
„ la main de Marie, elle est à toi ; la
„ bénédiction d'un père vaudra celle
„ d'un prêtre aux yeux de l'Etre su-
„ prême. Partez ensemble, sauvez
„ autant de personnes de ma famille
„ qu'il vous sera possible. Garde-toi
„ de m'objecter que tu m'es néces-
„ saire ; le bonheur d'un seul de mes
„ enfans m'est mille fois plus néces-
„ saire que toutes les commodités de
„ la vie que tu peux me procurer. Les
„ provisions que tu as amenées ici,
„ me suffiront d'ailleurs pour plusieurs

„ années. Tu n'as qu'à me laisser ton „ fidèle domestique Moïse Popof, il „ peut parfaitement te remplacer pour „ me soigner. L'argent ne me manquera pas ; vous savez que j'ai su „ me conserver un petit trésor au „ moyen duquel nous pourrions vivre „ tous au moins cinquante ans ; „ (et il leur montra des diamans d'un grand prix, qu'il avait su cacher en quittant Pétersbourg). „ Tu vois, continua-t-il, que je ne perdrai rien à „ votre éloignement ; et ma chère „ Marie y gagnera la liberté et un „ bonheur que sa vertu et son amour „ méritent depuis longtems. Et ne „ me laisse tu pas encore l'amitié généreuse de ton cher Sapieha. J'ai „ trouvé une lettre de lui, que tu avais „ perdue, où il t'offrait de te venir „ joindre pour t'aider dans les soins

„ que tu prends de nous; ou même „ de rester à ta place, si tu voulais „ fuir. „ Fédor se jetta dans les bras de Menzikof et s'écria: „ Oui, je l'avoue, „ mon plan était de fuir avec Marie, „ mais elle ne le veut pas. » Je te l'ordonne ma fille » dit Menzikof en serrant tendrement Marie contre son sein. Marie tomba à ses genoux, et lui fit les objections les plus touchantes fondées en partie sur le serment qu'elle avait fait à sa mère expirante de ne pas l'abandonner. „ Je t'en relève en son » nom » lui dit son père. Ce noble combat d'amour paternel et filial dura longtems. Fédor attendait en silence lequel obtiendrait la victoire. Enfin Menzikof dit à sa fille. » Je te l'ordonne, sous peine de malédiction! „ alors Marie leva au ciel ses yeux remplis de larmes, et dit: » je céde, mon père! je

„ partirai dès que ma santé me le per-
„ mettra; à présent je suis trop faible
„ pour entreprendre un voyage. „ Menzikof se contenta de cette promesse. Dès que Fédor fut seul avec Marie, il lui parla des moyens qu'il voulait employer pour assurer leur fuite. Il lui prouva que rien n'était plus facile, et qu'on ne s'en appercevrait même pas, parce que Lisiska, sa femme de chambre, passait chez le gouverneur pour une des filles de Menzikof, et Marie pour la compagne de voyage de Popof. Fédor, qui méditait toujours une fuite, avait d'avance pris cette précaution; la fuite de Marie ne souffrait donc aucune objection. Fédor prit sa main avec tendresse, en lui peignant la douce vie qu'ils meneraient ensemble dans quelque jolie vallée de la Chine, ignorés de tout le monde, et dans un par-

fait repos. Marie jetta ses bras autour de lui, et le serra sur son cœur. Oh! dit-elle, avec l'expression de la plus vive tendresse: „ que ne puis-je voler „ dans ce moment même avec toi, „ dans ce fortuné vallon qui doit „ être l'asile de notre amour! „ Mais Fédor, si tes espérances étaient détruites? „ Tu ne m'as pas écouté, Marie.... Et il recommençait à lui mettre sous les yeux tout les détails de leur fuite. Elle sourit avec douceur en disant: „ Et si c'était moi-même qui détruisisse tes espérances? „ Elle le serra plus fortement encore contre son sein, agité et s'écria: « Fédor! mon cher « Fédor, ne me dépeins pas avec des « couleurs si délicieuses un bonheur « qui ne m'est pas destiné. J'irais avec « toi où tu voudrais me conduire « mais tu vois bien qu'à présent je

« n'aurais pas la force de soutenir un « voyage ; je suis trop faible, trop « abattue ; attendons au moins que la « nature renaissante m'ait un peu « ranimée ; alors Fédor je serai toute « à toi si le ciel le permet. „ Fédor pâlit ; il se rappella le souterrain de Kongour ; il crut déja voir sa Marie couchée dans le tombeau ; son ame se remplit aussi des plus noirs pressentimens, et il garda le silence. Menzikof qui connoissait la vertu, et la scrupuleuse délicatesse de sa fille, craignit qu'elle ne put se décider à accompagner Fédor avant d'être sa femme ; il s'occupa donc des moyens de lever ce prétexte, et de sanctifier leur union. Il y avait dans un village, à quelque distance de Bérézof, un bon vieux prêtre, qui avait été exilé déja sous le règne de Pierre le

grand, et dont Menzikof avait vainement sollicité la grace. Ce vénérable vieillard ayant appris que son protecteur était exilé à Bérézof, sollicita et obtint la permission d'y vivre, et s'attacha avec une affection paternelle à l'intéressante et malheureuse famille. Menzikof se décida à lui confier l'inclination de sa fille pour le cadet des Popof (Fédor était connu et désigné sous ce nom, son domestique passant pour son frère aîné) il le pria de leur donner la bénédiction nuptiale, ne pouvant reconnaître autrement, disait-il, les obligations infinies qu'il avait à ce bon jeune homme.

Le vieux prêtre y consentit. Alors Menzikof lui confia le vrai nom de Fédor. Malgré les dangers que sa condescendance pouvait lui faire courir, le bon vieillard ne retira point sa pa-

role « Qu'ai-je à craindre des hommes, « dit-il ; si près de paraître devant le « juge des juges, je ne redoute plus « rien ici bas ; je le remercie de pou- « voir encore avant de mourir, ren- « dre un service à mon bienfaiteur « et assurer le bonheur de ce jeune « couple.

Un jour que toute la famille était rassemblée dans la cabane, le prêtre y entra, et Menzikof déclara qu'il était là pour bénir le mariage de sa fille Marie avec le jeune Popof. Fédor fut au comble de la félicité, en voyant le plus cher de ses vœux s'accomplir. Depuis même l'aveu positif de Menzikof, sa délicatesse l'avait empêché de solliciter Marie. Il se jetta alors à ses pieds, et couvrit ses mains de baisers passionnés. Elle le releva en souriant ; ils furent ensemble se jetter à ceux

de Menzikof, qui les bénit en posant sa main sur leurs têtes ; et dans le séjour du malheur, toute une famille versa des larmes de joie. Le prêtre joignit leurs mains, prononça la formule du mariage ; tous les deux firent avec transport le serment d'éternelle fidélité. C'est ainsi qu'un noble couple d'amans, devinrent époux. C'est ainsi que dans une misérable cabane, au fond de la triste et sauvage Sibérie, la fête du bonheur et du plus tendre amour fut célébrée ; Marie oublia pour un instant ses sinistres pressentimens ; elle désirait trop de vivre épouse de Fédor pour ne pas l'espérer. Quelques jours après, le bon prêtre mourut de vieillesse, emportant au tombeau le dangereux secret qui lui avait été confié. Fédor déclara publiquement que Marie était son épouse ; elle vint ha-

biter avec lui la cabane qu'il avait louée près de celle des prisonniers, mais ils passaient leurs journées auprès de leurs parens et de Tolstoï, qui ignora toujours le vrai nom de Fédor, et s'attacha à lui comme un père à son fils. « Qu'avons-nous besoin de « fuir ? » disait quelquefois Marie à son époux et à son père. « Ne suis-« je pas ici plus heureuse que je n'o-« sai jamais l'espérer dans les jours « du plus brillant éclat de notre mai-« son ? N'ai-je pas obtenu le plus « grand bonheur accordé à l'homme « sur cette terre ; un époux selon mon « cœur, le seul que ce cœur ait ja-« mais aimé. Qu'importe que je vive « avec dans les obscures vallées du mont « Titlis en Suisse, ou dans la froide « Sibérie ? Entre lui et mon père le « malheur ne peut m'atteindre. « Peu

de tems après leur mariage, un major arriva de Tobolsk avec une cinquantaine d'hommes pour relever la garnison de Bérézof. Il avait ordre exprès du gouvernement de prêter assistance au négociant Moses Popof. Cet officier devait sa fortune aux Sapieha, et s'intéressait aussi au prince Menzikof dont ce fameux Popof était l'ami. Ils furent donc protégés sous ce double rapport. On agrandit leur habitation ; et Fédor eut des facilités pour procurer à cette famille une foule de commodités dont on a tant de peine à se passer quand on en a l'habitude. L'hyver s'écoula, le soleil commença à décrire un plus grand cercle sur l'horison ; chaque jour la nature se ranimait; et le contraste des glaces universelles dont elle avait été couverte, avec la belle verdure

qui commençait de renaître, la faisait paraître plus belle encore. Peu-à-peu les glaces, les neiges épaisses, devenaient des ruisseaux, dont le doux murmure animait le paysage. Les bouleaux dont Bérézof tire son nom, se couvraient d'un épais feuillage, et au grand étonnement de la languissante Marie, toute cette contrée n'aguère si triste, si désolée, paraissait sortir du cahos et prendre une nouvelle vie. La Solwa se couvrit de canots dans lesquels les Ostiaques apportent à Bérézof leur tribut de fourures pour la couronne. Fédor, dans l'espoir de redonner des forces et de la vie à Marie, faisait chaque jour avec elle des promenades variées, tantôt sur les bords de la Solwa ou de l'Oby; tantôt sur les rivières même, conduits par un Ostiaque. Une fois même ils allèrent jusqu'à To-

bolsk pour renouveller leurs provisions et se pourvoir de plusieurs choses qui leur manquaient encore. Ces petites courses distraisaient Marie, mais ne lui redonnaient pas des forces. Elle souriait quand Fédor se livrait à l'espoir de son prochain rétablissement, et ne pouvait prendre sur elle de diminuer ses espérances ; mais elle sentait que c'était sa fin qui était prochaine, et malgré elle s'attachait chaque jour plus à la vie.

En revenant de Tobolsk, où ils avaient été par eau, ils firent le trajet sur un chariot en suivant le cours de l'Oby ; au moitié chemin ils virent une espèce de promontoire qui s'avançait dans le fleuve. Il était ombragé de beaux Talniks et formait une presqu'isle délicieuse. Ils descendirent de leur chariot pour se promener sous ces

beaux ombrages, et s'avancèrent jusqu'au bord de la rivière. C'était précisément au confluent de l'Oby et de l'Irtisch. Ils admirèrent le superbe aspect de l'immense étendue d'eau courante qu'ils voyaient devant eux. Au-delà dans le lointain s'étendait en perspective la chaîne majestueuse des montagnes de Schamarof ; des deux côtes le rivage était ombragé par d'agréables bosquets de bouleaux ou de Talniks ; et derriere ces bosquets, des cédres majestueux s'élevaient jusqu'aux nues. Un seul nuage noir paraissait suspendu sur la cîme des monts, duquel s'échappaient quelques éclairs. Le soleil couchant paraissait prêt à se plonger dans cette immense nappe d'eau qui bordait l'horison, et dorait sa surface.

„ Vois, dit Fédor enchanté en pas-

„ sant un bras autour de Marie, vois
„ ma chère Marie, quel étonnant,
„ quel superbe spectacle ! aurais-tu
„ pensé, quand tu vins dans ce pays
„ qui n'offrait à tes yeux effrayés qu'un
„ désert glacé, qu'il put s'embellir
„ au point où nous le voyons aujour-
„ d'hui. Cette nuit éternelle, image de
„ la mort, a disparu. Un soleil brillant
„ et doux parcourt un ciel azuré, s'en
„ éloigne à peine, et le jour est perma-
„ nent comme notre amour. Ainsi, chère
„ Marie, ainsi disparaîtra aussi ta lan-
„ gueur, et mes craintes pour ta vie. La
„ santé, le bonheur reviendront t'embel-
„ lir. „ Les yeux de Marie se remplirent de douces larmes. „ Je ne hais pas la vie
„ Fédor, lui dit-elle. Je l'aime trop peut-
„ être, depuis que tu me rends la plus
„ heureuse des femmes ; mais si je
„ dois la perdre, ai-je le droit de me

„ plaindre ? Ah ! j'ai déja plus vécu „ pour l'amour, pour le bonheur que „ dans la plus longue existence. „ En disant cela elle voulut serrer Fédor contre son cœur ; mais il s'arracha d'elle en poussant un cri de terreur, et s'éloigna promptement; il revint bientôt, et prit sa femme dans ses bras en s'écriant : Nous sommes perdus ! En même tems elle sentit un mouvement singulier, et s'apperçut que le promontoire était un terrein miné par le fleuve qui venait de se détacher du rivage comme cela arrive souvent dans ces régions,et qu'ils flottaient lentement en suivant le cours du fleuve. Fédor fit vainement toutes sortes de tentatives pour se rapprocher de la terre ferme, mais en vain. Le fleuve était trop profond, et la petite isle flottante sur laquelle il se trouvait avec Marie, était

entraînée d'un moment à l'autre plus loin du bord. Ne connaissant point la consistance, ni l'épaisseur du terrein, ils s'attendaient à le voir bientôt s'abîmer sous leurs pieds.

L'Ostiaque qui conduisait leur chariot s'était approché aux cris de Fédor. Il paraissait peu surpris, et point du tout effrayé d'un phénomène auquel il était accoutumé. Il leur criait que les îles flottantes étaient très-fréquentes sur le cours de l'Oby, et qu'ils ne devaient pas s'inquiéter ; mais ils étaient trop loin de lui pour l'entendre. Fédor pâle et tremblant serrait Marie dans ses bras, et croyait leur mort inévitable ; elle le pressait aussi contre son cœur ; et quoiqu'elle fut préparée depuis longtems à mourir, l'idée du danger de Fédor la remplissait d'effroi. Elle regardait avec terreur les

vagues menaçantes, et s'écria douloureusement: „ n'y a-t-il donc aucun „ moyen de nous sauver" ? Nulle part on n'appercevait ni canot, ni figure humaine. Fédor au désespoir tendait les bras vers le rivage. " Nous ne sommes pas encore bien loin du bord, dit-il à Marie, oh si tu savais nager ! " Tu sais nager toi ! s'écria-t-elle. " Cher Fédor, sauve-toi, pour l'a- „ mour de mon père, de toute ma fa- „ mille. Songe que notre séparation „ n'est avancée que de peu de tems. „ Elle cherchait à l'entraîner sur le bord de l'île. „ Marie ! s'écriait-il, tu ne veux „ donc pas que nous mourions en- „ semble ? Grand Dieu ! te quitter, me „ séparer de toi. Non jamais ! C'est „ dans les bras l'un de l'autre que nous „ périrons. „ Elle le conjurait encore de se conserver pour son père. Après

un moment de silence : „ c'est trop tard, dit-il tranquillement ; „ c'est trop tard à présent ; je ne pourrais plus atteindre le rivage. „ En effet on pouvait à peine le distinguer ; l'île était comme au milieu d'une mer. « Oui, „ dit-elle en soupirant, il est trop „ tard ! oh Fédor ! étais-tu donc destiné à mourir avec moi ? „ — Si tu as „ pu en douter, répondit-il, tu ne connaissais pas mon cœur. « Eh bien Fédor, mourons donc comme nous avons vécu, intimément unis, et avec courage". Ils montèrent alors sur une petite éminence qui se trouvait vers le milieu de l'île, parce que les vagues commençaient à en couvrir les bords, ils s'assirent les bras entrelassés, et ils attendirent ainsi le moment d'être engloutis. Bientôt l'île se trouva au milieu du fleuve, et fut entraînée avec la

vitesse d'un trait par le courant; elle était vivement balottée et vacillante. A chaque moment de grands morceaux de terre s'en détachaient, et se perdaient dans le fleuve. Les deux époux se serraient alors plus étroitement, ils croyaient toucher au moment d'être engloutis; et malgré leur résignation, la nature chez eux se révoltait à l'aspect d'une telle mort. Le tonnerre vint encore ajouter à leur terreur par d'affreux roulemens qui se confondaient avec le bruit des vagues. Leurs sens étaient anéantis, et lorsque les vagues poussées par le vent les couvraient de leur écume, ils croyaient déja lutter contre la mort. „ Marie, ma chère Ma- « rie! „ — mon Fédor adoré! Adieu « Adieu! Bientôt nous nous retrouve- « rons dans les demeures célestes, « s'écriaient-ils au même instant, et puis

ils retombaient dans les bras l'un de l'autre ; mais leur île qui devenait toujours plus petite, commença à flotter plus doucement et le soleil perçant ce nuage noir qui le leur avait toujours dérobé, les éclaira de ses rayons horizontaux qui paraissaient border le fleuve. Ils levèrent les yeux et virent que le courant moins rapide, les conduisait lentement vers ce globe de feu, dont ils semblaient s'approcher toujours davantage. Quel spectacle sublime ! l'effet d'optique était si frappant, et l'illusion telle qu'ils purent avoir l'idée que c'était la porte des demeures célestes qui s'ouvrait pour les recevoir. Bientôt après l'île tourna rapidement sur elle-même ; il leur parut que la nature sortant de ses loix éternelles allait s'anéantir. Le soleil semblait parcourir avec une rapidité

inconcevable le tour de l'horizon ; et y décrire un cercle de feu. Ils crurent voir le grand Régulateur du monde parcourir le chaos sur un char enflammé, et ordonner à toute la création de rentrer dans le néant. Des nuages sombres environnèrent encore une fois le soleil et firent disparaître la lumière. Une profonde obscurité couvrait le fleuve, sillonné par des éclairs fréquents. Ce spectacle tout à la fois affreux et ravissant, leur inspira un nouveau courage.„ L'Eternel nous voit, s'écriérent-ils, « il va nous recevoir dans son sein ? « Au même instant le soleil perça de nouveau les nuages, il versa des torrens de lumiére sur l'eau dont les deux époux étaient entourés, et fit en même tems naître un rayon d'espoir dans l'ame de Fédor. L'île avait repris une assiette plus tranquille ;

on

on sentait à peine le mouvement qui l'entraînait. Fédor se leva pour l'examiner ; il en fit le tour. Il trouva que l'eau en avait détaché la terre de tous côtés, mais que l'éminence sur laquelle ils étaient placés était fondée sur une espèce de touffe que d'innombrables racines d'arbres et d'arbrisseaux affermissaient encore. Il revint tout transporté auprès de Marie, et lui dit qu'il reprenait un peu d'espoir de salut. Les angoisses qu'elle avait éprouvées l'avaient affaiblie, elle se sentait défaillir. Fédor fit du feu en frottant des racines séches l'une contre l'autre ; il monta ensuite sur un cédre qui s'élevait au milieu de l'île, et qui leur avait prêté son ombrage. Bientôt il en redescendit avec un cri de joie ; il apportait à Marie une poignée de pommes de cèdre. Il partagea avec elle

ce frugal repas, et ils bûrent quelques goutes d'eau dans le creux de leurs mains, puis Marie posa sa tête sur les genoux de Fédor et s'endormit profondément. Le soleil se coucha tout-à-fait, mais dans cette saison de l'année, il n'y a pas de nuit totale en Sibérie ; et quoiqu'il fut minuit il y avait encore assez de clarté pour distinguer les objets et reconnaître le pays. Fédor apperçut enfin le rivage, mais dans un grand éloignement ; il vit qu'ils s'en approchaient avec rapidité, et l'atteignaient. Enfin, l'île fut poussée violemment contre la terre ferme. La secousse réveilla Marie. Fédor la souleva, et la porta avec précipitation sur le rivage. Le ciel soit loué ! s'écria-t-il, Marie, nous sommes sauvés ! tu reverras ton père, ta famille ; nous voici sur terre. Marie était si abattue qu'il fallut que Fédor la portat jusqu'à la

cabane d'un Ostiaque ; pendant qu'ils y prenaient quelque repos il envoya l'Ostiaque chercher son chariot.

Lorsque Marie se réveilla, elle croiait sortir d'un songe à la fois doux et pénible. " Fédor, dit-elle à son époux, „ je sens chaque jour davantage que „ nous ne pouvons exister l'un sans „ l'autre. Je le vois, je le sens ; tu ne me „ survivra pas plus que je ne te sur- „ vivrais. Je regrette que nous n'ayons „ pas péri ensemble dans cette isle ; „ elle nous aurait servi de tombeau. „ A présent nous serions à l'abri „ des peines et des maux de la vie ; „ nous aurions expiré au même ins- „ tant dans les bras l'un de l'autre. Je „ crains.... je crains de te causer encore „ bien des instans de douleur. Ainsi que „ le fleuve avait miné cette isle, ainsi „ les sentimens violents et les cha-

„ grins minent la vie. Cher Fédor! „ ce n'est pas pour longtems que Ma- „ rie t'est rendue. „

Il se leva tristement, et alla se promener dans un bois de bouleaux qui entourait la cabane. Lorsqu'il revint il rencontra Marie qui venait le chercher. Pardonne, lui dit-elle en se jettant dans ses bras, si je t'afflige, moi qui ne voudrais exister que pour ton bonheur. Le ciel qui vient de faire un miracle en notre faveur en fera peut-être un second. Puisqu'il m'a sauvée d'une mort certaine, peut-être veut-il me rendre à la vie.

Ils retournèrent à Bérézof avec un nouveau courage, et dès ce moment leur amour prit un caractère encore plus sublime. Un sentiment plus doux, plus pur, plus sacré, remplissait leurs cœurs, et leur donnait une sénérité

mêlée d'une douce mélancolie, qui devint leur état habituel. Tous les objets extérieurs, la vie, la terre qu'ils habitaient, le plus ou le moins d'aisance, leur devint indifférent. Ils étaient ensemble, il ne leur fallait rien de plus. Leur calme, leur douceur, leur patience, le charme de leur conversation, les idées sublimes qui les élevaient déja au-dessus de cette terre, répandirent la paix autour d'eux. Une espèce d'exaltation de vertu résignée et religieuse s'empara de tous les individus de cette famille persécutée; et jamais on n'y entendait l'expression d'une plainte. Tolstoï lui-même s'étonnait de se trouver si heureux, si tranquille. Ah! leur disait-il, combien vous me faites plus de bien par votre exemple, que Menzikof ne m'avait fait de mal!

Cependant la santé du prince Menzikof s'affaiblissait, de jour en jour ; il disait souvent à son ami Tolstoï : „ La vie de mes enfans m'enseigne „ à mourir ; puissai-je expirer avant „ eux ! „ Tolstoï formait le même vœu ; il aimait Marie comme si elle eut été son enfant, et ne pouvait soutenir l'idée de la perdre. Tous prévoyaient sa mort prochaine, mais chacun craignait de troubler, par l'expression d'un regret, par un soupir douloureux, le calme bienheureux de cet ange. Souvent cependant tous les yeux se remplissaient de larmes, lorsqu'elle paraissait au milieu d'eux comme une ombre qui respirait, et se soutenait à peine ; mais bientôt son sourire céleste, les expression d'une amitié si tendre qu'elle adressait à chacun d'eux, son regard si plein de bonté, chan-

geaient leurs larmes de tristesse en un doux attendrissement, et tous, à son exemple, se sentaient plus courageux, plus magnanimes. Ainsi se passèrent les jours, les mois, les années. Déja le troisième hyver approchait, et Marie existait encore, si l'on peut appeller *existence*, la vie qu'un souffle léger semble devoir éteindre. Sapieha écrivit à Fédor que son père voulait absolument qu'il revint à Pétersbourg.

Les Dolgorouki avaient atteint le faîte des grandeurs. Ce que Menzikof avait tant désiré se présenta à eux de soi-même. Le jeune Empereur, allant faire visite un jour au prince Alexis Dolgorouki, dans une de ses maisons de campagne, au retour d'une partie de chasse, y vit pour la premiere fois sa fille, la jeune et belle Cathérine, dont l'ame répondait à la

délicieuse figure. Il y passa la nuit, et retourna le lendemain à Moscou, le cœur plein d'un sentiment tout nouveau pour lui. Bientôt il réitéra sa visite chez le père de la charmante Cathérine, et lui fit avec timidité l'aveu de la passion qu'elle lui avait inspirée. Le prince Alexis fut au comble de l'étonnement et du bonheur ; il voulut soudain appeller sa fille, mais le Czar le retint et alla lui-même auprès de la jeune Princesse lui demander son cœur et sa main. Cathérine adorait aussi son aimable souverain, non pour sa couronne, mais pour lui-même ; et depuis sa premiere visite, les larmes de la pauvre enfant avaient souvent coulé en secret pour un amour sans espoir. Elle reçut donc son aveu avec une joie extrême, et lui avoua en rougissant, que son amour était

pour elle la félicité suprême, puisqu'il était aimé au moins autant qu'il aimait. Le même jour l'empereur annonça à sa grand-mère, qu'il épousait Cathérine Dolgorouki ; et déja le lendemain les fiançailles furent célébrées. La joie la plus vive régnait chez les Dolgorouki, et leurs craintes sur la durée de leur faveur, se changèrent en une orgueilleuse sécurité. Le Feld-Maréchal seul resta toujours le même ; une longue expérience l'avait rendu sage ; quelques momens avant la cérémonie, il prit la main de Cathérine en lui disant d'un ton sérieux : „ Ma nièce, vous allez devenir ma sou- „ veraine. Quoiqu'on puisse vous dire „ n'oubliez jamais quel changement un „ seul jour peut produire. J'ai déja „ vu votre illustre époux faire la mê- „ me cérémonie. Où est-elle à pré-

„ sent celle qui devait occuper le trône
„ où l'amour vous place ? jouissez de
„ votre bonheur avec modestie, et
„ rappellez-vous que dès cet instant,
„ vous ne faites plus partie de notre
„ famille. Ce sont vos sujets qui de-
„ viennent désormais votre famille. Un
„ Dolgorouki ne devra avoir part à
„ vos bienfaits qu'autant qu'il les mé-
„ ritera par ses vertus. „

« Eh bien mon oncle ! „ (dit le même soir le comte Alexis au Feldmaréchal, « le voila passé ce jour de « gloire, et notre bonheur à tous est « assuré. „ Le respectable vieillard lui répondit. « Faut-il donc toujours vous « rappeler l'incertitude de l'avenir ? « Menzikof aussi a vu luire un jour « comme celui-ci, et aujourd'hui il « est dans l'exil, dans l'humiliation. «

Dès ce moment le prince Bazile se retira de la cour et vécut dans la re-

traite. Les autres Dolgorouki nommèrent bizarrerie et pusillanimité ce qui n'était que l'effet de la plus sage modération. Ils tournèrent en ridicule ce respectable vieillard, chef de leur famille; et dans l'yvresse de leur ambition satisfaite, ils oublièrent ses sages conseils, ne le voyant que quand ils ne pouvaient s'en dispenser.

Que la destinée des hommes est étrange !.... Ce même jour où les fiancailles du Czar avec Cathérine Dolgorouki élevait toute cette famille au faîte des honneurs, ce même jour Menzikof au fond de la Sibérie, atteignait aussi ce qui était devenu le seul but de son ambition, la fin de sa malheureuse vie et la récompense des vertus que son exil avait développées. Combien dans cet instant où l'homme

n'a plus rien à déguiser, il se montra plus grand, plus courageux, plus content, que jadis au milieu de sa gloire et de sa prospérité! Si les Dolgorouki avaient pu jetter un regard dans la sombre cabane où ce favori disgracié rendait le dernier soupir, ils auraient entendu avec quelle énergie il conjurait son fils de se garder de l'orgueil et de l'ambition, d'éloigner de son ame tout désir de vengeance. „ L'orgueil, lui disait-il avec force, précède toujours l'écrasement „ ; ils auraient alors modéré leur orgueilleux triomphe; mais au contraire, Alexis disait ce même jour à son fils Ivan: „ Men-
„ zikof apprendra dans ses déserts,
„ à quel point nous sommes montés;
„ et ce sera le plus grand de ses mal-
„ heurs. „ Menzikof ne l'apprit pas; la mort lui épargna le douloureux

sentiment qu'il aurait peut-être éprouvé en apprenant qu'une Dolgorouki allait devenir Impératrice de Russie. Peut-être aussi son ame épurée au creuset de l'adversité, était-elle déja au dessus des passions. Il expira courageusement entre les bras de ses enfans; entouré de sa sœur, de son beau-frère, de son vieux ami Tolstoï, qui tous le pleuraient sincèrement, car il était chéri et respecté de tous ceux qui l'approchaient depuis son arrivée à Bérézof.

Peu de tems après qu'il fut dans le tombeau, arriva la nouvelle que l'Empereur avait choisi pour son épouse, la jeune Princesse Cathérine Dolgorouki; et que le 18 janvier 1730 était fixé pour les nôces.

„ Cathérine Dolgorouki! s'écria Fé-
„ dor. Le ciel en soit loué; Marie,
„ son cœur ressemble au tien, elle

„ est comme toi, bonne, douce, sen-
„ sible; je la connais, elle est mon
„ amie cette charmante fille. Il suffira
„ de quelques mots que je lui adres-
„ serai pour nous rendre à tous la
„ liberté et le bonheur. Elle ne sera
„ point surprise d'apprendre où je suis:
„ dans un entretien confiant que j'eus
„ un jour avec elle, je lui laissai en-
„ trevoir que je t'aimais. Elle seule
„ de toute ma famille a versé des lar-
„ mes de compassion sur ton malheur.
„ Sûrement, ma chère Marie, nous lui
„ devrons bientôt notre délivrance. „
Marie tressaillit et soupira. „ Je ne
„ voudrais pas t'affliger, cher Fédor,
„ lui répondit-elle. Oui, je désirerais
„ retourner une fois encore à Péters-
„ bourg, pleurer encore une fois sur
„ le tombeau de ma mère, revoir ma
„ chère Sophie, mais ce désir est inu-

„ tile, il pourrait être même dange-
„ reux. Si l'on apprenait que tu es
„ ici, et que Cathérine ne put pas
„ obtenir notre rappel, on t'arrache-
„ rait d'auprès de moi, et ta pauvre
„ Marie mourrait seule et délaissée.
„ Cher ami ! ne hasardons pas le reste
„ de bonheur que le ciel nous accorde ;
„ et les jours qui me restent à vi-
„ vre près de toi, si heureuse, si tran-
„ quille, ne les échangeons pas con-
„ tre d'incertaines espérances. La mort
„ de mon père a fini d'user mes for-
„ ces : à peine ai je pu me tenir de-
„ bout auprès de son lit pour ne pas
„ rendre ses derniers momens trop
„ douloureux. Mais à présent... notre
„ séparation s'approche.« Elle se laissa tomber à ces mots sur la poitrine de son époux, si faible, si abattue, qu'il ne put se dissimuler qu'elle di-

sait vrai, et son ame en fut déchirée, mais il s'efforça de lui cacher ses angoisses.

Les roses avaient disparu sur les joues de Marie, son œil s'éteignait, ses forces diminuaient chaque jour, mais son ame devenait toujours plus courageuse, plus sublime. On eut dit qu'elle était déja une habitante du ciel. Fédor ne pouvait plus se faire d'illusion; il sentait qu'il allait la perdre, et son amour prenait un caratère plus pur. Ils cherchaient mutuellement à se consoler, à se donner du courage pour supporter leur séparation, et paraissaient tous les deux calmes et sereins. Ils ne se quittaient plus un seul instant et vivaient presque toujours dans un paisible repos. Les espérances que le reste de la famille formaient pour leur délivrance la faisaient sourire.

Cathérine avait parlé d'eux à Sapieha ; elle s'était informée avec intérêt et sensibilité de leur séjour actuel : mad. Sophie Rocales était allée se jetter à ses pieds ; Cathérine l'avait embrassée en lui disant : „ je sais ce que „ vous desirez de moi ; vous voulez „ me parler de vos malheureux amis „ exilés en Sibérie. Ecrivez, je vous „ prie, à Marie Menzikof, que le sort „ de sa famille, et surtout le sien m'a „ souvent fait verser des larmes ; je „ ne me croirai complettement heureu- „ se que lors que la noble Marie „ le sera aussi.

„ Fédor ! „ dit Marie après avoir lu les lettres qui renfermoient ces détails, „ à présent que je vais quitter „ les hommes ils cessent de me perse- „ cuter. Catherine, ta cousine, la mien- „ ne, me réconcilie avec eux ; elle me

„ donne avant que j'expire la douce
„ consolation de penser que mes pa-
„ rens seront rendus à leur patrie, à
„ la liberté. „

C'était en effet le projet de la généreuse et sensible Cathérine; et le premier usage qu'elle comptait faire de son pouvoir, aurait été de rappeller les Menzikof et d'unir Fédor à Marie. Mais ce plan fut détruit de la manière la plus terrible et la plus inattendue. Le jeune Empereur prit la petite vérole; et le jour même fixé pour ses nôces, Alexis Dolgorouki, pâle comme la mort, se précipitant dans la salle où tous les Dolgorouki étaient rassemblés, put à peine articuler ces paroles: „ *L'Empereur est mort!*

Ivan eut un instant l'audacieuse idée de faire monter sa sœur sur le trône comme épouse de l'Empereur, et de la

faire proclamer Impératrice. Déja il voulait faire mettre les gardes sous les armes, lorsque le Feld-maréchal le ramena à lui par cette exclamation. „ Malheureux insensé ! n'est-ce pas assez de la perte de tes espérances" ! Le soir même le conseil privé s'assembla, et la duchesse Anne de Courlande fut nommée Impératrice. Les Dolgorouki firent passer l'avis de prescrire à la nouvelle souveraine de certaines conditions avant de lui annoncer son élection. Elle consentit à tout ce qu'on voulut. Le Prince Bazile sécouait la tête en voyant les peines que se donnaient ses parens pour soutenir leur autorité dans son déclin : ses avis furent aussi peu écoutés que l'avaient été ses prophéties, et ils continuèrent à gouverner despotiquement le conseil privé. Leurs ennemis redoublèrent d'activité contr'eux.

Dès que la nouvelle Impératrice fut arrivée à Moscou, Osterman, et Biron, le favori d'Anne, trouvèrent moyen de la rendre tout-à-fait indépendante du conseil privé, et de lui procurer une autorité illimitée. Les Dolgorouki furent subitement renversés; on leur imputa d'avoir eu l'intention, que le favori Ivan avait manifestée, de mettre sur le trône la fiancée de l'Empereur; et après une procédure sommaire, ils furent tous exilés pour la vie à Bérézof en Sibérie, excepté le seul Feldmaréchal... Que la destinée des hommes est bizarre!

Pendant que ceci se passait à la cour de Russie, le soleil recommençait de nouveau à répandre sa douce et vivifiante chaleur dans le séjour que Marie et Fédor habitaient. „ Je verrai „ donc encore une fois le printems,

„ disait Marie, je ne te laisserai pas
„ seul au milieu du dépérissement de
„ la nature. Vois Fédor comme nos vœux
„ sont exaucés. » Les glaces de la Solwa fondaient ; les vastes prairies se tapissaient de la plus fraiche verdure ; et les Talniks se couvraient de leur beau feuillage. Chaque beau jour Fédor et Marie allaient se promener sur les bords de la riviére ; mais Marie ne pouvait pas marcher longtems. Fédor fit construire sur le rivage de la Solwa, sous l'ombre protectrice de quelques grands hêtres, une petite cabane. Là Marie avait sous ses yeux ce qu'elle aimait le mieux au monde, son époux adoré à côté d'elle, contemplant avec elle, le beau spectacle de la nature renaissante. Tout près de là s'élevait le modeste tombeau de son père, sur une petite colline, près de

l'habitation des prisonniers, et derrière un bois de hêtres qui lui rappellait celui qu'elle avait traversé, ainsi que Fédor, en songeant l'un à l'autre, sur les bords de la Twerza. Ah ! dit-elle un jour à Fédor, après avoir joui longtems de cette vue délicieuse, laisse-moi mourir ici, et que mon tombeau y soit aussi placé ! Fédor ne pouvait plus contenir sa douleur; il détourna la tête pour essuyer ses larmes brûlantes, sans que Marie s'en apperçut. Dès le même soir il fit élever un petit pavillon à la place de la cabane, plus spacieux, mieux construit. Il y fit mettre des fenêtres et un plancher qu'il couvrit de peaux d'ours; il remplit de mousse les joints du plancher. Ce fut là que Marie passa les derniers jours de sa vie, jettant souvent ses yeux à demi éteints du côté où repo-

sait sa mère, et de celui où vivait sa Sophie. Elle exprimait avec une espèce d'enthousiasme son amour pour Fédor, et lui demandait chaque jour si elle l'avait rendu heureux. Ce cœur sensible et généreux n'était pas effrayé des approches de la mort, mais uniquement occupé de la crainte de n'avoir pas assez récompensé l'amour et les sacrifices de son Fédor. Elle voyait, malgré tous les efforts qu'il faisait pour le lui cacher, combien il souffrait; et plus d'une fois elle regretta de n'avoir pas été submergée avec lui dans les flots de l'Oby : mais l'amour embellit jusqu'à sa dernière heure. Elle expira sur le sein de Fédor, et la mort détacha doucement et sans effort cette ame si pure, si tendre et si noble de son enveloppe terrestre.

On trouvera dans les deux lettres suivantes quelques détails sur les derniers momens de cette intéressante Marie, et sur le malheureux et sensible Fédor, ainsi que sur leurs familles.

LETTRE VI.

Cathérine Dolgorouki à Sophie Rocales.

Bérézof.... Août 1730.

Cette feuille vous apporte, ma chère Sophie, les derniers adieux de votre amie Marie Menzikof, et les premiers vœux d'une amie nouvelle, la malheureuse Cathérine Dolgorouki. Oh, Sophie ! accorde-lui la place que Marie occupait

occupait dans ton cœur : elle m'a légué ton amitié ; laisse-moi tâcher d'être pour toi ce qu'elle était, je croirai lui ressembler, tu croiras ne l'avoir pas perdue, et toutes les deux nous serons moins malheureuses. Marie te tutoyait, permets-moi cette douce langue de l'amitié ; nous ne sommes point étrangères l'une à l'autre, chère Sophie ; lorsque j'allais être la plus heureuse des femmes, lorsque je fus fiancée à l'Empereur, tu vins me supplier en faveur de ton amie, l'infortunée Marie. Ah ! je suis à présent bien plus à plaindre qu'elle ne le fut jamais. Elle a vécu dans les déserts près de celui qu'elle aimait ; elle est morte la première, elle a exhalé son dernier soupir dans les bras de l'époux le plus passionné. Et moi !... moi malheureuse !..... Lorsque tu vins chez

moi, des larmes de la plus tendre compassion coulèrent de mes yeux, et se mêlèrent avec les tiennes : dès ce moment, Sophie, je commençai à t'aimer, parceque dans ta douleur, tu oubliais absolument à qui tu parlais et que c'est là le vrai caractère de l'amitié. Tu me disais : „ ah si vous la connaissiez „ cette Marie, qui aurait embelli le „ premier trône de l'univers, dont les „ vertus même dans l'exil, la rendent „ bien plus respectable qu'une Impé- „ ratrice... " ! Eh bien, Sophie, je l'ai vue cette Marie ; elle n'était pas seulement plus respectable qu'une Impératrice, elle était aussi plus heureuse ; oui, Sophie, séche tes larmes, Marie était heureuse !

Probablement tu appris dans ta retraite mon triste sort : la mort de l'Empereur m'aurait déjà banni du monde quand

nos ennemis n'en auraient pas pris le soin. Il m'est bien indifférent où je doive passer le reste d'une vie dénuée de tout espoir de bonheur. Ici du moins je puis pleurer en liberté ; on a séparé notre famille ; on nous a traités mon père, mon frère et moi avec une inconcevable dureté. La vengeance nous a conduit sur les mêmes chemins où notre famille avait envoyé les Menzikof. Sur les bords du Volga mon père s'assit sur une grande pierre ombragée par un jeune hêtre ; je ne voulus pas lui dire qu'il était assis sur le tombeau de la vertueuse princesse Menzikof. Un mendiant que j'avais rencontré près de là me l'avait appris. J'arrosai en secret de mes larmes ce simple monument, et ces larmes n'auront pas insulté au repos de la meilleure des femmes. L'officier qui com-

mandait notre escorte était le même qui avait conduit les Menzikof jusqu'à Tobolsk, et il était en même tems porteur de l'ordre qui rappellait de l'exil tout le reste de cette malheureuse famille ; il m'en parlait avec beaucoup de considération et d'attachement, et surtout de Marie avec un véritable enthousiasme. Cet homme savait que les Dolgorouki avaient été les ennemis les plus acharnés des Menzikof, que mon père et mon frère particulièrement avaient causé leur ruine. Eh bien, malgré cela, il nous traitait avec une humanité si délicate que nous en étions surpris. Je le lui témoignai ; il me répondit qu'il était redevable de cette humanité à la famille respectable qu'il avait conduite avant nous en Sibérie, et qu'il allait en ramener. « Qui pouvait voir de

près cet ange ; ajouta-t-il en se prosternant auprès du tombeau , et son adorable fille, sans perdre sa dureté " ? On ne pouvait l'arracher d'auprès de cette pierre ; mais par ménagement pour mon père , il ne voulut jamais lui dire ce que c'était. Il avait demandé avec instance de faire ce voyage , et comme il est très-favorisé des Sapicha , il l'avait obtenu. « Non , me „ disait-il avec chaleur , aucun autre „ que moi ne doit leur annoncer leur „ délivrance ". Il me racontait mille traits touchans du voyage de Marie , de ses soins pour sa mère , et comment un jeune négociant nommé Popof, s'était attaché à elle et à sa famille. Il adorait Marie et elle l'aimait aussi , disait-il , et je suis sûr qu'il ne les a pas quittés. Cette circonstance me surprit ; j'avais soupçonné un autre atta-

chement, à Marie, et j'étais bien loin d'imaginer mais je fus bientôt éclairée sur ce mistère.

Plus nous approchions du terme de notre voyage, plus l'impatience de notre conducteur augmentait, et plus il pressait notre marche. Pour l'accélérer, il nous fit embarquer à Tobolsk sur l'Irtisch, et ensuite sur l'Oby. Je ne te parle pas du désespoir de mon père, de mon frère pendant tout le trajet, et de la douleur que j'en ressentais. Ah! sans leur chagrin, j'aurais été contente en pensant que j'allais connaître Marie, me lier avec elle.

Enfin nous vîmes Bérézof à peu de distance, et nous débarquâmes. Devant nous se trouvait un bois de hêtres, et tout près une petite maison de planches assez bien construite ;

nous en vîmes sortir deux personnes qui se promenaient lentement en s'avançant vers le rivage ; c'était un très-beau jeune homme dont la phisionomie pâle, douce, sensible, portait l'empreinte d'un chagrin concentré. Il donnait le bras à une jeune femme d'une blancheur éblouissante, mais plus pâle encore et d'une maigreur extrême. Sa figure intéressante peignait à la fois, la maladie et la résignation. Notre officier s'approcha d'eux ; puis il resta tout-à-coup immobile, ensuite il se précipita au devant d'eux en s'écriant: « Ciel ! je ne me trompe pas, « c'est bien elle, c'est Marie Menzi-« kof. » Elle l'appella aussi par son nom, en lui tendant la main avec l'expression de l'amitié. Il mit un genou en terre et pressa sa main sur ses lèvres. Son exclamation et le nom de

Marie m'avaient aussi attirée, et j'étais assez près d'eux pour observer cette touchante scène. Marie se tournant avec un regard céleste, vers le jeune homme qui lui donnait le bras. Vois, lui dit-elle, mon cher Fédor, quelle douce satisfaction la bonne Providence m'accorde encore, nous revoyons notre compatissant ami. Elle s'adressa ensuite à l'officier, et lui demanda d'une voix tremblante : « avez vous été sur « les bords du Volga ? « — » Oui, « répondit-il, j'ai visité le tombeau de « votre mère, j'ai embrassé la froi- « de pierre qui la couvre, avec le plus « profond attendrissement « — » Em- « brassez donc aussi sa fille mourante, « bon et sensible ami, » lui dit-elle, en le serrant contre son cœur. Je ne pouvais détourner mes regards de cette figure angelique. Que ne puis-je la dé-

peindre ! sa pâleur touchante, ses grands yeux bleus foncé, ses longs cils bruns, qui ombrageaient ses joues décolorées, ses beaux cheveux cendrés, serrés par un mouchoir, et ce son de voix doux, lent, entrecoupé, qui annonçait sa faiblesse, et pénétrait au fond du cœur. Cependant le nom de Fédor avait excité ma curiosité ; alors malgré le chagrin profond empreint sur tous ses traits, je le reconnus tout de suite, et quoique je comprisse bien que lui et le négociant Popof étaient la même personne, je m'écriai involontairement : „ Noble Marie ! Noble „ Dolgorouki ! „ Marie parut inquiète d'entendre prononcer ce dernier nom, et me regarda un instant en silence ; une faible rougeur parut sur ses joues ; elle s'écria avec un accent plus animé : vous le connaissez donc mon

Fédor ? Ah ! par pitié ne le trahissez pas ! laissez-moi mourir dans ses bras. Les Dolgorouki sont si puissans. « Non, non, personne ne l'arrachera de tes bras, chère Marie, » lui répondis-je, notre famille est » tombée à son tour, embrasse-moi, » toi qui dois me servir de modèle » dans le malheur ; je suis Cathérine » Dolgorouki ". Elle me fixa avec étonnement et portant la main sur son front. « Cathérine Dolgorouki ! N'est-» ce pas ainsi que s'appellait l'Impé-» ratrice ? « Oui, c'est cela. — » Mais » où suis-je donc ? Fédor ! ai-je perdu » la mémoire " ? Fédor lui-même parut sortir d'un rêve et revenir à lui. Depuis que je m'étais approchée d'eux, il n'avait pas levé la tête, et semblait absorbé dans ses réflexions. Dès qu'il m'eût regardée il me reconnut, et se

précipita dans mes bras. Oui, disait-il, c'est elle, mes yeux ne m'abusent pas; c'est bien Cathérine Dolgorouki, ma bonne, mon aimable cousine! Mon père, mon frère s'avançèrent aussi. „ Que vois-je, s'écria Fédor, « et vous aussi en Sibérie? Vous „ mon oncle, toi Iwan, l'ami, le favori de l'Empereur, seriez-vous „ bannis? Toute ma famille est-elle „ donc vouée au malheur? Mais comment? Pourquoi? Je ne puis comprendre.... " Je voulus lui raconter notre triste histoire; mais en prononçant le mot fatal, la mort de l'Empereur, un torrent de larmes me coupa la parole, et je m'appuyai en sanglottant sur l'épaule de Fédor. „ Ah „ Dieu! me dit Marie, en passant „ un bras autour de moi, pauvre in„ fortunée! Combien je suis plus heu-

„ reuse que toi ! Ah ! viens dans les
„ bras d'une amie compatissante ! qui
„ sait ce que c'est que d'aimer et qui
„ bientôt aussi sera arrachée à celui
„ qu'elle aime.

Pendant ce tems là, mon père et mon frère avaient salué Fédor avec un sentiment de crainte. Ils comprirent d'abord qu'il avait suivi Marie en Sibérie, et qu'il était en droit de leur reprocher les malheurs de celle qu'il aimait.

Fédor, lui dit mon père avec embarras, " un mauvais sort, un mau-
„ vais génie, nous a tous précipités
„ les uns après les autres dans l'abîme.
„ Je vois trop tard que nous aurions
„ pu être tous heureux avec plus de
„ modération. » Heureux ! mon oncle, je l'ai été, repliqua Fédor, avec douceur, je l'ai été plus qu'il n'est per-

mis à un mortel de l'être ; je le suis encore ; car le cœur de Marie et le mien se briseront ensemble. „ Il parlait bas, la tête baissée, retenant avec peine ses sanglots. Il regardait fixement la terre, comme s'il y avait cherché la place de Marie, puis il la regardait elle-même avec des yeux si pleins d'amour et de douleur. Luschin, l'officier, était resté à quelque distance contemplant cette scène de douleur et sanglottant tout haut. Il partit ensuite pour aller nous annoncer au gouverneur. Fédor nous pria d'entrer dans sa cabane, où il reconduisit lentement Marie. Là mon pere lui raconta en détail la chûte de notre maison. Fédor s'écria du ton le plus douloureux „ Dieu ! „ ah Dieu ! comment supporter cet „ affreux malheur ! „ Je crus d'abord que cette exclamation nous regardait,

et j'en fus surprise ; mais je vis bientôt qu'il avait à peine écouté, ses yeux étaient fixés sur sa femme, dont l'abattement excessif, après ce moment d'émotion, n'annonçait que trop une fin prochaine. L'amour, le désespoir absorbaient son ame, et n'y laissaient entrer aucun autre sentiment.

Bientôt survinrent tous les autres Menzikof pour s'informer de ce que la barque avait apporté. Ils nous reconnurent d'abord; mais aucun d'eux ne nous fit le moindre reproche, pas même par un regard. Ils nous traitèrent avec bienveillance, car ils voyaient que Marie ne nous voulait point de mal, et qu'elle me témoignait même une extrême tendresse par ses regards et son sourire. Déja elle ne pouvait plus parler. Nous ne leur avions pas encore annoncé leur

délivrance : le major entra dans la cabane, en leur disant : „ Dieu soit loué, mes bons amis, vous êtes délivrés ; j'ai ordre de vous l'annoncer au nom de l'Impératrice. „Cette nouvelle causa beaucoup de joie aux Menzikof et même à Marie ; elle fit un effort : „ ils „ ne seront plus malheureux, dit-elle : „ de quel poids je suis soulagée, et „ que Dieu est bon ! mais nous serons „ plus heureux encore, dit-elle en se „ tournant vers Fédor, n'étions nous „ pas déja libres ? „

Les Menzikof nous offrirent de nous recevoir dans leur demeure, et de nous l'abandonner tout-à-fait à leur depart. Graces aux soins de Fédor, elle est plus commode et plus spacieuse qu'on n'eut cru possible de l'avoir ici.

Je ne voulus pas me séparer de Marie, et je restai avec elle dans la

cabane qu'elle ne quitte plus. J'appris à Fédor que son père était aussi relegué, et cette nouvelle le toucha beaucoup. Je voulais le distraire, je lui proposai d'aller auprès de mon père pour savoir les détails qui concernaient le sien : il sécoua la tête en silence, et regarda Marie comme s'il avait voulu dire : « je ne puis la quitter. « Le soir il la conduisit à la pierre devant la porte de la cabane ; elle avait témoigné le désir de voir coucher le soleil : elle y resta quelques minutes penchée sur le sein de son époux. „ Fédor, lui dit-elle, ne serais-je pas heureuse d'expirer dans ce moment telle que je suis ; entre tes bras, et à l'aspect de ce superbe spectacle. „ Elle prononça ce peu de mots avec une certaine agitation ; sa pâleur augmentait à chaqu'instant. Fédor se troubla, ses

yeux prirent une nuance d'égarement ; tous ses traits se contractèrent bien plus que ceux de la mourante, qui s'éteignait peu-à-peu et tranquillement. Elle bégaya : *C'en est fait, voici l'heure solemnelle qui va nous séparer pour un peu de tems. Dieu soit béni de m'avoir conservé jusqu'à ce moment; contre mon attente, je laisse ma famille heureuse, j'expire sur ton cœur, ..., et je te laisse une amie.* Elle fit un effort pour réunir nos deux mains dans les siennes. „ Adieu, Cathé- „ rine, me dit-elle en souriant, salue „ ma Sophie, envoye lui mon dernier „ adieu, remplace Marie pour elle : „ dis aussi à tous mes parens que „.... Elle ne put achever, et s'affaiblissait à vue d'œil. Fédor la porta sur son lit, elle prit sa main, tourna sur lui ses yeux à demi fermés, et déja ternis.

Elle rassembla toutes ses forces pour lui dire : *Fédor ! je te chéris.* Après avoir prononcé ces mots elle eut l'air de s'endormir, mais elle ne se réveilla plus. Je craignais que la douleur de mon cousin ne s'exhalat par des cris de désespoir ; mais il resta calme assis sur les bords du lit : il prit les mains de Marie, les croisa sur sa poitrine, les couvrit de baisers et dit à voix basse : *ange du ciel repose en paix ! je ne t'ai jamais fait de peine volontairement, je ne troublerai pas ton bonheur céleste par mon désespoir ; je t'ai adorée et t'adore encore.* Il se plaça à genoux à côté du lit, et baisait de tems-en-tems les mains ou les lèvres glacées de cette Marie tant aimée. Oh Sophie ! combien elle a été heureuse pendant sa courte vie ! Mais qui le méritait mieux qu'elle ?

Nos deux familles accoururent à la nouvelle de la mort de Marie; tous fondaient en larmes; on n'entendait que des sanglots. Le vieux Tolstoï paraissait le plus affligé. „ Elle meurt, „ et je vis ! „ disait-il, avec une expression impossible à rendre; Fédor seul avait les yeux sec, il souriait même, et je ne puis te peindre l'effet de ce mélancolique sourire. Il n'entendait point ce qu'on disait autour de lui et ne détournait pas les yeux du lit de Marie. Le jour suivant, il tomba évanouï d'épuisement; il n'avait pris ni repos, ni nourriture depuis l'instant où Marie avait expiré. Ce fut pendant cet évanouissement qu'on emporta le corps de son épouse : il revint à lui, consentit à prendre quelque nourriture, et ne parut pas s'apercevoir que Marie n'y était plus. On

s'efforça de ne point parler d'elle : ses yeux un peu égarés, étaient fixés sur le même point ; et quelquefois un sourire angelique effleurait ses lèvres. Le jour suivant il s'informa avec calme des arrangemens qu'on avait pris pour les funérailles ; il voulut revoir encore une fois sa chère Marie. Il baisa encore une fois son visage déja altéré, ferma lui-même le cercueil, l'accompagna, et le vit déposer dans la terre. L'officier qui attendait la famille Menzikof y assista aussi. Il est inconsolable. Je suppliai Fédor qui n'est point compris dans l'exil, de retourner à Moscou, mais il ne me répondit pas, et alla s'asseoir en silence sur le tombeau de Marie qui n'est qu'à deux pas de la colline. On vient de lui demander encore s'il ne voulait pas partir. Il a répondu d'un ton très-déci-

dé : Je ne quitte pas Marie.

Adieu mon amie, ma profonde douleur sur la triste séparation de ces deux œurs si unis, me fait oublier mon propre malheur.

LETTRE XIII.

Cathérine Dolgorouki à Sophie Rocales.

Bérézof..... Septembre 1730.

A deux pas du tombeau qui renferme les deux amans les plus fidèles, tes deux amis, je t'écris, ma chère Sophie, et t'envoye par notre bon officier le paquet de leurs lettres, ainsi que Fédor m'en a chargée. Ce brave homme est-resté ici plus qu'il ne comptait, pour prendre quelques arrangements relatifs à la famille Menzikof qui est déja partie pour Tobolsk afin de nous céder leur habitation ; à nous, aux Dolgorouki ! Quel bizarre jeu de la destinée ! Depuis leur départ Fédor ne

parlait presque plus, excepté à moi seule, et encore rarement, quand je lui adraissais la parole, et en phrases déchirantes, mais obscures. Il était presque toujours assis sur le tombeau de Marie avec un voile de gaze verd dans ses mains, et me disait en le montrant : „ Il ne m'a pas quitté depuis „ mon premier espoir jusqu'au der- „ nier. Elle m'a tenu ce qu'elle me „ promit en me le donnant ; *fidélité* „ *jusqu'à la mort.* „ Un jour une barque descendit le fleuve, aborda près de la cabane, et le prince Loukisch Dolgorouki, père de Fédor, en sortit. Le premier objet qui frappa sa vue est son fils qu'il croyait bien loin de la Russie, en pleine liberté et sûreté. Cet aspect le saisit si fort, qu'il tomba sans connaissance à côté du tombeau. Fédor le releva, le reconnut, et se

jetta dans ses bras. Je m'approchai afin de prévenir un entretien qui ne pouvait qu'être bien douloureux pour le père ; car Fédor sait et dit souvent que les Dolgorouki sont la cause de la mort de Marie. „ A quoi a servi „ leur détestable ambition, me disait-„ il un jour ? A briser deux cœurs „ qui s'aimaient ! „ C'était ce que je craignais qui ne lui échappât encore dans sa douleur. C'est pourquoi dès que mon oncle eut repris ses sens, je lui fis entendre qu'il devait ménager son fils. „ Non, dit Fédor, ne crains rien, „ Cathérine, je ne veux pas affliger „ Marie. „ Et il fut doux comme un agneau. Une seule fois il fut près de s'échapper en propos amers, mais je n'eus qu'à lui dire. » Fédor ! Marie t'entend, tu ne veux pas l'affliger, et il s'arrêta.

J'apperçus

J'apperçus sans peine qu'il ne supporterait pas longtems les combats intérieurs qui le tourmentaient et je cherchai à préparer son père à sa mort. Ah ! dit-il à son fils avec une expression déchirante : „ tu as pu vivre „ pour Menzikof et tu ne pourrais „ pas vivre pour ton père " ! Fédor se jetta à ses genoux. „ Puis-je faire ce « qui est impossible, lui dit-il, puis je « rendre à la vie ce cœur sensible et « généreux auquel le mien était lié ? « Je fais, je te le jure, tout ce que « mes forces me permettent; je ne « veux pas t'affliger, ni toi, ni elle, « mais sans elle, je ne puis vivre. « Toutes les fois que je regarde la « colline qui la couvre, je voudrais « pouvoir..... Mon père ! tu ne sais pas « tout ce que je souffre. «

Il vécut encore un mois. A l'appro-

che de sa mort il me pria de poser sur son cœur le voile verd, et j'ai fait ce qu'il désirait. Son père était désespéré : „ C'est moi, mon fils, disait-„ il, c'est ma coupable ambition qui „ t'a tué. „ Le corps de Fédor a été placé à côté de celui de Marie.

Adieu Sophie, je demeure ici dans leur cabane, tout près de leur tombeau; je les regarde et je pleure; et quand j'entends au dessus de ma tête les gémissemens des vents dans les branches de bouleaux, je crois que leurs ames m'appellent. Oh Sophie ! quand reposerai-je aussi dans la tombe ! Ces deux cœurs fidèles étaient heureux, mille fois plus que ne le sera jamais la pauvre Cathérine. Fédor m'a chargé de ses adieux pour son ami Sapieha, tu lui feras parvenir le paquet que je t'envoie sous ce pli, et l'autre

à son ami Gustave. Adieu bonne Sophie ; quand cet adieu sera-t-il le dernier comme celui de Marie et de Fédor ?

F I N.

NB. A la page 179 de ce vol. Lettre X, il y a une transposition, au lieu de *Fédor à Sapicha*, lisez *Sapicha à Fédor*.

BINDING S[illegible] OCT 24 1968

PT 2388 L3M314 t.2

Lafontaine, August Heinrich Julius

Marie Menzikof et Fed Dolgorouki

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY